Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fragmentsdunjou02amie

Freda C. Cole.

Lausanne, January, 1900.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

Il a été tiré de cet ouvrage
100 exemplaires sur papier de Hollande

et 10 exemplaires
sur papier de la manufacture Impériale du Japon
à Tokio.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE

PAR

EDMOND SCHERER

DIXIÈME ÉDITION

TOME I

GENÈVE
GEORG & Co LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
G. FISCHBACHER
33, rue de Seine

BALE
GEORG & Co
Lyon, même maison

1908

Tous droits réservés.

Genève
Imprimerie W. Kündig & Fils.

AVERTISSEMENT

Henri-Frédéric Amiel eut de bonne heure l'habitude de noter ses impressions et ses observations, de converser avec lui-même la plume à la main ; c'est ce dont témoignent un certain nombre de pages éparses, écrites pendant ses années d'études et de voyages, et qui forment un premier essai de Journal intime.

Interrompu à plusieurs reprises, ce Journal *devient régulier en* 1849, *au moment où Amiel rentre à Genève après un séjour en Allemagne, et dès lors il se poursuit, semaine après semaine, puis jour après jour, jusqu'à la fin d'avril* 1881, *une semaine seulement avant la mort de l'auteur.*

Ce manuscrit, qui embrasse ainsi plus de trente années, servait à plusieurs fins. Amiel y consignait le souvenir des occupations et des incidents de la journée. Il y notait ses observations psychologiques et les impressions qu'il recevait de ses lectures. Mais son Journal *était surtout le confident de ses méditations intimes, l'asile où le penseur prenait conscience de sa vie intérieure, interrogeait sa destinée, laissait échapper le cri de ses peines, cherchait l'apaisement dans l'examen et la confession.*

En réglant ce qui concerne ses papiers, Amiel a exprimé le désir que les personnes chargées par lui du soin de ses écrits, publiassent les parties du Journal *qui leur paraîtraient offrir un intérêt de pensée ou une valeur d'expérience. C'est ce vœu qu'elles remplissent aujourd'hui en présentant ce volume au public.*

Laissant de côté ce qui est d'un caractère local ou privé, les éditeurs, dans le choix de leurs extraits, se sont attachés à reproduire la physionomie intellectuelle et morale de leur ami, à faire connaître ses hautes pensées, ses vastes aperçus sur la vie, les hommes et les choses. Ces pages, écrites au courant de la plume, quelquefois le matin, le plus souvent à la fin de la journée, sans aucune préoccupation de composition ni de publicité, présentent naturellement les répétitions, les lacunes, les négligences inhérentes à ce genre de monologue. Les pensées et les sentiments n'y ont d'autre souci que la sincérité. Le lecteur y trouvera, non pas des Mémoires, mais les confidences d'un contemplatif, d'un philosophe, pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme les extraits empruntés aux années 1848 *à* 1866 *du* Journal. *Un second volume nous conduira jusqu'à la fin de la vie de l'écrivain. L'ordre chronologique a été suivi comme le plus naturel dans un livre dont le caractère est surtout biographique.*

Désirant donner à notre publication l'appui d'un nom autorisé, nous nous sommes adressés à un ancien ami du défunt, M. Edmond Scherer, qui a répondu à notre demande

*avec un rare dévouement. Dans l'*Étude *qui précède le* Journal, *et pour laquelle, nous n'avons pas besoin de le dire, il a conservé la plus entière liberté d'appréciation, M. Scherer a mis tout son talent et tout son cœur au service de la mémoire d'Amiel. Qu'il nous permette de lui en exprimer ici notre vive reconnaissance. Que les autres amis de notre ami qui ont bien voulu nous aider dans notre tâche pieuse par leurs conseils et leur sympathie reçoivent aussi nos remerciements, et puissent ces pages, dans un temps où les intérêts matériels obscurcissent trop souvent le ciel des réalités invisibles, ramener quelques lecteurs à la contemplation des choses* sub specie æterni.

Les Éditeurs.

Genève, octobre 1882.

P.S. *Tout en respectant scrupuleusement le caractère d'un livre devenu cher à bien des lecteurs, les éditeurs se sont crus autorisés à introduire dans cette cinquième édition quelques pages nouvelles, ainsi qu'à en supprimer un petit nombre qui leur paraissaient faire double emploi ou qui trouveront mieux leur place dans un volume spécialement consacré à Genève et à la Suisse.*

1886.

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL

1821-1881

Fais le testament de ta pensée et de ton cœur, c'est ce que tu peux faire de plus utile.

AMIEL, Journal, 3 mai 1849.

I

Ceci n'est point une biographie. J'ai connu Amiel trop tard et je l'ai perdu de vue trop tôt pour apporter à un récit de sa vie, soit les souvenirs de la jeunesse, soit les expériences d'un commerce intime et prolongé. Les renseignements qui ont été mis à ma disposition, quelque précieux qu'ils fussent, ne pouvaient eux-mêmes suppléer à ce qui me manquait pour écrire la vie de notre ami. Aussi est-ce

à une étude de son caractère et de sa pensée que j'entends me borner [1].

[1] Je crois devoir insister sur les limites que je me suis volontairement imposées dans le travail qui suit. Le lecteur ne devra y chercher, ni une notice sur Amiel, ni une appréciation totale de ce qu'il a fait et de ce qu'il a été. Je ne le prends guère que dans son Journal, par conséquent dans sa vie intérieure, et je cherche surtout à rendre les impressions puisées dans la lecture de ces pages intimes. Celui qui attendrait autre chose de moi, me trouverait nécessairement incomplet ou injuste. On me reprocherait, et avec raison, de n'avoir pas mis dans un portrait les nuances, les ombres peut-être, nécessaires à la parfaite ressemblance, de ne pas m'être assez étendu sur les ouvrages publiés par Amiel, d'avoir été trop sommaire et par suite trop rigoureux dans mes jugements sur son enseignement ou sur ses poésies, en particulier d'avoir paru oublier *Jour à jour,* le dernier recueil de ses vers, et où l'on en trouve beaucoup de doux et de pénétrants. Moi-même, si je n'avais, pour m'excuser à mes propres yeux, le caractère déterminé que j'entendais donner à cette étude, je ne me pardonnerais point d'avoir passé bien des choses sous silence, le côté aimant et dévoué du caractère de notre ami, le développement de sa vie morale et sa progression dans l'apaisement, avant tout le fortifiant spectacle qu'il nous a donné dans les étreintes de la maladie. Je ne sais s'il entre dans les intentions des éditeurs de publier les pages auxquelles je fais allusion ; s'ils le font, on y trouvera le journal d'une très belle mort, la fermeté philosophique enveloppée de résignation chrétienne, la science qui a fait

Je ne saurais cependant aborder ce sujet sans toucher à deux points de l'histoire d'Amiel, tant ils ont eu d'influence sur sa destinée; je veux parler des tristesses de son enfance et de ses études à l'étranger.

Il suffit de feuilleter le Journal pour reconnaître que l'auteur fut malheureux dès son enfance et qu'il expliquait ses peines par l'atmosphère morale dans laquelle il avait grandi. Ce que nous savons de ses premières années ne justifie pas complètement des impressions si douloureuses. Il fut orphelin de bonne heure, il est vrai, et privé, par conséquent, de cet amour vigilant et protecteur d'une mère qui s'attache à toute la vie comme un parfum; mais s'il fut ensuite jeté comme étudiant dans la société de camarades railleurs et égoïstes,

le tour des choses et qui, sans rien désavouer pour cela, s'arrête au pieux abandon; ni prétention à des appuis qu'on n'a pas, ni affectation de les regretter; aucun effort d'héroïsme, aucun de ces mots par lesquels on pose à son insu devant soi-même; la réserve, au contraire, signe de calme et de force. On sent que la mort a dit à ce mourant plus d'une chose qu'il garde pour lui. C'est de la meilleure, de la plus haute édification.

c'est assez la manière d'être de la jeunesse, et d'ailleurs il forma aussi sur les bancs de l'école de bonnes et durables amitiés. Quant au tempérament national, il y avait évidemment peu d'affinité entre l'esprit genevois et une nature de penseur et d'artiste telle que celle de notre ami, mais on peut être poète, philosophe, rêveur même, et vivre à Genève aussi paisiblement qu'ailleurs. De sorte qu'on est obligé, en dernière analyse, de mettre une partie des griefs d'Amiel contre Genève au compte d'Amiel lui-même. Quand il se plaint du froid de l'ironie qui l'a crispé, du contact avec le mensonge, l'orgueil et la moquerie qui l'a aigri, quand il gémit d'avoir été contracté, rejeté sur lui-même, condamné à la défiance et à la solitude, il témoigne de ses illusions sur la société. Le monde est à peu près partout le même. Il ne faut pas lui demander de ressembler à une université allemande.

Son séjour à l'étranger, tel était le souvenir brillant, radieux dans la mémoire d'Amiel, celui qu'il enrichissait de toutes les couleurs dont il dépouillait son pays natal. Affaire d'association d'idées, en grande partie du moins, comme il arrive d'or-

dinaire. C'est à Genève que les besoins naissants d'affection et de confiance de l'enfant s'étaient heurtés contre la sécheresse et l'ironie ; c'est à Heidelberg et à Berlin que le monde de la science et de la spéculation philosophique s'était ouvert aux yeux éblouis du jeune homme. Les quatre années qu'il avait passées à Berlin avaient été ce qu'il appelait sa phase intellectuelle, et, comme il était bien près d'ajouter, la plus belle période de sa vie. Il resta longtemps sous le charme. Parlant un jour de ces années à une personne de qui je le tiens, il racontait avec émotion l'impression d'auguste sérénité qui l'enveloppait quand, se levant avant le jour et allumant sa lampe de travail, il venait à son pupitre comme à un autel, lisant, méditant, voyant, devant sa pensée recueillie, passer les siècles, se dérouler l'espace, planer l'absolu.

Cette pénétration caractéristique de la pensée et de l'âme chez Amiel, cette transfiguration de la science, si l'on peut dire ainsi, en émotion religieuse, se retrouve dans une lettre écrite en juillet 1847, et qui date précisément du séjour de Berlin. « Tu connais, écrit-il à l'un de ses plus chers

amis, ces moments de résonance parfaite, d'harmonie intérieure, où la contemplation fait vibrer toutes les fibres de l'âme, où l'on se sent en communion avec sa propre essence, en paix et en effusion avec l'univers, avec Dieu. Ces heures où tout est transparent, où l'on aime toute la création, où l'on palpite dans la lumière, ne te sont pas inconnues. Nous l'avons dit souvent : vivre de la vie éternelle, c'est là le but et la félicité suprême pour le philosophe, l'artiste, le saint. Eh bien, vivons de la vie éternelle ! »

Il va de soi que le Journal intime a gardé la trace de ces extases. Peu de semaines après son retour d'Allemagne, Amiel écrit ces lignes : « Il n'est pas de joies si profondes que je ne les aie traversées. Ravissement du beau, félicité pure de la sainteté, sérénité lumineuse du génie mathématique, contemplation sympathique et passionnée de l'historien, passion recueillie de l'érudit, culte respectueux et fervent du naturaliste, ineffables tendresses d'un amour sans limite, joie de l'artiste créateur, vibration à l'unisson de toutes les cordes : n'ai-je pas eu des heures pour tous ces sentiments ? »

Voilà pour l'émancipation spirituelle, pour l'éducation de l'intelligence. Quant au talent littéraire, le gain qu'Amiel tira de son séjour à l'étranger est plus contestable. Il rapporta d'un trop long commerce avec l'esprit germanique des étrangetés de style dont il eut ensuite à se défaire, peut-être même des habitudes de pensée contre lesquelles il dut réagir. Il avouait qu'il s'était affranchi un peu tard de l'Allemagne et qu'il regrettait quelquefois d'y avoir séjourné trop longtemps.

J'ai très présente à l'esprit ma première rencontre avec Amiel. C'était en 1849, au retour de la longue absence. Il avait vingt-huit ans, arrivait d'Allemagne chargé de science, mais portant le poids de son savoir légèrement et agréablement. Sa physionomie était charmante, sa conversation animée, aucune affectation ne gâtait l'impression favorable qu'il faisait. En somme, quelque chose de tout à fait brillant. Jeune et alerte, Amiel semblait entrer en conquérant dans la vie. On eût dit que l'avenir lui ouvrait ses portes à deux battants. Que d'espérances ses amis ne fondaient-ils pas sur une si vive intelligence mûrie par de beaux voyages et de longues études!

Peu de mois après son retour dans sa ville natale, Amiel obtint, au concours, une chaire d'esthétique à l'Académie de Genève. Mais ici éclate l'ironie du sort. A en juger sur les apparences, Amiel était alors au comble de ses vœux ; il arrivait d'emblée, avant l'âge de trente ans, à la position la plus conforme à ses aptitudes; il allait trouver l'occasion de montrer qui il était et ce qu'il pouvait. En réalité, ce succès devint pour lui une source d'amertume. La révolution radicale de 1846 avait profondément divisé la société genevoise, et avait entraîné la démission d'un certain nombre de professeurs qui appartenaient à l'opinion, j'allais dire à la civilisation vaincue. La chaire que venait d'obtenir Amiel était justement de celles que l'événement du 7 octobre avait rendues vacantes. Fort étranger de tout temps à la politique et surtout à la politique militante, resté, grâce à son absence prolongée, en dehors des luttes qui avaient déchiré Genève, il avait pu sans violer aucun devoir, ni même, je le crois, aucune convenance, accepter du nouveau gouvernement un poste où l'appelait évidemment son mérite. Il n'en est pas moins vrai

que, bon gré mal gré, il eut l'air d'avoir pris parti; il s'était classé, ou, si l'on aime mieux, déclassé, et il eut cette déconvenue de se voir traité avec froideur par la société polie de la ville en même temps qu'il se sentait absolument dépaysé dans le milieu où ces dédains semblaient le rejeter. Amiel, en effet, avait encore moins d'affinité avec la démocratie triomphante qu'avec le tour d'esprit général de ses compatriotes. Il reproche au radicalisme, dans son Journal, de lui avoir « enlevé la patrie morale. » Son isolement à Genève fut donc très grand, et particulièrement cruel pour un cœur que nous savons aujourd'hui avoir été affamé de bienveillance. On est véritablement saisi de pitié en pensant à ce que dut souffrir notre ami dans une position qui, sans qu'il y eût de sa faute, était fausse et le resta longtemps.

Passe encore si les succès académiques ou littéraires d'Amiel avaient été de nature à le consoler des mécomptes dont il s'agit. Ce fut le contraire qui arriva. Amiel échangea, en 1854, la chaire d'esthétique contre la chaire de philosophie, mais il n'a laissé de traces profondes ni dans l'un ni dans

l'autre de ces enseignements. Les qualités subtiles de sa pensée n'étaient pas faites pour être appréciées par de jeunes auditeurs. Trop menu, le fil casse. Amiel, comme professeur, avait un autre défaut. La chaire académique veut que les idées se présentent sous une forme concrète, que le maître s'attache à la matière du cours plus qu'à l'organisme de la science, à la substance plus qu'au système. Amiel, au contraire, avec le besoin d'embrasser des ensembles que nous aurons l'occasion de constater chez lui, offrait moins à ses auditeurs une doctrine qu'une table des matières, un cadre, ce que les Allemands appellent un schématisme. Le squelette se démontait et se démontrait admirablement, mais c'était un squelette : il y manquait la chair, le corps, la vie.

Il s'est glissé quelque chose de ces défauts dans les écrits d'Amiel, et c'est à cela que j'attribue le peu d'accueil qu'ils ont rencontré. On ne peut s'empêcher d'y reconnaître une disproportion entre le mérite de l'écrivain et la valeur du travail. L'ouvrier est aussi habile que savant, l'art qu'il déploie est considérable, et le résultat est trop souvent

une déception. Les causes profondes et dernières de l'infécondité d'Amiel ou, lorsqu'il produisit, de l'absence de force plastique dans ses écrits, nous sont connues aujourd'hui par la lecture du Journal ; il les a mises au jour avec une rigueur d'analyse qui ne laisse rien à désirer. Quant aux causes secondaires de son insuccès, elles sont assez apparentes. Lorsqu'il a un sujet philosophique ou littéraire à traiter, au lieu d'y entrer et de s'y établir, notre ami en fait le tour, il le poursuit dans toutes ses dépendances, il le traque dans toutes ses ramifications ; il l'embrasse ainsi, mais du dehors, il lui assigne sa place dans l'ordre de nos connaissances, et croit avoir assez dit quand il a catalogué ce qu'il y aurait à en dire. C'est le contraire avec sa poésie, ce qui n'empêche pas que la cause des défectuosités ne reste la même. Ne pouvant, dans des vers, se livrer à ses goûts de plans et de systèmes, forcé d'exprimer soit une idée, soit un sentiment, et d'un autre côté, reculant par timidité devant les conceptions hautes et fortes, Amiel se réfugie alors dans un thème borné, morceau d'occasion, sentence ou quatrain ; ou bien il prend un sujet tout fait et

traduit des poèmes étrangers, et il trompe sa conscience d'artiste en s'adonnant à des raffinements de forme. Il met son effort à vaincre des difficultés de mètre et de rime, il se livre à des prodiges de patience et de virtuosité, il cisèle le métal comme un Florentin, fouille l'ivoire comme un Hindou ou un Chinois, et tout cela pour échapper aux exigences de l'art véritable, du grand art, qu'il connaît, qu'il sent, qu'il aime, mais qu'il n'ose aborder parce qu'il le voit infini et sacré.

Ainsi fait, Amiel devait avoir des déceptions et il en eut de plusieurs sortes. Lui, à qui tout semblait sourire naguère, vit bientôt les voies se fermer ou se rétrécir devant lui. Il ne faut pas croire cependant, alors même que son Journal prêterait à cette supposition, qu'il en fût aigri. Il avait une élasticité d'esprit qui résistait aux soucis et lui rendait son enjouement pour peu qu'il se trouvât en société de ses pareils. Nous avions l'habitude, deux ou trois amis et moi, de faire une course, le jeudi, à Salève, « le Salève aux flancs azurés » de Lamartine; nous y dînions et ne revenions qu'à la nuit. L'hiver ne nous arrêtait point, au contraire.

C'étaient de belles journées, de celles qui, dans l'éloignement, apparaissent dorées de tous les rayons lumineux, santé, jeunesse, amitié, les plaisirs de la campagne joints à l'échange des idées, aux caprices de la fantaisie, aux saillies de la gaieté. Hélas! ils ont presque tous disparu, les chers complices de ces débauches platoniciennes, Charles Heim le premier, Amiel ensuite, Lecoultre tout récemment. Amiel, lui, n'était pas de fondation de nos jeudis, mais quand il se joignait à nous c'était une fête. Il jetait l'imprévu à travers les graves propos. Il nous animait de son entrain. Si ses questions grammaticales, ses discussions de rimes et de synonymes nous étonnaient par moments, que de fois en revanche il nous faisait admirer la variété de ses connaissances, la précision de ses idées, les grâces de son esprit ! Toujours, d'ailleurs, aimable, bienveillant, de ces natures sur lesquelles on appuie en toute sécurité. Il ne nous laissait qu'un regret : nous ne pouvions comprendre qu'un homme aussi admirablement doué ne produisît rien ou ne produisît que des riens. Nous ne lui ménagions, du reste, à lui-même ni les reproches, ni les exhorta-

tions. J'imagine qu'au fond il nous en voulait un peu de lui tant demander ce qu'il ne savait ou ne voulait pas faire, au lieu de jouir de ce qu'il nous donnait, les *Grains de Mil* et le *Penseroso*. Notre silence, à ses récitations, trahissait de notre part un certain embarras et a dû quelquefois le froisser.

J'eus plus tard l'occasion de m'en ouvrir tout à fait avec lui. J'avais quitté Genève à la fin de 1860. Un an après, je reçus d'Amiel une lettre dans laquelle il m'entretenait de ses déconvenues, de ses découragements, et me demandait, avec une confiance dont je fus profondément touché, si je croyais qu'il fût encore temps pour lui de faire quelque chose et quels conseils j'aurais à lui donner. On peut penser que je ne laissai point échapper cette occasion de lui parler à cœur ouvert, d'autant plus qu'Amiel, avec sa droite et sincère nature, était homme à tout entendre. « Vous m'adressez une question délicate, lui disais-je, mais une question à laquelle je puis répondre tout de suite, car j'y ai souvent réfléchi. Que de fois, nos amis communs et moi, nous nous sommes demandé comment il se faisait que vous, le mieux

doué et le plus instruit de nous tous, spirituel, ingénieux, avec cela une plume excellente, vous n'eussiez rien fait de considérable. Si vous donniez quelque chose au public, s'il vous arrivait de nous dire quelques vers, nous approuvions, nous applaudissions, mais un peu du bout des lèvres, et savez-vous pourquoi ? Parce que nous avions le sentiment, que dans ces productions vous restiez toujours infiniment au-dessous de vous-même tel que nous vous connaissions. Vous étiez ainsi devenu pour nous une sorte d'énigme. A défaut d'explication satisfaisante, nous en arrivions d'ordinaire à cette conclusion qu'il était de notre devoir de vous avertir. Vous devez vous rappeler que je l'ai fait de temps en temps, vous suppliant de vous mettre à l'œuvre, d'essayer de la critique, etc. Vous m'avez chaque fois donné des réponses qui, bonnes ou mauvaises, me fermaient la bouche. Vous ne pouviez, disiez-vous, toucher à un sujet sans en rechercher tous les aboutissants, et de cette manière vous ne finissiez jamais; ou vous ne saviez à qui allait votre parole, et vous ne pouviez écrire sans avoir devant les yeux une vue nette du public auquel vous vous adressiez. »

A ces objections, force m'est de le reconnaître, ma lettre ne trouvait pas grand'chose à répondre; elles n'étaient théoriquement susceptibles d'aucune solution. C'était l'un de ces cas où ne pouvant dénouer le nœud il faut le trancher par un acte de volonté, y aller les yeux fermés, apprendre à se satisfaire à moins de frais qu'on n'aurait désiré. « Mais, ajoutais-je, je ne serais pas entièrement sincère si je ne touchais à une autre difficulté, une difficulté qui tient à votre tour d'esprit, et sur laquelle nos amis et moi nous sommes aussi toujours tombés d'accord lorsque nous parlions de vous. Dans un article sur le livre d'Adolphe Pictet, *Du beau dans la nature, l'art et la poésie,* vous parlez, si je me rappelle bien, d'une catégorie peu étudiée de l'esthétique, celle du joli. Eh bien, je crains que vous n'ayez un faible pour cette catégorie-là. Vous aimez trop la forme pour elle-même, et, dans la forme, vous aimez trop le recherché, l'ingénieux. Il me semble que le véritable artiste doit voir les choses de plus haut, comprendre d'une manière plus large les rapports de l'idée et de l'expression, qu'il doit faire tangible et se défier du subtil. »

J'abrège mon sermon. Ma lettre se terminait par des offres de service. La *Revue germanique,* qui paraissait alors sous la direction de M. Charles Dollfus, ne demanderait pas mieux que d'insérer ce qu'Amiel voudrait bien lui envoyer, philosophie ou littérature. Et, quelque temps après, dans une autre lettre, je lui proposais un article sur Uhland, comme un sujet admirablement adapté à son talent et à ses goûts.

Amiel resta trois mois sans me répondre; c'était déjà un mauvais signe. Ma lettre, m'écrivit-il enfin, lui avait « fait un plaisir mêlé de confusion, mais d'une douceur pénétrante et inexprimable. » « Pourquoi donc, continuait-il, ma réponse est-elle si tardive ? Hélas ! il est dans ma nature d'avoir toujours un peu peur de ce qui me fait plaisir, et d'ajourner ce qui me charme en faveur de ce qui m'ennuie... J'ai toujours eu honte de mes besoins les plus profonds, et puisque vous essayez de vous rendre compte de ma stérilité, cet indice peut avoir pour vous sa valeur. » Amiel s'étonnait sincèrement, naïvement de l'opinion que ses amis s'étaient formée de ses aptitudes. « Par quel mystère les

autres attendent-ils beaucoup de moi, tandis que je ne me sens au niveau d'aucune chose importante? En y réfléchissant je crois en entrevoir la cause. Je serais une nature sociable qui ne se possède dans sa valeur réelle que par la conversation et l'échange. La solitude, au contraire, me fait retomber à la fois dans la défiance et dans l'impuissance. Or, ma vie se passe à m'étouffer dans l'isolement, à m'aguerrir à la solitude, à me contraindre à ce qui m'est le plus nuisible, la taciturnité et la vétille. Ainsi mes amis verraient ce que j'aurais pu être, et je vois ce que je suis. »

Notre correspondance en resta là pour le moment. L'effort qu'avait fait Amiel en s'adressant à moi, ainsi que les conseils que je lui avais donnés, étaient restés vains, et cette nouvelle défaite de sa volonté n'avait servi qu'à la paralyser davantage. Je compris qu'il était inutile d'insister, et, pour lui, il finit par revenir à une occupation qui, semblable à certains remèdes séduisants et dangereux, avait l'avantage de le distraire de ses tristesses et l'inconvénient d'être contraire à la santé de son esprit. Il se remit à la technique de la poé-

sie, se complaisant dans les tours de force, traduisant Gœthe et Schiller vers pour vers et mot pour mot. On reconnaît à cette description *les Étrangères,* recueil étonnant de facture et qu'Amiel me fit l'honneur de me dédier. Je n'en étais guère digne, et je fus bien obligé de déduire par-devant le public les raisons de ma froideur, car il me l'avait demandé. Il m'appelait son « cher Rhadamante. » Je ne me reproche pas d'avoir été sincère ; ce que je regrette, c'est d'avoir connu trop tard, par la lecture du Journal, le mot d'un problème qui me semblait à peine sérieux et que je sens aujourd'hui avoir été tragique. J'éprouve comme un remords de n'avoir pas su, en devinant Amiel, adoucir ses souffrances par une sympathie qui aurait été formée de pitié et d'admiration.

II

Je ne me serais probablement pas senti le droit de parler des écrits d'Amiel avec la liberté que j'y

ai mise, si je n'avais eu pour moi l'aveu de ses propres découragements, et surtout si je n'avais connu la revanche que son Journal intime lui assurait contre mes critiques.

Amiel avait une habitude sans laquelle sa trace se serait probablement effacée assez vite dans les mémoires. Il confiait presque journellement au papier ses idées, ses agitations, ses plaintes. Là, comme dans un sanctuaire secret, il interrogeait sa conscience, se replaçait en face des énigmes de la vie, se retrempait dans la méditation du devoir et dans la contemplation de l'infini. Exercice dangereux en ce qu'il risque d'exaspérer les tourments d'un esprit déjà porté à se replier sur lui-même, mais exercice qui sert quelquefois aussi à rétablir l'équilibre dans une âme en la forçant de ramener les choses à leur juste mesure. Il y a de l'apaisement dans une confession faite la plume à la main; nous nous séparons de notre infortune en livrant au papier les griefs que nous avons contre le sort et contre nous-mêmes. Amiel est resté fidèle à l'habitude dont je parle jusqu'aux derniers jours de sa vie, et il nous a laissé ainsi, avec la preuve d'un don su-

périeur à tout ce que nous avions soupçonné en lui, les ressources les plus précieuses pour l'histoire de sa pensée. Ce sera l'un des faits curieux de l'histoire littéraire que la différence entre ce que l'on connaissait de notre ami et ce que l'on va savoir de lui. On l'avait cru stérile, et il est inépuisable; on lui avait reproché de perdre son temps à des jeux d'esprit, et l'on découvre chez lui une profondeur extraordinaire d'idées et de sentiments ; on souffrait, dans sa manière d'écrire, d'une sorte d'afféterie, et la forme ici devient large et parfois magnifique, mettant dans la philosophie tout ce que l'émotion personnelle peut lui communiquer d'éloquence. L'aisance et la force ont remplacé la recherche. Cet écrivain que l'on a vu tout à l'heure occupé à disséquer des mots et à peser des syllabes, rencontre maintenant au courant de la plume une langue qui se prête tour à tour à la rédaction précise des questions, à l'analyse subtile des sentiments, à la description sublime du monde des apparences et à la poésie capiteuse qui se dégage du problème de la destinée. Je ne sais à comparer au Journal d'Amiel, comme drame de la pensée,

comme méditation à la fois religieuse et inquiète sur les mystères de l'existence, que les monologues de Maurice de Guérin et d'Obermann, mais notre ami va bien plus au fond de tout, et sa souffrance a quelque chose de plus auguste que la leur, l'éblouissement de l'infini, le soupçon de l'universelle indifférence.

C'est jusqu'à Rousseau, à vrai dire, qu'il faudrait faire remonter la lignée des grands rêveurs, et l'écrivain auquel la France a dû tant d'initiatives diverses est bien certainement aussi l'aïeul de la mélancolie moderne. S'il n'a pas écrit de *journal,* Rousseau, sous d'autres formes, nous a abondamment entretenus de lui-même. Il nous a donné l'exemple, un exemple mémorable, de ces deux sentiments, le besoin de repli sur soi-même et l'amour de la solitude contemplative. Que de traits, dans les *Confessions,* dans les *Promenades* et les *Lettres à Malesherbes,* auxquels nous reconnaissons des tristesses et des plaisirs inconnus jusqu'à lui ! La joie lui donne des battements de cœur lorsqu'il a pu « doubler un certain coin » et qu'il se sent libre. Il court se réfugier dans quelque asile

caché, sur une grève où le bruit de la vague fixe ses sens et chasse de son âme toute autre agitation. Il s'abandonne, durant de longues heures, à une rêverie délicieuse, sans objet déterminé, à « une tristesse attirante et qu'il n'aurait pas voulu ne pas avoir. » Le filet d'amertume se mêle à cette douceur et sert à la relever; la jouissance c'est précisément de laisser son cœur s'élancer vers l'insaisissable, de savourer le néant de ses propres chimères, de sonder le vide intérieur. « Je ne pensais pas, s'écrie le précurseur des Obermann, des René, des Jocelyn, je ne raisonnais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace... J'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. »

Le Journal et les lettres de Maurice de Guérin procèdent de Rousseau, avec quelque chose de plus toutefois, le poids d'un monde qui a beaucoup vécu depuis lors, partant d'un monde plus désenchanté. On y rencontre, avec les aspirations, les

défaillances et les abattements ordinaires de la jeunesse, ce manque d'énergie, cette indigence intérieure, cette fatigue de vivre qui caractérisaient la génération de l'écrivain. La communion passionnée avec la nature qui tient tant de place dans la mélancolie de Maurice est également un trait de famille chez les contemporains de Chateaubriand et de Lamartine. Mais ce qui distingue l'auteur du *Centaure* c'est la langue à saveur étrange qu'il a trouvée pour rendre ses sentiments, c'est le lyrisme spécial dont il a le secret, l'intonation d'une poésie sans précédents. « Je suis admis par la nature au plus retiré de ses divines demeures, au point de départ de la vie universelle; là, je surprends la cause du mouvement et j'entends le premier chant des êtres dans toute sa fraîcheur. » Nous retrouverons, sur un mode plus spéculatif, quelque chose de cette ivresse mystique dans Amiel.

La description, chez Senancour, n'est pas d'une qualité moins rare que chez Maurice de Guérin; moins poétique peut-être, moins musicalement lyrique, mais non pas moins puissante; d'un sentiment à la fois plus ardent et plus désolé. Qui, l'ayant

vue, a jamais oublié cette vallée où « dans un jour sans nuages, l'ardeur du soleil se concentre, en fait fermenter les vapeurs invisibles, agite d'une ardeur importune ce qui respire sous le ciel aride, et fait de cette solitude trop belle un amer abandon! » Quant à la place de Senancour parmi les grands mélancoliques, c'est une place à part; ses tristesses ont une portée qui manque à celles des autres. L'intérêt d'une douleur n'est pas dans l'intensité de cette douleur, mais dans les pensées où elle prend sa source. Obermann, à première vue, est un Jean-Jacques moins l'aigrissement, un cœur simple et sensible, un homme qui aime éperdument la nature et qui se trouve dans un désaccord fondamental avec la société. Il ne trouve pas sa place dans le monde et il s'en étonne naïvement, car il n'y apportait que des intentions droites et des inclinations bienveillantes. Mais il craint les conventions, et tout est convention dans la vie sociale; il se plaint de ne pas réussir, et il s'est refusé d'avance aux conditions du succès; il est jaloux de sa liberté, amoureux de la solitude, et il n'a pas compris que la civilisation se compose tout

entière de limites mises à ses goûts de réfractaire. De là une sourde misanthropie. En tout ceci, je le répète, Obermann rappelle Rousseau et procède de lui. Cependant il est quelque chose de plus. Avec l'inquiétude, il a le désenchantement. Sans connaître la satiété, il trouve partout le vide. Il éprouve, comme René, des aspirations sans but. Il a décrit lui-même son mal : « vaste conscience d'une nature partout accablante et partout impénétrable, passion universelle, sagesse avancée, voluptueux abandon. » Obermann ne peut se résoudre à vivre en vain, il se révolte contre un ordre de choses qui lui impose la vanité, et il sort tout meurtri de cette lutte avec plus fort que lui. Obermann, c'est la vie sans objet, l'ennui sans cause, le découragement sans remède. « D'autres sont plus malheureux, dit-il, mais j'ignore s'il fut jamais un homme moins heureux. »

J'ai tenu à marquer la famille à laquelle appartient Amiel, mais Amiel, je l'ai dit, dépasse à mon avis tous ces martyrs de la pensée. Sa philosophie spéculative est bien autrement vaste, sa psychologie morbide bien autrement curieuse, sa perplexité morale bien autrement pathétique.

Amiel serait indéfinissable s'il ne s'était défini lui-même. Il l'a fait, et avec autant de finesse que d'exactitude lorsqu'il a dit, dans son Journal, que l'extrême objectivité de la pensée s'unissait en lui à l'extrême subjectivité du sentiment. Cette définition a pourtant un défaut, elle a besoin d'être traduite. Par objectivité de la pensée on doit entendre l'aptitude à considérer les choses en elles-mêmes, dans leur substance propre, dans leurs caractères constitutifs, en mêlant aux jugements que nous portons aussi peu que possible de notre sentiment personnel. Devenir objectif, selon la terminologie germanique dont se sert Amiel, c'est se transporter dans l'objet que l'on considère pour s'identifier avec lui. Par subjectivité, au contraire, nous entendrons ce qu'il y a de particulier dans la manière de sentir d'un individu. Le sentiment est nécessairement toujours subjectif, mais chez la plupart des hommes, l'individualité se façonne plus ou moins sur celle de leurs semblables, elle se met d'accord avec le milieu ambiant, tandis que l'individualité d'Amiel reste spéciale, revêche, solitaire. La subjectivité exagérée dont il se plaint, c'est une idiosyncrasie qui ne peut

s'affranchir d'elle-même, de ses préoccupations propres, de sa morbidité, — qui ne peut entrer dans l'habitude des idées et des motifs courants de l'humanité.

Après s'être défini par l'antithèse qu'on vient de voir, Amiel poursuit. « Tu occupes les deux limites de l'être, se dit-il, il ne te manque que le milieu, celui de la vie réelle que conquiert la volonté. » C'est bien cela, et notre ami est tout entier dans cette analyse : l'univers contemplé en son abstraction, c'est-à-dire en dehors de ses relations avec la vie et ses besoins, l'âme en proie à des délicatesses maladives, et la victime de cette double noblesse de l'intelligence et des sentiments se débattant en vain contre les conditions de l'action.

L'intelligence d'Amiel est d'une avidité et d'une activité merveilleuses. Possédé d'une curiosité universelle, il cherche moins à conclure qu'à connaître, moins à maîtriser et combiner qu'à embrasser. Un besoin le domine, dont l'expression revient souvent dans le Journal, « le besoin de totalité. » La limite l'inquiète. Rien, dans sa conception, n'est réel en soi, rien n'existe à part, de sorte que tout le con-

duit à tout, et qu'il débouche sans cesse sur l'encyclopédie des connaissances humaines. Aussi, et bien qu'il se plaigne amèrement de son manque de mémoire, a-t-il tout étudié et énormément retenu: son savoir est considérable.

Jusqu'ici, cependant, rien encore de vraiment particulier; nous n'avons que l'homme très instruit et le penseur très éveillé. Mais voici où commence l'étrangeté. La nature d'Amiel est plastique et prend toutes les formes qu'il veut, son esprit manque de concentration et tend à se confondre avec les choses, son être est fluide et cède aux sollicitations de l'infini.

Amiel revient souvent sur sa faculté de transmutation. « Mon âme est la capacité de toute forme, dit-il; elle n'est pas âme, elle est l'âme. Tiraillé par mille possibilités, je puis être plus facilement l'homme qu'un homme » (1854). Dès 1848, à Berlin, il écrivait : « Je puis me simplifier sans limites, oubliant mon milieu, mon époque, et me faire d'un autre âge. Je puis oublier tel ou tel sens, me faire aveugle, me faire même être inférieur à l'homme, animal, plante. » L'année suivante, en 1849, il note

un exemple de cette aptitude. C'était dans un moment de profonde méditation : « Quoique debout je n'avais plus de poids ni de corps; je me sentis globe et tournant dans l'espace comme une planète; je me sentis distinctement *en dedans* de mon organisme, affranchi de lui. » Ce sera là un cas extrême, si l'on veut, mais quant au phénomène psychique, il est chez Amiel à l'état d'habitude. C'est son don, comme il l'exprime lui-même, que de pouvoir se troquer indéfiniment contre d'autres individualités, de pouvoir revivre toutes les formes de l'être, et celles des autres planètes comme de la nôtre. « Sentir vivre en moi, s'écrie-t-il, toutes les catégories dans lesquelles s'éparpille l'humanité, c'est ma joie. »

Amiel a plusieurs noms pour désigner cette faculté de se démettre de sa personnalité en se plaçant dans d'autres conditions de conscience ou même d'inconscience. Il l'appelle tour à tour simplification, réimplication, protéisme. Il a introduit ce sujet dans les *Pensées* dont il a composé la seconde partie des *Grains de Mil,* et je me rappelle ma curiosité lorsque je lus pour la première fois par

quel procédé notre ami arrivait à « se réduire à l'état de germe, de point, d'existence latente, à s'affranchir de l'espace, du temps, du corps et de la vie, à replonger de cercle en cercle jusqu'aux ténèbres de son être primitif, à éprouver, par d'indéfinies métamorphoses, l'émotion de sa propre genèse, à se retirer enfin et se condenser en soi jusqu'à la virtualité des limbes. » Je me souviens que j'interrogeai l'auteur sur ce passage et que la netteté de ses affirmations augmenta ma surprise.

Le don d'Amiel de se transporter dans des états d'existence déterminés se rattachait à une faculté plus haute, celle de s'identifier avec l'ensemble des choses. Notre penseur aspire à confondre sa vie personnelle dans la vie générale. « Nature de Protée, c'est ainsi qu'il se dépeint, essentiellement métamorphosable, polarisable et virtuelle, qui aime la forme et n'en prend aucune définitive, esprit subtil et fugace qu'aucune base ne peut absorber ni fixer tout entier, et qui de toute combinaison temporaire ressort volatil, libre et désolément indépendant. Cette nature est l'inquiétude, la mobilité, la mutabilité même. Son instinct permanent c'est

l'aptitude perpétuelle, la disponibilité constante, la capacité indéfinie de réaction sympathique, en un mot le besoin de conscience universelle » (1854).

« Il me faut un effort pour me ressaisir, écrit-il encore, pour m'affirmer et me personnaliser. L'abîme m'attire, m'entraîne toujours. L'infini me tente, le mystère me fascine, l'unification, l'*hénose* de Plotin m'enivre comme un philtre. C'est mon opium, mon haschich. Le dégoût de ma vie individuelle et l'engloutissement de ma volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle, c'est mon penchant, ma faiblesse, mon instinct. »

Les expressions s'entassent sous la plume d'Amiel pour raconter l'inénarrable. « L'immense variété des choses m'étourdit parfois jusqu'à l'ivresse et au vertige et je reconnais le vieil ennemi le protéisme, l'ensorcellement par la Maïa multiforme des images, formes, êtres qui dansent la ronde du sabbat dans le chaos de ma pensée trop ouverte et trop hospitalière. Tout me tente, m'attire, me polarise, me métamorphose et m'aliène momentanément de ma personnalité, qui, volatilisée, expansive et centrifuge comme l'éther, tend toujours à se

perdre dans l'espace sans bornes, ou inversement à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue » (1856).

Dépouiller sa personnalité pour se perdre dans l'infini c'est encore de l'activité, c'est encore de la personnalité, mais l'infini réclame jusqu'à ce reste de vie consciente. Sous la fascination de l'absolu l'âme devient de plus en plus passive. Le mystique s'élance avec une sorte de volupté dans l'abîme sans fond des possibilités. Du néant embryonnaire auquel il touchait tout à l'heure dans ses tentatives de « réimplication, » Amiel va descendre au néant de l'illusion universelle. Enivrement de l'âme et du style, et qui se communique au lecteur. Nous assistons ici à des prodiges de la pensée spéculative décrits dans une langue non moins prodigieuse.

« Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve... Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge... Je me

sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. Dans ces moments, il me semble que ma conscience se retire dans son éternité; elle regarde circuler au dedans d'elle ses astres et sa nature, avec ses saisons et ses myriades de choses individuelles; elle s'aperçoit, dans sa substance même, supérieure à toute forme, contenant son passé, son présent et son avenir, vide qui renferme tout, milieu invisible et fécond, virtualité d'un monde qui se dégage de sa propre existence pour se ressaisir dans son intimité pure. En ces instants sublimes l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est *réimpliquée* au delà de sa propre vie, elle redevient embryon divin. Tout s'efface, se dissout, se détend, reprend l'état primitif, se replonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. Cet état est contemplation et non stupeur; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'être et la conscience de l'omni-

possibilité latente au fond de cet être. C'est la sensation de l'infini spirituel » (1856).

Je saute quinze années, et je retrouve la hantise des mêmes pensées, se présentant sous les mêmes images, mais s'exprimant avec une éloquence toujours nouvelle :

« La vie individuelle est un néant qui s'ignore, et aussitôt que ce néant se connaît, la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son rôle éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé d'être pour cette individualité affranchie; la bulle d'air colorée a crevé dans l'espace infini, et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité. L'absolu, s'il était esprit, serait encore activité, et c'est l'activité, fille du désir, qui est incompatible avec l'absolu. L'absolu doit être le zéro de toute détermination, et la seule manière d'être qui lui convienne c'est le Néant. »

Le dernier mot, le dernier cri :

« Est-ce le souffle des choses éternelles qui te donne le frisson de Job? Qu'est-ce que l'homme,

cette herbe qu'un rayon fane? Qu'est-ce que notre vie dans le gouffre infini? J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, la Roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette, il y a une véritable angoisse. Isis soulève le coin de son voile, et le vertige de la contemplation foudroie celui qui aperçoit le grand mystère. Je n'ose respirer, il me semble que je suis suspendu à un fil au-dessus de l'abîme insondable des destinées. Est-ce là un tête-à-tête avec l'infini, l'intuition de la grande mort? » (1870).

III

Le besoin de totalité, l'aspiration à l'infini, la soif de l'absolu, — transportez tout cela dans le domaine du sentiment personnel, dans le travail de la conscience, et vous aurez l'idéalisme. Amiel a été le martyr de l'idéal.

Seulement, ici encore, les choses prennent chez lui une teinte particulière. L'idéalité emprunte à ses habitudes d'analyse et, sans doute aussi, à la faiblesse de son tempérament physique, des complications de délicatesse et par suite de souffrance, qui font de son mal un sujet d'étude d'un douloureux intérêt.

La tyrannie de l'idéal se traduit, chez Amiel, par une timidité maladive et par des contradictions intimes.

Gardons-nous de soupçonner ici aucune affectation; le culte de l'absolu a véritablement, chez notre ami, les timidités, les respects qui caractérisent un sentiment profond. « Mentir à son idéal, selon lui, c'est le plus irréparable des viols, c'est la défloration de la conscience, c'est le déshonneur du moi, la faute irrémissible dont ne se relève jamais la dignité intérieure. »

On comprend qu'avec ces dispositions, Amiel ne se soit pas marié, et je serais même bien étonné qu'il eût jamais été complètement séduit. Mais il désirait ce qu'il fuyait : comme saint Augustin, il aurait voulu aimer, *amabat amare*. Parlant d'amour

et de mariage : « la perfection relative, dit-il, la perfection pour moi, je ne l'ai pas rencontrée, et me donner à moins m'a paru impossible » (1856). Et l'expression trouvée, définitive pour raconter son mal : « L'amour est pour moi chose tellement sacrée que je frémis d'en passer le seuil, comme on recule d'ouvrir la lettre qui peut contenir notre arrêt de mort. »

Il revient sans cesse sur ce qu'il appelle sa « pudeur. » Il ne fait pas ce qu'il désire, il ne veut pas ce qu'il veut, parce que l'idéal réalisé n'est plus l'idéal, parce que l'abaisser aux conditions du fini et de l'imparfait, ce serait une profanation. Malheur à qui soulève le voile d'Isis! Le sacrilège est sa propre punition!

La conséquence est qu'Amiel, en amour, reculait devant l'aveu, et qu'en littérature il reculait devant une œuvre. « Quelle singulière nature, s'écrie-t-il, et quel penchant bizarre! Ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table, crainte que le repas ne finisse. » Et ailleurs : « J'ai peur d'une synthèse imparfaite, fautive, et je reste dans le provisoire par timidité

et loyauté. » « Dès qu'une chose m'attire j'en détourne la tête, ou plutôt je ne puis ni me faire à l'insuffisant ni trouver quelque chose qui satisfasse mon aspiration. Le réel me dégoûte, et je ne trouve pas l'idéal. »

L'idéalisme est la contradiction par excellence, puisque l'idéal n'est qu'une chimère s'il ne tend à la réalisation et qu'il ne peut se réaliser sans cesser d'être l'idéal. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Amiel se plaindre des contradictions de sa nature, ni s'étonner de retrouver, au fond de ces contradictions, cette timidité dont il nous révélait tout à l'heure le secret. Il a quelque part cet aphorisme : « Chacun est d'ordinaire le contraire de ce qu'il veut être. » Il cherche à formuler la loi de cette condition des existences : « On est le contraire de ce qu'on aime. Les éléments de notre nature se tiennent d'ordinaire l'un l'autre en échec et se font contrepoids. On est généralement ce qu'on réprouve. Nous tendons au complet et à l'équilibre, de là nos contradictions, de là les lois d'alternance. Chaque tendance marquée sollicite en nous la contre-tendance. » Enfin il est lui-même le

jouet de cette antinomie. Ses confidences à cet égard sont de tous les moments. « L'action est ma croix parce que ce serait mon rêve. » « C'est par ambition infinie que je n'ai point d'ambition. » « J'ai besoin du succès pour me confier en moi et pour avoir ma force, et je dédaigne le succès. L'immensité de mon ambition m'a guéri de l'ambition. Comment s'enthousiasmer de quelque chose de chétif quand on a goûté de la vie infinie? »

Puis viennent les raffinements naturels à cette âme subtile. Amiel ne renonce pas seulement à atteindre un but qu'il a placé trop haut, il se plaît à agir à contre fin. Il ne lui suffit pas de pâtir de la contradiction intime, il faut qu'il se contrarie lui-même. Il dédaigne d'être habile et il est, de plus, comme poussé à se desservir, à fuir ce qui pourrait lui être utile. « Je m'attache obstinément à ne rien faire qui puisse me faire plaisir, me servir ou m'aider. Ma passion est de nuire à mes intérêts, de braver le bon sens, de m'entêter à mon détriment... J'ai honte de mon intérêt comme d'un mobile ignoble et servile. »

On reconnaît ici toute l'étrangeté de ce cas

d'idéalisme. Ils ne sont pas introuvables, sans doute, le sentiment trop délicat, l'âme trop sensible, et, en même temps, l'amour-propre trop susceptible, la fierté trop éveillée, la crainte de l'humiliation trop vive pour risquer une défaite; mais il y a quelque chose de plus chez Amiel. Dès qu'un bien l'attire, il le fuit de crainte de désenchantement, et, pour mieux le fuir, il se jette dans l'opposé; il brave l'objet qu'il adore et redoute; il se sacrifie de peur de se profaner. Ascétisme de l'âme trop haute, dépit de l'aspiration qui n'ose pas et se punit de ne savoir oser! Toutes les personnes qui ont connu Amiel de près sont d'accord sur l'aspect contradictoire de sa nature, sur les oppositions qu'offrait son caractère et qui en faisaient à la fois la richesse et la stérilité, l'ambiguïté et le charme. Son idéalisme même, ainsi que me le fait remarquer une personne de ses amies, n'apparaît-il pas tantôt comme une maladie et tantôt comme une noblesse? Et que d'autres contrastes et de toutes sortes! Le sens religieux et les audaces de l'intelligence, le mysticisme et la curiosité de l'esprit, le courage et la faiblesse, l'ambition et l'apathie, la timidité et la

fierté, la réserve et le besoin d'abandon, la candeur et l'ironie, la désespérance et la frivolité, le goût des grandes choses, des plus grandes, et l'enfantillage; dans toute sa manière d'être, enfin, un je ne sais quoi qui condamnait tant de réelle valeur et de noblesse à être méconnu.

IV

La constitution spirituelle d'Amiel nous donne sa vie, une lutte contre les conditions viriles de l'existence, — elle nous donne sa souffrance, la volonté qui se désole de ne pouvoir vouloir, — elle nous donne son œuvre, l'œuvre consciente et achevée qui est peu de chose, et l'œuvre inconsciente et fragmentaire, l'observation de lui-même, l'annotation psychologique quotidienne dont rien ne surpasse l'intérêt.

Tout se réunit pour rendre Amiel impropre à l'action. La passion du complet et du parfait, qui n'est que l'une des formes de la préoccupation de

l'absolu intervient sans cesse, chez lui, entre le concept et l'exécution. Comment arriver jamais à mettre la plume au papier lorsqu'on croit devoir tout dire en un sujet et lorsqu'on veut le dire mieux que bien? Amiel est dominé, selon sa propre expression, par le sentiment métaphysique de l'infinie multitude des possibles et par le sentiment critique de l'insuffisance de chaque possibilité présente. « J'agrandis, dit-il, je complique et étends tout ce que je touche de façon à n'en être plus maître et à ne pouvoir écrire. » Et dans un sens plus général : « Le besoin de totalité me détache de tout et l'idéal irréalisable m'ôte la saveur de toute réalité. Le vide par horreur du partiel, la stérilité par ambition, c'est toujours le tout ou rien, mon vieux mal. »

Le commerce avec l'absolu a un autre danger. Tout devient relatif pour celui qui a le regard fixé sur l'infini, et « tout semble tellement relatif qu'on ne sait plus ce qui a une valeur réelle. » « Rien de particulier, écrit Amiel, ne me paraît meilleur que son contraire, et tout ce qui a un contraire me paraît borné et indifférent. »

Il faut également tenir compte de l'effet d'une réflexion trop aiguisée, d'un sens critique trop pénétrant, d'un goût devenu trop rigoureux. « Inquiet, rêveur, analyste, tel est le reproche qu'Amiel s'adresse, tu gâteras tout parce que tu vas droit au défaut. »

Ajoutons que l'intensité de la vie intérieure rend impropre au rôle d'homme. Un contemplatif tel qu'Amiel ne met guère d'intérêt à persuader les esprits ou à plier les volontés. L'État, le public, l'opinion, notre ami l'avoue, n'étaient pas des formes de sa vie, et ne disaient presque rien à son cœur. Sans compter l'aversion naturelle du penseur pour les compromissions de la propagande, et le dédain de l'aristocratie intellectuelle pour les masses. « Je ne songe jamais au public, écrit Amiel, à l'utilité, à l'exploitation, et j'éprouve une joie suffisante d'avoir participé à un mystère, d'avoir deviné une chose profonde, touché une réalité sacrée. Connaître me suffit, exprimer me semble parfois profaner, faire connaître ressemble à divulguer. C'est tout à fait l'instinct féminin, la protection du sentiment, l'ensevelissement des expériences individuelles, le

silence sur les meilleurs secrets. J'incline à l'ésotérisme, à la discrétion pythagoricienne par aversion de la jactance grossière. Par délicatesse, distinction de nature, et aussi timidité d'âme et méfiance de cœur, j'ai en dégoût la populace des intelligences. »

Le don spécial d'Amiel, nous le savons, est la transformation incessante, la transmutation universelle; il en résulte une mobilité qui devient une dernière cause d'impuissance. « Quel éternel va-et-vient que ma vie intérieure! Quelle instabilité de goût, d'élans, d'attraits et de répugnances!... Ma faculté essentielle c'est la souplesse de métamorphose, l'intelligence des diversités infinies de la vie dans les divers êtres. Répéter et reproduire en moi par l'intelligence sympathique toutes les existences individuelles m'est plus facile que de vivre de ma propre vie. »

En somme, peu de substance et d'énergie personnelles : « Ce qui me manque, c'est le caractère, le vouloir, l'individualité. » Répugnance pour l'action : « la coupe que je demande toujours de voir s'écarter de moi, c'est la nécessité de vouloir, c'est l'obligation de me décider, de me résoudre et

d'agir. » Vocation humaine et carrière sociale manquées : « Dès le commencement, écrit-il en 1858, j'ai été un rêveur, craignant d'agir, amoureux du parfait, et aussi incapable de renoncer à ses exigences que de les satisfaire, bref, un esprit étendu et un caractère faible; curieux de tout ressentir et impropre à rien exécuter. L'idéal m'a écarté de toute ambition positive. D'ailleurs, je n'ai jamais eu la vision distincte de ma vraie vocation, ni par conséquent fixité de but, consistance de nature, persistance de travail. »

On ne sent pas ainsi sans souffrir. On ne voit pas l'idéal si clairement et l'on ne s'avoue pas si nettement son impuissance à le saisir, sans être brisé de l'effort et navré de la défaite. Nous sommes ici au cœur du sujet, et la croix d'Amiel se dresse devant nous. Amiel voulait, il aurait voulu vouloir et la volonté lui faisait défaut. Il se gourmandait de ses faiblesses et, bien entendu, sans parvenir à en triompher. Il maudissait l'ensorcellement intérieur, et il y restait asservi. Sans compter qu'après chaque tentative, il retombait sur lui-même plus confus, plus las, plus meurtri. Enfin, au milieu de

ces combats, les années s'écoulaient et le moment allait venir où Amiel serait forcé de s'avouer que le cercle s'était définitivement fermé derrière lui.

Amiel est l'esclave rebelle et impuissant d'une nature. Il personnifie la lutte de deux principes qu'on dirait réunis en lui par un caprice créateur. Plus oriental, plus bouddhiste, il se serait abandonné à la vie contemplative sans rêver l'action ; mieux trempé pour la civilisation occidentale et chrétienne, il aurait secoué l'ivresse du rêve en se plongeant dans la bataille de la vie.

Mais, en revanche, quelle droiture dans la confession! Quelle rigueur dans l'enquête! Quelle cruauté pour sa propre chair! Il y enfonce le scalpel avec une fermeté qui fait frémir. Dans ses accès de misanthropie, cherchant à poursuivre en lui-même toutes les illusions, à démasquer « les hypocrisies de l'impuissance, les mensonges de la vanité, » il en vient à s'écrier : « la nature tue tout ce qui est mal né ; je l'ai dit contre moi : ce qui est fort a seul le droit d'être. »

Nul ne connaît mieux qu'Amiel les conditions de l'action et pourquoi elles lui échappent. Quelquefois,

à la vérité, il est tenté de se faire une supériorité de sa faiblesse. « Pour naviguer ici-bas, se dit-il, il faut un peu plus de matière pesante, plus de cohésion égoïste entre les parties. Il te manque deux grains de brutalité virile et de satisfaction de toi-même. » Mais le plus souvent c'est la froide analyse qui parle : « Au fond, je n'ai pu me faire à la condition humaine. Si agir est un devoir, il m'eût fallu ou plus de bon sens pour me résigner à la nécessité, ou plus de volonté pour mettre mon point d'honneur à un parti pris, ou plus de passion pour être entraîné sans lumière. »

Ce n'est pas Amiel, au surplus, qui le peut ignorer ou qui reculerait devant l'amertume de cet aveu : toutes ses ambitions assouvies, il ne trouverait encore que le vide. « Je sais bien, lisons-nous dans une de ses lettres, que je tourne dans un cercle vicieux, mais, ne pouvant me faire illusion, j'essaie au moins d'oublier cette condition terrible d'existence qui consiste à agir comme si l'on ne savait pas ce que l'on sait, c'est-à-dire à jouer un jeu que l'on ne peut jamais gagner. » Et dans le Journal : « La désillusion complète serait l'immobi-

lité absolue. Celui qui a déchiffré le secret de la vie finie, qui en a lu le mot, est sorti du monde des vivants, il est mort de fait. » Ou encore, sur un ton plus ému : « Le sentiment de l'infini épouvante, trouble, pétrifie. L'abîme insondable est partout, puits béant, derrière chaque chose dont nous perçons la surface. Pour vivre, il faut voiler l'abîme, accepter de convention une surface et une forme quelconques, se tailler une maison dans l'immense univers. Pour connaître il faut savoir ignorer, savoir affirmer... Ne regardons pas trop fixement les secrets de Dieu, nous y perdrions le courage de vivre. L'audace est nécessaire. »

Le calme domine dans ces analyses de la destinée, parce que ce sont des analyses. Mais ce calme est trompeur et fait place par moment au lyrisme de la plainte. Écoutez la description d'une soirée, au retour du printemps; c'est la monodie de la désespérance. « Je chantais à demi voix quelque mélodie rêveuse, et j'entendais mon cœur qui disait aux étoiles : Combien de temps vous verrai-je encore? Qu'y a-t-il pour moi au delà de cette vie? Et pourquoi celle-ci me donne-t-elle si peu de joie?

Ton zénith est passé et tu penches déjà vers ton occident. Cœur vide, existence pauvre, force déclinante, jeunesse envolée, temps perdu, joies absentes, rêves évanouis, espérances détruites, triste réalité qu'il te faut toucher de la main et reconnaître malgré toi-même. »

V

Amiel, le plus souvent, n'accuse que lui-même de son sort. Quelquefois pourtant ses plaintes se généralisent et s'adressent non plus à sa destinée, mais à la destinée. C'est la vie même qui est mauvaise, « un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux, une *via dolorosa.* » C'est la condition humaine qui est digne de pitié : « Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. » Il est des pages du Journal où la note pessimiste n'est pas méconnaissable. « Certes, la nature est inique,

sans pudeur, sans probité et sans foi. Elle ne veut connaître que la faveur gratuite et l'aversion folle, et n'entend compenser une injustice que par une autre. Le bonheur de quelques-uns s'expie par le malheur d'un plus grand nombre... Inutile d'ergoter contre une force aveugle. La conscience humaine se révolte contre cette loi, et pour satisfaire son instinct de justice, elle a imaginé deux hypothèses dont elle s'est fait une religion, l'idée d'une providence individuelle et l'hypothèse d'une autre vie. C'est là une protestation contre la nature, déclarée immorale et scandalisante. »

Amiel serait-il donc pessimiste, et faut-il ajouter son nom à celui des détracteurs et des révoltés, dans cette discussion où les conceptions philosophiques trouvent aujourd'hui l'expression la plus vive de leur antagonisme? Voilà ce qu'on ne peut s'empêcher de se demander et ce qui excuse quelques lignes de digression.

Le point de départ est un fait malheureusement irréductible. La douleur et la perversité sont des réalités qu'on ne peut nier. Mais la pensée, en présence de ce fait dont nous souffrons, dont nous

mourons, peut prendre l'une de ces trois attitudes, l'optimisme, le pessimisme ou l'acceptation de l'inévitable.

L'esprit humain a compris, dès son éveil, que le mal était la question des questions. Il ne s'agit de rien de moins, en effet, que de savoir si l'univers a un pourquoi, si la nature a une cause, un sens et une fin, s'il y a un Dieu et quel Dieu. Le monde, s'il est une œuvre de l'intelligence et de l'amour, doit être sagesse et justice, raison et bonté. Il ne l'est pas, et comment cela se fait-il? voilà le problème. Il l'est malgré les apparences, voilà la solution optimiste.

Il n'est rien de plus intéressant dans l'histoire des idées que les efforts pour concilier les perfections divines et l'existence du mal. Toutes les théogonies et les philosophies sont des théodicées, c'est-à-dire des tentatives pour résoudre une contradiction manifeste. L'Orient met le principe du mal dans la matière, ou le fait dériver d'un être pervers éternel, ou s'imagine l'expliquer en multipliant les créations mythologiques, en entassant des Éons, qui, naissant les uns des autres, s'éloignent

toujours plus de la source de la lumière et de la perfection. Nos livres saints ne se lassent pas de tourner et de retourner la question. Le Psalmiste se plaît à croire que la vertu finit toujours par être récompensée et la méchanceté par être punie. L'Ecclésiaste proclame l'indifférence du Très-Haut pour l'inexprimable vanité des choses humaines. Job et saint Paul en appellent à l'insondable mystère de la volonté suprême. Les puissantes hérésies du second et du troisième siècle, le gnosticisme et le manichéisme, roulent tout entières sur la lutte du bien et du mal, sur les rapports du fini avec l'infini. Le péché originel, avec la place considérable qu'il a prise dans la théologie chrétienne, a la même signification; la chute de l'humanité dans la personne de ses ancêtres met la sainteté et la bonté de l'Être suprême à couvert, en mettant le péché et la souffrance au compte de la créature. Rien de tout à fait certain, en somme, rien de vainqueur, de définitif !

Le pessimisme a l'air de faire une moindre figure que son rival dans l'histoire, mais en réalité il a toujours été en cause et de moitié dans les débats

que je viens de rappeler. On regarde l'optimisme et le pessimisme comme des ennemis, ce sont plutôt des frères jumeaux. Ils s'accordent à reconnaître que l'univers est imparfait et l'humanité souffrante; ils constatent l'un et l'autre la faillite de l'idéal, et diffèrent seulement en ceci, que l'idée, selon l'optimiste, n'est qu'éclipsée et doit finir par triompher, tandis que le pessimiste est persuadé qu'elle n'est pas née viable et n'a jamais eu de quoi faire son chemin dans ce monde. L'optimisme est un idéalisme de parti pris, et le pessimisme un idéalisme retourné, l'envers de la foi au bien. D'où il suit que le premier a une tendance naturelle à atténuer la part du mal ici-bas, et le second à l'exagérer.

Ainsi envisagée la discussion paraît sans issue, les deux systèmes ne différant que par l'esprit qu'ils mettent dans leur critique de la Nature, ou par des hypothèses qui sont affaire de foi plus que de démonstration. C'est ce qui fait qu'on en est venu de nos jours à poser la question d'une nouvelle manière, et à se demander si la vie vaut la peine de vivre. Je doute que le débat en soit beaucoup

plus avancé. Ce que la question gagne en intérêt à se personnaliser ainsi, elle le perd en objectivité. La réponse qu'on y fera variera selon les individus. La vie en vaut-elle la peine? Mais la vie est-elle la même pour tous? Comment ramener à une même mesure le jugement de l'homme qui jouit de la plénitude de ses facultés et de ses forces, dont chaque geste lui apporte la conscience de sa liberté et le sentiment du bien-être, et le jugement du malingre, du chétif, qui, par quelque douleur, compte chacune des minutes de la journée et chacun des mouvements de sa machine? Celui-ci vit dans une aisance qui lui épargne tous les soucis, tandis que celui-là n'est pas toujours sûr de son pain et de celui de sa famille. L'un est jeune, fort, intelligent, le monde s'ouvre devant lui, il a un amour au cœur et un rayon au front, — l'autre est laid, faible, médiocre, toutes les issues lui sont fermées, tous les espoirs lui sont interdits. Et l'on se flatterait d'obtenir, de personnes si différemment situées, une sentence d'une valeur générale sur le prix de la vie!

La vérité ne serait-elle pas, non seulement que

l'optimisme et le pessimisme sortent d'un même principe, mais que nous sommes tous tour à tour optimistes ou pessimistes? Ne seraient-ce pas là des états d'âme variables, des dispositions qui changent avec les circonstances? Est-il un homme qui n'ait ses moments de découragement et de dégoût, et en est-il beaucoup qui n'aient jamais éprouvé la sensation du bien-être, ou même l'élan de la joie? La vie rit à chacun dans la santé et s'assombrit dans la souffrance; on désespère dans la mauvaise fortune, on se relève dans le succès.

Et les divers âges de la vie! Est-il rien de plus impatientant que les moralistes qui voudraient que l'adolescent envisageât les choses humaines comme il le fera dans la vieillesse, voire à l'article de la mort? Combien, s'écrient les prédicateurs, vos plaisirs vous paraîtront vains un jour! Avec quelle indifférence, avec quel étonnement vous vous rappellerez ces moments d'ivresse lorsque vous serez blanchis par le temps ou sur le point de descendre dans la tombe! A la bonne heure, mais pourquoi faut-il que l'un de ces points de vue ou

l'une de ces manières de sentir l'emporte sur l'autre? Pourquoi chaque période de la vie n'aurait-elle pas les siens? N'est-il pas trop heureux que chaque âge revête le tempérament de sa fonction et l'esprit de son rôle? Et que deviendrait la vie si la nature ne s'était chargée de nous faire oublier les futuritions qui paralyseraient l'activité, de nous fournir les distractions qui empêchent de s'appesantir sur des réalités importunes?

Au fond et à le bien prendre, l'optimisme et le pessimisme ne sont pas exempts d'une certaine impertinence. Ils ont l'un et l'autre le travers d'imposer aux choses de pures conceptions de l'esprit. Il n'y a pas de solution aux questions de ce genre, parce que, en réalité, il n'y a pas de problème, parce que le problème n'est qu'un produit de la raison subjective. Se demander si le monde et la destinée sont bons ou mauvais, c'est supposer qu'il existe en dehors d'eux-mêmes une mesure qui leur soit applicable. Exiger que l'ordre universel soit clément, c'est présumer qu'il est là pour nous. « Je sais que la nature est sourde, nous crie Leopardi, qu'elle ignore la pitié, qu'elle n'a cure du bien-être,

mais seulement de l'être[1]. » Emportement d'un enfant révolté! La Nature n'est ni sourde, ni préoccupée, ni cruelle, — elle est ce qu'elle est.

L'apaisement, — je dis apaisement et non affranchissement, — est dans l'acceptation du fait et de sa souveraineté. Le monde est ce qu'il peut, il est ce qu'il est. Pourquoi y a-t-il quelque chose? a-t-on demandé. Question absurde, puisqu'elle est insoluble, mais question qui, une fois écartée, simplifie singulièrement toutes les autres. Quoi de plus oiseux que de chercher à concevoir l'univers autrement que nous ne le percevons? Et, de même, à quoi bon poursuivre quelque chose au delà, puisqu'il enveloppe toutes les réalités?

Il n'en est pas moins vrai qu'à défaut d'une science de l'univers, il y a un art de la vie, absolument comme il y a un art du sommeil. Ceux à qui l'insomnie est familière ne l'ignorent pas; il faut pour s'endormir savoir gouverner ses pensées,

[1] So che Natura è sorda,
Che miserar non sa,
Che non del Ben sollecita
Fu, ma dell' esser solo.

écarter celles qui risquent de nous agiter, tromper les inquiétudes de l'esprit par le choix des sujets sur lesquels on le fixe, suspendre les pulsations de l'activité cérébrale par un effort employé à paralyser l'effort même. Tout pareillement pour vivre. La vie exige des ménagements, j'allais dire des ruses. Il ne suffit pas d'être arrivé à l'intelligence du déterminisme universel pour arriver à la pacification de l'âme, il y faut de l'application. On n'apprend pas du premier coup à accepter, et encore moins à s'accepter soi, tel qu'on est, avec ses limites infranchissables, avec sa part fixe de talents et de succès. Nous voulons toujours sauter hors de notre ombre. Nous avons manqué l'occasion et nous nous consumons à la regretter; nous avons failli et nous ne savons pas nous pardonner; nous prenons les choses trop au sérieux ou, du moins, trop au tragique. Nous ne nous plions pas aux humbles, aux très humbles conditions des choses humaines, le seul moyen pourtant de finir par y trouver notre compte :

> Meistens grad und oft auch krumm,
> Und so ist's mir lieber.

L'art de vivre c'est de se faire une raison, de souscrire aux compromis, de se prêter aux fictions. Pascal, dans un chapitre fameux, celui des « Divertissements, » se fâche de ce que les hommes cherchent l'oubli d'eux-mêmes dans toutes sortes de vaines occupations, qu'ils appellent des plaisirs et qui ne servent qu'à leur faire oublier les intérêts de leur âme. Faux héroïsme de la dévotion! Vain paradoxe de l'ascétisme! Qu'ils sont tutélaires, au contraire, ces instincts qui empêchent l'homme de regarder trop fixement les problèmes insolubles! Qu'elles sont bienfaisantes ces tricheries au moyen desquelles nous évitons de rester dans un tête-à-tête permanent avec des réalités trop lourdes pour nous! La vie ne supporte pas d'être serrée de si près. C'est une croûte mince sur laquelle il faut marcher sans appuyer; donnez du talon dedans, vous ferez un trou où vous disparaîtrez. La vraie philosophie n'a jamais consisté à sonder toutes les questions, mais souvent, au contraire, à les éluder. Nous côtoyons l'abîme, gare au vertige.

Je reviens à Amiel. Amiel n'est ni optimiste, il souffre trop pour cela, — ni pessimiste, car il ne se

plaît pas en général à noircir la destinée humaine, — ni résigné, car il se révolte contre la souveraineté des choses. « Je n'accepte pas, écrit-il, la force, le fait, la réalité qui m'oppriment sans me persuader. » Surtout, il ne s'accepte pas lui-même. Amiel, il faut toujours en revenir là, est la victime d'une constitution psychologique très particulière et qui fait à la fois sa misère et sa grandeur. Ame tendre et pudique, il se débat entre l'amour qui tend à la possession et la satisfaction qui profane; artiste, entre l'idéal qui aspire à la réalisation et la réalisation qui est le viol de l'idée; penseur, entre la spéculation qui n'est à l'aise que dans l'infini et un infini qui ne lui donne que le néant; homme, entre la volonté qui voudrait vouloir et l'impuissance de la volonté à se fournir à elle-même des motifs. La lecture du Journal d'Amiel m'a plus d'une fois rappelé une expression de Fromentin dans *Dominique :* il ressemble à un homme qui, le pied posé sur la vie fragile, par miracle aurait un jour l'aventure inouïe de regarder et de voir au delà.

VI

Hâtons-nous, cependant, de le dire, on aurait une idée incomplète d'Amiel si l'on ne voyait chez lui que la profondeur philosophique ou la tristesse découragée. « Anxiété, angoisse, s'écrie-t-il un jour; du point de vue du bonheur, rien à faire sitôt qu'on n'y croit plus. Mais, grâce au ciel, je crois encore à quelque chose, c'est-à-dire au devoir. » Et, en effet, ce n'est pas le moins remarquable des contrastes de sa nature que le rôle du devoir dans cette vie qui semble, au premier aspect, absorbée par les joies solitaires de l'intelligence ou les amertumes égoïstes de l'examen de conscience. Amiel était occupé des autres, bon, dévoué, affectueux, serviable; il aimait à se rendre utile; il semblait chercher dans la fidélité aux obligations morales un refuge contre les envahissements de la mélancolie.

Ce qui surprendra peut-être encore davantage

c'est l'esprit profondément religieux dont témoigne le Journal. Notre ami goûte les lectures spirituelles, il assiste quelquefois aux prédications et avec intérêt et profit, il recherche l'édification. Amiel a conservé la piété de son enfance; il y a de la dévotion dans ses habitudes; peu s'en faut qu'on ne s'imagine avoir affaire en lui à des croyances restées naïves ou mêmes ferventes. La vérité est que nous touchons ici à un trait tout à fait caractéristique de sa constitution intellectuelle. Amiel était un esprit critique en ce sens qu'il analysait finement, voyait toutes les conséquences d'une idée ou d'un raisonnement, et ne manquait pas de hardiesse pour en aborder les conséquences. Mais s'il était pénétrant, il n'avait pas, qu'on me passe l'expression, le tempérament agonistique. Il montrait plus de réceptivité que de rigueur et de discernement. Il se transportait trop facilement dans les objets, s'identifiait trop volontiers avec les personnes et les choses pour les juger. Tout expliquer et comprendre, en un sens, c'est tout accepter, et son principal souci étant de comprendre, il ne distinguait pas, ne séparait pas, appliquait rarement

les catégories vulgaires du bon et du mauvais, du vrai et du faux. Tout est bien réellement relatif pour lui, tout a une part de droit et de raison. Amiel est arrivé à cette tolérance de l'intelligence qui est le fruit le plus mûr de la culture la plus complète. C'est ainsi que s'explique la candeur de piété qui surprend çà et là dans ses pages, la facilité aimable avec laquelle il trouve partout l'aliment de sa vie intérieure sans se laisser choquer par des manques de goût ou arrêter par des différences d'opinion. Notre ami n'est ni orthodoxe, ni hérétique, j'allais dire ni croyant, ni incrédule; il se meut dans une région où ces oppositions n'ont point de place. Nous n'en sommes pas, d'ailleurs, réduits ici aux conjectures; un passage du Journal écrit trois mois avant sa mort nous donne, avec son dernier mot sur ce sujet, des explications pleines d'intérêt sur sa pensée religieuse.

« Depuis bien des années le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinoza. Toute la dramaturgie sémitique m'est apparue comme une œuvre d'imagi-

nation. Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu la valeur fixe et nouménale. Les apologétiques de Pascal, de Leibnitz, de Secrétan ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge, car elles supposent ce qui est en question : une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes tranchants, les formules accusées, les idées infusibles ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesses d'esprit. L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des ankyloses de la pensée. Toute croyance spéciale est une raideur et une obtusité, mais cette consistance est nécessaire à son heure. Notre monade, en tant que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du

milieu historique, mais en tant qu'individuelle et pour faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions courantes et se propose un but déterminé » (4 février 1881).

Après tant d'analyses et de distinctions, avons-nous enfin notre ami tout entier? Eh bien, non, pas encore, et nous voilà obligés de mettre le lecteur du Journal en garde contre le Journal même. C'est qu'Amiel, en descendant au fond de lui-même, en faisant, la plume à la main, le compte de sa vie, en se remettant sans cesse en face de sa destinée pour l'interroger, rouvrait forcément les sources de sa tristesse. Aussi sa chronique quotidienne renferme-t-elle peu de traces de gaieté, tandis que l'écrivain en avait, et beaucoup, dans le caractère. Mes souvenirs, je l'ai dit, me le rappellent vif, en train, un charmant compagnon. D'autres qui l'ont connu plus longtemps et mieux que moi confirment ces impressions. La mobilité de sa disposition compensait ce que sa sensibilité avait d'exagéré. Ses accès de spleen n'empêchaient pas qu'il n'eût un tour d'esprit joyeux. Peut-être même le fond de sa nature était-il plutôt l'enjouement que la mélanco-

lie. Il resta jusqu'à la fin jeune, enfant même, s'amusant à des riens, et qui l'eût entendu rire alors de son bon rire de collégien n'aurait guère reconnu l'auteur de tant de pages douloureuses.

Ainsi, et de plus en plus, dans le caractère comme dans l'intelligence, quelque chose d'insaisissable; trop mobile et trop fluide pour être complètement défini.

L'âme et la vie d'Amiel, on l'a assez vu, sont un tissu de contrastes; cependant le plus grand comme le dernier paradoxe de son existence c'est que, n'ayant pas su nous donner sa mesure dans une œuvre voulue et réfléchie, il nous laisse après sa mort, dans des feuilles sibyllines, un livre qui ne mourra point; c'est que le prix de ce livre consiste précisément dans la fidélité avec laquelle s'y retracent les souffrances d'un génie stérile.

Là, dans ces pages, Amiel va se mettre tout entier, et il arrivera qu'en s'y mettant il aura dépouillé toutes les infirmités de sa nature. Il y raconte ses douleurs, mais le secret de son mal est sublime et l'expression en est admirable. En écrivant ses Confessions Amiel ne compose pas, il ne

produit pas, il n'est par conséquent plus en lutte avec un idéal qui le fuit, il n'est plus opprimé sous le poids d'une perfection qu'il ne peut saisir. De là le caractère unique de cette œuvre qui en est une parce qu'elle n'a jamais songé à l'être. Amiel n'a fait que cela, il était condamné à ne faire que cela, et il était en même temps condamné à le faire merveilleusement. Je dis condamné, car il n'a pas écrit ce Journal avec son talent, mais avec la substance de son âme, avec les palpitations de sa vie. Son malheur et son génie sont inséparables. Notre ami était de ceux qu'a touchés de son aile l'ange des visions ineffables et des divines tristesses.

Edmond Scherer.

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

Berlin, 16 juillet 1848. — Il n'y a qu'une chose nécessaire : posséder Dieu. — Tous les sens, toutes les forces de l'âme et de l'esprit, toutes les ressources extérieures sont autant d'échappées ouvertes sur la divinité : autant de manières de déguster et d'adorer Dieu. Il faut savoir se détacher de tout ce qu'on peut perdre, ne s'attacher absolument qu'à l'éternel et à l'absolu et savourer le reste comme un prêt, un usufruit..... Adorer, comprendre, recevoir, sentir, donner, agir : voilà ta loi, ton devoir, ton bonheur, ton ciel. Advienne que pourra, même la mort. Mets-toi d'accord avec toi-même, vis en présence de Dieu, en communion avec lui et laisse guider ton existence aux puissances générales contre lesquelles tu ne peux rien. — Si la mort te laisse du temps, tant mieux. Si elle t'emporte, tant mieux encore. Si elle te tue à demi, tant mieux toujours, elle te ferme la carrière du succès pour t'ouvrir celle de l'héroïsme, de la résignation et de la grandeur morale. Toute vie a sa grandeur et comme il t'est impossible de sortir de Dieu, le mieux est d'y élire sciemment domicile.

20 juillet 1848 (Berlin). — Juger notre époque au point de vue de l'histoire universelle, l'histoire au point de vue des périodes géologiques, la géologie au point de vue de l'astronomie, c'est un affranchissement pour la pensée. Quand la durée d'une vie d'homme ou de peuple nous apparaît aussi microscopique que celle d'un moucheron, et, inversement, la vie d'un éphémère aussi infinie que celle d'un corps céleste avec toute sa poussière de nations, nous nous sentons bien petits et bien grands, et nous pouvons dominer de toute la hauteur des sphères notre propre existence et les petits tourbillons qui agitent notre petite Europe.

*

Au fond, il n'y a qu'un objet d'étude : les formes et les métamorphoses de l'esprit. Tous les autres objets reviennent à celui-là; toutes les autres études ramènent à cette étude.

*

Genève, 20 avril 1849. — Il y a six ans[1] aujourd'hui que j'ai quitté Genève pour la dernière fois. Que de voyages, que d'impressions, d'observations, de pensées, que de formes de choses et d'hommes ont depuis lors passé devant moi et en moi! Ces sept dernières années[2] ont été les plus importantes de ma vie; elles ont été le noviciat de mon intelligence, l'initiation de mon être à l'être.

Tourbillon de neige par trois fois cet après-midi. Pauvres pêchers et pruniers fleuris! Quelle différence il y a six ans, lorsque les beaux cerisiers parés de leur robe verte du printemps, chargés de leurs bouquets de noce, souriaient à mon départ le long des campagnes vaudoises et que les lilas de la Bourgogne me jetaient au visage des bouffées de leurs parfums!.....

[1] D'avril 1843 à décembre 1848, l'auteur avait fait un voyage en France, puis un séjour de cinq ans en Allemagne.

[2] Le séjour en Allemagne avait été précédé d'une année passée en Italie (1841-1842).

3 mai 1849[1]. — Tu ne t'es jamais senti l'assurance intérieure du génie, le pressentiment de la gloire ni du bonheur. Tu ne t'es jamais vu grand, célèbre, ou seulement époux, père, citoyen influent. Cette indifférence d'avenir, cette défiance complète sont sans doute des signes. Ce que tu rêves est vague, indéfini; tu ne dois pas vivre parce que tu n'en es maintenant guère capable. — Tiens-toi en ordre; laisse les vivants vivre et résume tes idées, fais le testament de ta pensée et de ton cœur : c'est ce que tu peux faire de plus utile. Renonce à toi-même et accepte ton calice, avec son miel et son fiel, n'importe. Fais descendre Dieu en toi, embaume-toi de lui par avance, fais de ton âme un temple du Saint-Esprit; fais de bonnes œuvres, rends les autres heureux et meilleurs.

N'aie plus d'ambition personnelle et alors tu te consoleras de vivre ou de mourir, quoi qu'il advienne.

27 mai 1849. — Être méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la coupe d'amertume et la croix de la vie; c'est là ce qui met sur les lèvres des

[1] Quand aucune indication de lieu n'est donnée, c'est que l'auteur écrit à Genève.

hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste dont on s'étonne ; c'est la plus cruelle épreuve réservée aux hommes qui se dévouent ; c'est ce qui a dû serrer le plus souvent le cœur du Fils de l'homme, et si Dieu pouvait souffrir, c'est la blessure que nous lui ferions, et tous les jours. Lui aussi, lui surtout, est le grand méconnu, le souverainement incompris. Hélas ! hélas ! Ne pas se lasser, ne pas se refroidir, être patient, sympathique, bienveillant ; épier la fleur qui naît et le cœur qui s'ouvre ; toujours espérer, comme Dieu ; toujours aimer, c'est là le devoir.

3 juin 1849. — Temps délicieux, frais et pur. Longue promenade matinale. Surpris l'aubépine et l'églantier en fleurs. Vagues et salubres senteurs des champs. Les Voirons bordés d'une lisière de brume éblouissante, Salève vêtu de belles nuances veloutées. Travaux aux champs. Deux charmants ânes, l'un broutant avec avidité une haie d'épine-vinette. Trois jeunes enfants ; j'ai eu une envie démesurée de les embrasser. Jouir du loisir, de la paix des champs, du beau temps, de l'aisance ; avoir mes deux sœurs avec moi ; reposer mes yeux sur des prairies embaumées, et sur des vergers épanouis ; entendre chanter la vie sur les herbes et

dans les arbres ; être si doucement heureux, n'est-ce pas trop ? est-ce mérité ? Oh ! jouissons-en sans reprocher au ciel sa bienveillance ; jouissons-en avec gratitude. Les mauvais jours viennent assez tôt et assez nombreux. Je n'ai pas le pressentiment du bonheur. Profitons d'autant plus du présent. Viens, bonne Nature, souris et enchante-moi. Voile-moi quelque temps mes propres tristesses et celles des autres ; ne me laisse voir que les draperies de ton manteau de reine et cache les misères sous les magnificences.

1er octobre 1849. — Hier, dimanche, relu et extrait tout l'Évangile de saint Jean. Il m'a confirmé dans ma pensée que sur Jésus il faut n'en croire que lui et découvrir l'image vraie du fondateur derrière toutes les réfractions prismatiques à travers lesquelles il nous parvient et qui l'altèrent plus ou moins. Rayon lumineux et céleste tombé dans le milieu humain, la parole du Christ a été brisée en couleurs irisées et déviée en mille directions. La tâche historique du christianisme est, de siècle en siècle, de subir une nouvelle métamorphose, de spiritualiser toujours plus l'intelligence du Christ et du salut.

Je suis stupéfait de l'incroyable somme de ju-

daïsme, de formalisme qui subsiste encore dix-neuf siècles après que le Rédempteur a proclamé que c'était la lettre qui tuait et que le symbolisme était mort. La nouvelle religion est si profonde qu'elle n'est pas même comprise à l'heure qu'il est et paraît blasphématoire à la plupart des chrétiens. La personne du Christ est le centre de cette révélation ; révélation, rédemption, vie éternelle, divinité, humanité, propitiation, incarnation, jugement, Satan, ciel, enfer, tout cela s'est matérialisé, épaissi, et présente cette étrange ironie d'avoir un sens profond et d'être interprété charnellement. La hardiesse et la liberté chrétiennes sont à reconquérir ; c'est l'Église qui est hérétique, l'Église dont la vue est trouble et le cœur timide. Bon gré, mal gré, il y a une doctrine ésotérique. Il y a une révélation relative : chacun entre en Dieu autant que Dieu entre en lui et, comme le dit Angelus, je crois, l'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit[1].

Le christianisme, s'il veut triompher du panthéisme, doit l'absorber ; pour nos pusillanimes d'aujourd'hui, Jésus serait entaché d'un odieux

[1] Johann Scheffler, dit *Angelus Silesius*, 1624-1677, né et mort à Breslau, auteur de poésies religieuses mystiques, très connues en Allemagne.

panthéisme, car il a confirmé le mot biblique : *Vous êtes des dieux,* et saint Paul aussi qui nous dit que nous sommes la *race de Dieu.*

A notre siècle il faut une dogmatique nouvelle, c'est-à-dire une explication plus profonde de la nature de Christ et des éclairs qu'elle projette sur le ciel et sur l'humanité.

*

L'héroïsme est le triomphe éclatant de l'âme sur la chair, c'est-à-dire sur la crainte : crainte de la pauvreté, de la souffrance, de la calomnie, de la maladie, de l'isolement et de la mort. Il n'y a pas de piété sérieuse sans héroïsme. L'héroïsme est la concentration éblouissante et glorieuse du courage.

*

Le devoir a la vertu de nous faire sentir la réalité du monde positif, tout en nous en détachant.

*

30 septembre 1850. — Le rapport de la pensée à l'action m'a beaucoup préoccupé, à mon réveil, et cette formule bizarre, à demi nocturne, me souriait : L'action n'est que la pensée épaissie, devenue concrète, obscure, inconsciente. Il me semblait que nos moindres actions, manger, marcher, dormir, étaient la condensation d'une multitude de vérités et de pensées, et que la richesse d'idées enfouies était en raison directe de la vulgarité de l'action (comme le rêve qui est d'autant plus actif que nous dormons plus profondément). Le mystère nous assiège et c'est ce qu'on voit et fait chaque jour qui recouvre la plus grande somme de mystères. Par la spontanéité, nous reproduisons analogiquement l'œuvre de la création : inconsciente, c'est l'action simple; consciente, c'est l'action intelligente, morale. Au fond, c'est la sentence de Hegel[1], mais jamais elle ne m'avait paru plus évidente, plus palpable. Tout ce qui est, est pensée, mais non pensée consciente et individuelle. L'intelligence

[1] Alles Wirkliche ist vernünftig und Alles Vernünftige wirklich.

humaine n'est que la conscience de l'être. C'est ce que j'ai autrefois formulé ainsi : Tout est symbole de symbole, et symbole de quoi ? de l'esprit.

..... Je viens de feuilleter les œuvres complètes de Montesquieu et ne puis rendre encore bien l'impression que me fait ce style singulier, d'une gravité coquette, d'un laisser-aller si concis, d'une force si fine, si malin dans sa froideur, si détaché en même temps que si curieux, hâché, heurté comme des notes jetées au hasard, et cependant voulu. Il me semble voir une intelligence, sérieuse et austère par nature, s'habillant d'esprit par convention. L'auteur désire piquer autant qu'instruire. Le penseur est aussi bel-esprit, le jurisconsulte tient du petit-maître et un grain des parfums de Gnide a pénétré dans le tribunal de Minos. C'est l'austérité telle que l'entendait le siècle en philosophie et en religion. Dans Montesquieu, la recherche, s'il y en a, n'est pas dans les mots, elle est dans les choses. La phrase court sans gêne et sans façon, mais la pensée s'écoute.

*

Chaque bouton ne fleurit qu'une fois et chaque

fleur n'a que sa minute de parfaite beauté; de même, dans le jardin de l'âme, chaque sentiment a comme sa minute florale, c'est-à-dire son moment unique de grâce épanouie et de rayonnante royauté. Chaque astre ne passe qu'une fois par nuit au méridien sur nos têtes et n'y brille qu'un instant; ainsi, dans le ciel de l'intelligence, il n'est, si j'ose dire, pour chaque pensée qu'un instant zénithal, où elle culmine dans tout son éclat et dans sa souveraine grandeur. Artiste, poète ou penseur, saisis tes idées et tes sentiments à ce point précis et fugitif, pour les fixer ou les éterniser, car c'est leur point suprême. Avant cet instant, tu n'as que leurs ébauches confuses ou leurs pressentiments obscurs; après lui, tu n'auras que des réminiscences affaiblies ou des repentirs impuissants; cet instant est celui de l'idéal.

*

Repousser sa croix c'est l'appesantir.

*

Rien ne ressemble à l'orgueil comme le découragement.

*

Le dépit est une colère qui a peur de se montrer, c'est une fureur impuissante et qui sent son impuissance.

*

Pour la conduite de la vie, les habitudes font plus que les maximes, parce que l'habitude est une maxime vivante devenue instinct et chair. Réformer ses maximes n'est rien, c'est changer le titre du livre. Prendre de nouvelles habitudes, c'est tout, car c'est atteindre la vie dans sa substance. La vie n'est qu'un tissu d'habitudes.

*

17 février 1851. — Je lis depuis six à sept heures, sans discontinuer, les *Pensées* de Joubert. J'ai éprouvé d'abord le plus vif attrait, le plus puissant intérêt, mais je suis déjà assez refroidi. Cette pensée hâchée, fragmentaire, par gouttes de lumière, sans haleine, me fatigue, non la tête, mais la raison. Les mérites de Joubert sont la grâce du style, la vivacité ou la finesse des aperçus, le charme des métaphores. Mais il pose beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout, note et constate plus qu'il n'explique. Sa philosophie est seulement littéraire et populaire, l'originalité n'est que dans le détail et les facettes. En somme c'est un penseur plutôt qu'un philosophe ; un critique remarquablement organisé, d'une sensibilité exquise de sensation, mais une intelligence sans capacité de coordination. Il manque de concentration et de continuité, c'est un philosophe et un artiste imparfaits plutôt que manqués, car il pense et écrit merveilleusement en petit ; c'est un entomologiste, un lapidaire, un joaillier, un monnayeur de sentences, d'adages, d'aperçus, d'aphorismes, de conseils, de problèmes, et son recueil (extrait de ses notes de journal accu-

mulées pendant cinquante années de sa vie) est une collection de papillons, de brillants, de médailles et de pierres gravées. Le tout est pourtant plus fin que fort, plus poétique que profond, et laisse au lecteur plutôt l'impression d'une grande richesse de menues curiosités de prix, que d'une grande existence intellectuelle et d'un point de vue nouveau. La place de Joubert me semble donc au-dessous et fort loin des philosophes et des poètes véritables, mais honorable entre les moralistes et les critiques. C'est un de ces hommes très supérieurs à leurs œuvres, et qui ont, dans leur personne, ce qui manque à ces dernières, l'unité. Ce premier jugement est du reste incomplet et sévère. J'aurai à le modifier plus tard.

20 février 1851. — J'ai presque achevé ces deux volumes de *Pensées* et la plus grande partie de la *Correspondance.* Celle-ci m'a surtout charmé, elle est remarquable de grâce, de finesse, d'atticisme et de précision. Les chapitres de métaphysique, de philosophie sont les plus insignifiants. Tout ce qui est ensemble, larges vues, est peu du ressort de Joubert ; il n'a pas de philosophie de l'histoire, pas d'intuition spéculative. C'est le penseur de détail, et son domaine est la psychologie et les choses de

goût. Dans cette sphère des finesses et des délicatesses de l'imagination et des sentiments, dans le cercle des affections et des préoccupations privées, de l'éducation, des relations sociales, il abonde en sagacité ingénieuse, en remarques spirituelles, en traits exquis. C'est une abeille qui va de fleurs en fleurs, un zéphyr qui butine, lutine et se joue, une harpe éolienne, un rayon furtif qui tremblotte à travers les feuillages; cet écrivain a quelque chose d'impalpable, d'immatériel, que je n'oserais dire efféminé, mais qui n'est pas viril. Il manque d'os et de corps, il voltige, timide, clairvoyant, rêveur, loin de la réalité. C'est une âme, un souffle plutôt qu'un homme. C'est un esprit de femme dans un caractère d'enfant, aussi inspire-t-il moins d'admiration que de tendresse et de reconnaissance.

27 février 1851. — Relu le premier livre de l'*Émile :* j'ai été choqué contre toute attente, car j'ouvrais le livre avec un vif besoin de style et de beauté. J'ai éprouvé une impression de lourdeur, de dureté, d'emphase martelée et pénible, quelque chose de violent, d'emporté et de tenace, dépourvu de sérénité, de noblesse, de grandeur. J'ai trouvé, dans les qualités comme dans les défauts, une sorte d'absence de bon ton, la flamme du talent mais

sans grâce, sans distinction, sans l'accent de la bonne compagnie. J'ai compris une espèce de répugnance que peut inspirer Rousseau, la répugnance du bon goût. J'ai reconnu en quoi ce modèle était dangereux pour le style, en même temps que cette vérité sophistiquée et mélangée dangereuse pour la pensée. Ce qu'il y a de vrai et de fort dans Rousseau ne m'échappait pas et je l'admirais encore, mais ses mauvais côtés m'apparaissaient avec une évidence relativement assez neuve.

(Même jour.) — Le penseur est au philosophe ce que le dilettante est à l'artiste. Il joue avec la pensée et lui fait produire une foule de jolies choses de détail, mais il s'inquiète des vérités plus que de la vérité, et l'essentiel de la pensée, sa conséquence, son unité, lui échappe. Il manie agréablement son instrument, mais il ne le possède pas, et encore moins le crée-t-il. C'est un horticulteur et non un géologue, il ne laboure la terre que ce qu'il faut pour lui faire rendre des fleurs et des fruits, il ne la creuse pas assez pour la connaître. En un mot le penseur est un philosophe superficiel, fragmentaire, curieux ; c'est le philosophe littéraire, orateur, causeur ou écrivain ; le philosophe est le penseur scientifique. Les penseurs servent à éveil-

ler les philosophes ou à les populariser. Ils ont donc une double utilité, outre leur agrément. Ils sont les éclaireurs de l'armée des lecteurs, les docteurs de la foule, les changeurs de la pensée qu'ils monétisent en pièces courantes. Le penseur est le littérateur grave, c'est pour cela qu'il est populaire. Le philosophe est un savant spécial (par la forme de sa science, non par le fond), c'est pour cela qu'il ne peut l'être. En France, pour un philosophe (Descartes) il y a eu trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes.

26 mars 1851. — Combien des hommes illustres que j'ai connus sont déjà fauchés par la mort : Steffens, Marheineke, Neander, Mendelssohn, Thorwaldsen, Œhlenschläger, Geijer, Tegner, Œrsted, Stuhr, Lachmann[1], et chez nous Sismondi, Töpffer, de Candolle, savants, artistes, poètes, musiciens, historiens. La vieille génération s'en va. Que don-

[1] Steffens, disciple de Schelling ; Marheineke, théologien de l'école de Hegel ; Neander, célèbre professeur d'exégèse et d'histoire de l'Église à Berlin ; Geijer, historien, et Tegner, poète, étaient tous les deux Suédois. Œrsted, le physicien, a publié un volume intitulé *L'esprit dans la nature.* Stuhr est l'auteur d'une histoire des religions.

nera la nouvelle? que donnerons-nous? Quelques grands vieillards, Schelling, Alexandre de Humboldt, Schlosser, nous renouent encore avec un passé glorieux. Qui se prépare à porter l'avenir? Un frisson nous saisit, quand les rangs s'éclaircissent, quand l'âge nous pousse, quand nous approchons du zénith et que le destin nous dit : « Montre ce qui est en toi! C'est le moment, c'est l'heure, ou retombe dans le néant! Tu as la parole! à ton tour! fournis ta mesure, dis ton mot, révèle ta nullité ou ta capacité. Sors de l'ombre. Il ne s'agit plus de promettre, il faut tenir. Le temps de l'apprentissage est terminé. Serviteur, montre-nous ce que tu as fait de ton talent. Parle à présent ou tais-toi pour jamais. » — C'est une sommation solennelle dans toute vie d'homme que cet appel de la conscience; solennelle et effrayante comme la trompette du jugement dernier qui vous crie : « Es-tu prêt? rends compte. Rends compte de tes années, de tes loisirs, de tes forces, de tes études, de ton talent et de tes œuvres! C'est ici l'heure des grands cœurs, l'heure des héros et des génies. »

6 avril 1851. — Combien ne suis-je pas vulnérable? Si j'étais père, quelle foule de chagrins ne pourrait pas me faire un enfant. Époux, j'aurais

mille façons de souffrir, parce qu'il y a mille conditions à mon bonheur. J'ai l'épiderme du cœur trop mince, l'imagination inquiète, le désespoir facile et les sensations à contre-coups prolongés. Ce qui pourrait être me gâte ce qui est, ce qui devrait être me ronge de tristesse. Aussi la réalité, le présent, l'irréparable, la nécessité me répugnent ou même m'effraient. J'ai trop d'imagination, de conscience et de pénétration, et pas assez de caractère. La vie théorique a seule assez d'élasticité, d'immensité, de réparabilité; la vie pratique me fait reculer.

Et pourtant elle m'attire, elle me fait besoin. La vie de famille surtout dans ce qu'elle a de ravissant, de profondément moral, me sollicite presque comme un devoir. Son idéal me persécute même parfois. Une compagne de ma vie, de mes travaux, de mes pensées et de mes espérances; un culte de famille, la bienfaisance au dehors, des éducations à entreprendre, les mille et une relations morales qui se déroulent autour de la première, toutes ces images m'enivrent souvent. Mais je les écarte, parce que chaque espérance est un œuf d'où peut sortir un serpent au lieu d'une colombe; parce que chaque joie manquée est un coup de couteau; parce que chaque semence confiée à la destinée contient un épi de douleurs, que l'avenir peut faire germer.

Je me défie de moi-même, du bonheur, parce que je me connais. L'idéal m'empoisonne toute possession imparfaite. Tout ce qui compromet l'avenir ou détruit ma liberté intérieure, m'assujettit aux choses, ou m'oblige à être autre que je ne voudrais et devrais être, tout ce qui attente à mon idée de l'homme complet, me blesse au cœur, me contracte, me navre, même en esprit, même d'avance. J'abhorre les regrets, les repentirs inutiles. La fatalité des conséquences qu'entraîne chacun de nos actes, cette idée capitale du drame, ce sombre élément tragique de la vie, m'arrête plus sûrement que le bras du Commandeur. Je n'agis qu'à regret et presque par force.

Dépendre est pour moi une idée insupportable ; mais dépendre de l'irréparable, de l'arbitraire, de l'imprévu, et surtout dépendre par ma faute, dépendre d'une erreur, c'est-à-dire aliéner ma liberté, mon espérance, tuer le sommeil et le bonheur, c'est l'enfer !

Tout ce qui est nécessaire, providentiel, bref inimputable, je le supporterais, je crois, avec force d'âme. Mais la responsabilité envenime mortellement le chagrin. Or un acte est essentiellement volontaire. Aussi j'agis le moins possible.

Dernier soubresaut de la volonté propre qui se cabre et se dissimule, recherche du repos, de la

satisfaction, de l'indépendance! N'y a-t-il pas quelque reste d'égoïsme dans ce désintéressement, dans cette crainte, dans cette susceptibilité oisive?

Tu voudrais accomplir le devoir, mais où est-il? quel est-il? Ici l'inclination revient et interprète l'oracle. La question dernière est celle-ci : Le devoir est-il d'obéir à sa nature, même la meilleure et la plus spirituelle, ou bien de la vaincre?

La vie est-elle essentiellement l'éducation de l'esprit et de l'intelligence ou celle de la volonté, et la volonté est-elle dans la force ou dans la résignation? Si le but de la vie est d'amener au renoncement, alors viennent maladies, entraves, souffrances de toute espèce! Si le but est de manifester l'homme complet, alors il faut ménager son intégrité. Provoquer l'épreuve, c'est tenter Dieu Au fond le Dieu de justice me voile le Dieu d'amour. J'ai tremblement et non confiance.

Toute voix double, partagée, combattue dans la conscience, n'est pas encore la voix de Dieu. Descends encore plus profond en toi, jusqu'à ce que tu n'entendes plus qu'une voix simple, voix qui lève tout doute, qui entraîne la persuasion, la clarté, la sérénité. Heureux, dit l'apôtre, ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes et qui ne se condamnent pas dans le parti qu'ils prennent. Cette identité inté-

rieure, cette unité de conviction est d'autant plus difficile que l'esprit discerne, décompose, prévoit davantage. La liberté a bien de la peine à revenir à la franche unité de l'instinct.

Hélas! il faut donc remonter mille fois les cimes déjà gravies, reconquérir les points de vue atteints, il faut πολεμεῖν πόλεμον. Le cœur, comme les rois, sous la forme de paix perpétuelle, ne signe donc que des trêves. La vie éternelle est donc éternellement à regagner. Hélas oui! la paix même est une lutte, ou plutôt, c'est la lutte, c'est l'activité qui est la loi. Nous ne trouvons de repos que dans l'effort, comme la flamme ne trouve d'existence que dans la combustion. O Héraclite, l'image du bonheur est donc la même que celle de la souffrance; l'inquiétude et le progrès, l'enfer et le ciel sont donc également mobiles. L'autel de Vesta et le supplice de Belzébuth brillent du même feu. Eh bien, oui, c'est la vie, la vie à double face et à double tranchant. Le feu qui éclaire est aussi le feu qui consume: l'élément des dieux peut devenir celui des maudits.

7 avril 1851. — Lu en partie le volume de Ruge[1],

[1] Arnold Ruge, né en 1803, mort à Brighton en 1880,

Die Academie (1848), où l'Humanisme des Néo-Hégéliens, en politique, en religion, en littérature est représenté par des correspondances ou des articles. Ces écrivains rappellent le parti *philosophiste* du siècle dernier, tout-puissant à dissoudre par le raisonnement et la raison, impuissant à construire, car la construction repose sur le sentiment, l'instinct et la volonté. La conscience philosophique se prend ici pour la force réalisatrice, la rédemption de l'intelligence se prend pour la rédemption du cœur, c'est-à-dire que la partie se prend pour le tout. Ils me font saisir la différence radicale de l'*intellectualisme* et du *moralisme.* Chez eux la philosophie veut supplanter la religion. Le principe de leur religion, c'est l'homme, et le sommet de l'homme, c'est la pensée. Leur religion est donc la religion de la pensée.

Ce sont là deux mondes : le christianisme apporte et prêche le salut par la conversion de la volonté; l'humanisme le salut par l'émancipation de l'esprit. L'un saisit le cœur, l'autre le cerveau. Tous deux veulent faire atteindre à l'homme son idéal, mais l'idéal diffère, sinon par son contenu,

principal rédacteur des *Hallische* puis des *Deutsche Jahrbücher* (1838-1843) où écrivaient Strauss, Bruno Bauer, Louis Feuerbach. Il fit partie du Parlement de Francfort.

au moins par la disposition de ce contenu, par la prédominance et la souveraineté donnée à telle ou telle force intérieure : pour l'un l'esprit est l'organe de l'âme; pour l'autre l'âme est un état inférieur de l'esprit; l'un veut éclairer en améliorant, l'autre améliorer en éclairant. C'est la différence de Socrate à Jésus.

La question capitale est celle du péché. La question de l'immanence, du dualisme est secondaire. La Trinité, la vie à venir, le paradis et l'enfer peuvent cesser d'être des dogmes, des réalités spirituelles, la forme et la lettre peuvent s'évanouir, la question humaine demeure : Qu'est-ce qui sauve? Comment l'homme est-il amené à être vraiment homme? La dernière racine de son être est-elle la responsabilité, oui ou non? est-ce faire ou savoir le bien, agir ou penser qui est le dernier but? — Si la science ne donne pas l'amour, elle est insuffisante. Or elle ne donne que l'*amor intellectualis* de Spinoza, lumière sans chaleur, résignation contemplative et grandiose, mais inhumaine, parce qu'elle est peu transmissible et reste un privilège et le plus rare de tous. L'amour moral place le centre de l'individu au centre de l'être, il a au moins le salut en principe, le germe de la vie éternelle. Aimer c'est virtuellement savoir; savoir n'est pas virtuellement aimer : voilà la relation de ces

deux modes de l'homme. La rédemption par la science ou par l'amour intellectuel est donc inférieure à la rédemption par la volonté ou par l'amour moral. La première peut libérer du moi, elle peut affranchir de l'égoïsme. La seconde pousse le moi hors de lui-même, le rend actif et agissant. L'une est critique, purificatrice, négative : l'autre est vivifiante, fécondante, positive. La science, si spirituelle et substantielle qu'elle soit en elle-même, est encore formelle relativement à l'amour. La force morale est le point vital.

Et cette force ne s'atteint que par la force morale. Le semblable seul agit sur le semblable. Ainsi n'améliorez pas par le raisonnement, mais par l'exemple; ne touchez que par l'émotion; n'espérez exciter l'amour que par l'amour. Soyez ce que vous voulez faire devenir autrui. Que votre être, non vos paroles, soit une prédication.

Donc, pour en revenir au sujet, la philosophie ne doit pas remplacer la religion; les révolutionnaires ne sont pas des apôtres, quoique les apôtres aient été révolutionnaires. Sauver du dehors au dedans, et par dehors j'entends aussi l'intelligence relativement à la volonté, c'est une erreur et un danger. La partie négative de l'œuvre des Humanistes est bonne, elle dépouillera le christianisme de toute une coque devenue extérieure; mais Feuerbach et

Ruge ne peuvent sauver l'humanité. Il lui faut des saints et des héros pour compléter l'œuvre des philosophes. La science est la puissance de l'homme, et l'amour sa force; l'homme ne devient homme que par l'intelligence, mais il n'est homme que par le cœur. Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète.

16 juin 1851. — Ce soir, fait quelques allées et venues sur le Pont des Bergues par un beau ciel sans lune. J'admirais la fraîcheur des eaux, rayées par les lumières des deux quais et miroitant sous le scintillement des étoiles. A la rencontre de ces groupes variés de jeunes gens en phalange, de familles, de couples, d'enfants qui regagnaient en chantant ou causant leurs foyers domestiques, leur mansarde ou leur salon, j'éprouvais un sentiment de sympathie pour tous ces passants, j'ouvrais les yeux et les oreilles en poète et en peintre, ou tout simplement en curieux bienveillant, je me sentais content de vivre et de voir vivre.

15 août 1851. — Savoir être prêt, grande chose! faculté précieuse et qui implique du calcul, du coup d'œil et de la décision. Il faut pour cela savoir

trancher, car on ne peut tout dénouer; savoir dégager l'essentiel des minuties qui l'enveloppent, car on ne peut tout mener de front, en un mot savoir simplifier ses devoirs, ses affaires et sa vie. Savoir être prêt, c'est savoir partir.

Il est étonnant combien nous sommes d'ordinaire enchevêtrés de mille et un empêchements et devoirs qui n'en sont pas, et qui nous empelotonnent néanmoins de leurs fils d'araignée et entravent le mouvement de nos ailes. C'est le désordre qui nous rend esclaves. Le désordre d'aujourd'hui escompte la liberté de demain.

L'encombrement nuit à toute aisance, et l'encombrement naît de l'ajournement. Savoir être prêt, c'est savoir finir. Rien n'est fait que ce qui est achevé. Les choses que nous laissons traîner derrière nous se redresseront plus tard devant nous et embarrasseront notre chemin. Que chacun de nos jours règle ce qui le concerne, liquide ses affaires, respecte le jour qui le suivra, et alors nous serons toujours prêts. Savoir être prêt, c'est au fond savoir mourir.

2 septembre 1851. — Lecture de l'ouvrage de Tocqueville *(De la Démocratie en Amérique)*. Mon impression est encore mélangée. Bel ouvrage, mais

j'y sens un peu trop l'imitation de Montesquieu. Puis ce style abstrait, piquant, fin, sentencieux est un peu sec, raffiné et monotone. Il a trop d'esprit et pas assez d'imagination. Il fait penser plus qu'il ne charme, et quoique grave, il paraît sautillant. Cette méthode de morcellement de la pensée, d'illumination du sujet par facettes successives a de sérieux inconvénients. On voit trop bien les détails au détriment de l'ensemble. Cette multitude d'étincelles éclairent mal. Néanmoins, l'auteur est évidemment une intelligence mûre et pénétrante, qui domine de haut son sujet et l'analyse avec sagacité dans ses mille replis.

6 septembre 1851. — L'ouvrage de Tocqueville donne à l'esprit beaucoup de calme, mais lui laisse un certain dégoût. On reconnaît la nécessité de ce qui arrive et l'inévitable repose; mais on voit que l'ère de la médiocrité en toute chose commence, et le médiocre glace tout désir. L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordiuaire, que l'on se débarrasse du mauvais. Tout devient moins grossier, mais tout est plus vulgaire.

Le temps des grands hommes s'en va : l'époque de la fourmilière, de la vie multiple arrive. Le

siècle de l'individualisme, si l'égalité abstraite triomphe, risque fort de ne plus voir de véritables individus. Par le nivellement continuel et la division du travail, la société deviendra tout et l'homme ne sera rien.

Comme le fond des vallées s'exhausse par la dénudation et l'affaissement des monts, les moyennes s'élèveront au détriment de toute grandeur. L'exception s'effacera. Un plateau de moins en moins onduleux, sans contrastes, sans oppositions, monotone, tel sera l'aspect de la société humaine. Le statisticien enregistrera un progrès croissant et le moraliste un déclin graduel; progrès des choses, déclin des âmes. L'utile prendra la place du beau, l'industrie de l'art, l'économie politique de la religion et l'arithmétique de la poésie. Le spleen deviendra la maladie de l'âge égalitaire.

Est-ce bien là le sort fatal réservé à l'ère démocratique? N'est-ce pas acheter trop cher le bien-être général que de le payer à ce prix? La création que nous voyons d'abord tendre à dégager perpétuellement et à multiplier sans limite les différences, reviendrait-elle ensuite sur ses pas pour les faire disparaître une à une? Et l'égalité qui, à l'origine des existences, est encore l'inertie, la torpeur, la mort, deviendrait-elle à la fin la forme naturelle de la vie? Ou bien, au-dessus de l'égalité

économique et politique à laquelle aspire, en la prenant trop souvent pour le terme de ses efforts, la démocratie socialiste et non socialiste, se formera-t-il un nouveau royaume de l'esprit, une église de refuge, une république des âmes, dans laquelle, bien au delà du droit et de la sordide utilité, la beauté, le dévouement, la sainteté, l'héroïsme, l'enthousiasme, l'extraordinaire, l'infini, auront un culte et une cité? Le matérialisme utilitaire, le bien-être aride, l'idolâtrie de la chair et du moi, du temporel et de Mammon sont-ils le terme de nos efforts, toute la récompense promise aux labeurs de notre race? Je ne le crois pas. L'idéal de l'humanité est tout autrement haut. Mais l'animal réclame le premier, et il faut d'abord bannir la souffrance superflue et d'origine sociale avant de revenir aux biens spirituels.

7 septembre 1851 (Aix). — Il est dix heures du soir. Un clair de lune étrange et recueilli, par une brise fraîche et un ciel traversé de quelques nuages, rend à cette heure notre terrasse charmante. Ces rayons doux et pâles laissent tomber du zénith une paix résignée qui pénètre : c'est comme la joie calme ou le sourire pensif de l'expérience avec une certaine verdeur stoïque. Les étoiles brillent ; les

feuillages frémissent sous des reflets argentés. Pas un bruit dans la campagne; de larges ombres s'engouffrent sous les vertes allées et au tournant des escaliers. Tout est furtif, mystérieux, solennel.

Heure nocturne, heure de silence et de solitude, tu as de la grâce et de la mélancolie, tu attendris et tu consoles; tu nous parles de tout ce qui n'est plus et de tout ce qui doit mourir, mais tu nous dis: Courage! et tu nous promets le repos.

9 novembre 1851 (dimanche). — Au temple de Saint-Gervais, second discours d'Adolphe Monod, moins grandiose peut-être, mais presque plus hardi et pour moi plus édifiant que celui de dimanche dernier. Le sujet était *saint Paul* ou la vie active, comme celui du précédent *saint Jean* ou la vie intérieure du chrétien. J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence; j'étais suspendu aux lèvres de l'orateur et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent; j'ai reconnu que pour les puissants les difficultés sont une source d'inspiration, et ce qui ferait broncher les autres l'occasion de leurs plus hauts triomphes. Il a fait pleurer saint Paul pendant une heure et demie, il en a fait une nourrice, il a été chercher son vieux manteau, ses

prescriptions d'eau et de vin à Timothée, la toile qu'il raccommodait, son ami Tychique, bref tout ce qui pouvait faire sourire, et de là il a su tirer le pathétique le plus constant, les leçons les plus austères et les plus saisissantes. Dans les larmes de la douleur, de la charité et de la tendresse, il a fait revivre tout saint Paul, comme martyr, comme apôtre et comme homme, avec une grandeur, une onction, une chaleur de réalité, telles que je ne les avais encore jamais vues.

L'apothéose de la douleur dans notre siècle de bien-être, où pasteurs et troupeaux s'engourdissent dans les langueurs de Capoue ; l'apothéose de la charité ardente, à notre époque de froideur et d'indifférence pour les âmes ; l'apothéose du christianisme humain, naturel, devenu chair et vie, à notre époque où les uns le mettent pour ainsi dire au-dessus de l'homme et les autres au-dessous, et enfin, pour péroraison, la nécessité d'un peuple nouveau, d'une génération plus forte, pour sauver le monde en présence des tempêtes qui le menacent : « Peuple de Dieu, réveille-toi ! Sème avec larmes pour moissonner avec chants de triomphe !... » Quelle étude que celle d'une prédication pareille ; que de trésors d'habileté à admirer en même temps qu'on pleure ! Diction, composition, images, tout est instructif et précieux à recueillir. J'ai été émerveillé, remué, saisi.

18 novembre 1851. — L'énergique subjectivité qui s'affirme avec foi en soi, qui ne craint pas d'être quelque chose de particulier, de défini, sans avoir conscience ou honte de son illusion subjective, m'est étrangère. Je suis, quant à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif, et ma spécialité distinctive c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, de voir par tous les yeux, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle. De là aptitude à la théorie et irrésolution dans la pratique; de là talent critique et difficulté de production spontanée; de là aussi, longue incertitude de convictions et d'opinions tant que mon aptitude est restée instinct; mais maintenant qu'elle est consciente et qu'elle se possède, elle peut conclure et s'affirmer à son tour, en sorte qu'après avoir donné l'inquiétude, elle apporte aussi la paix. Elle dit: Il n'y a de repos pour l'esprit que dans l'absolu, pour le sentiment que dans l'infini, pour l'âme que dans le divin. Rien de fini n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. Tout ce qui est particulier est exclusif, tout ce qui est exclusif me répugne. Il n'y a de non-exclusif que le Tout; c'est dans la communion avec l'Être et par tout l'être que se trouve ma fin. Alors dans la lumière de l'absolu,

toute idée devient digne d'étude; dans l'infini, toute existence digne de respect; dans le divin, toute créature digne d'amour.

2 décembre 1851. — Fais en toi la part du mystère, ne te laboure pas toujours tout entier du soc de l'examen, mais laisse en ton cœur un petit angle en jachères pour les semences qu'apportent les vents, et réserve un petit coin d'ombrage pour les oiseaux du ciel qui passent; aie en ton âme une place pour l'hôte que tu n'attends pas, et un autel pour le dieu inconnu. Et si un oiseau chante dans ta feuillée, ne t'approche pas vite pour l'apprivoiser. Et si tu sens quelque chose de nouveau, pensée ou sentiment, s'éveiller dans le fond de ton être, n'y porte point vite la lumière ni le regard; protège par l'oubli le germe naissant, entoure-le de paix, n'abrège pas sa nuit, permets-lui de se former et de croître, et n'ébruite pas ton bonheur. Œuvre sacrée de la nature, toute conception doit être enveloppée du triple voile de la pudeur, du silence et de l'ombre.

*

La bonté est le principe du tact, et le respect pour autrui la condition première du savoir-vivre.

*

Qui se tait est oublié; qui s'abstient est pris au mot; qui n'avance plus recule; qui s'arrête est débordé, devancé, écrasé; qui cesse de grandir décline déjà; qui se désiste abdique; l'état stationnaire est le commencement de la fin, c'est le symptôme redoutable et précurseur de la mort. Vivre, c'est donc triompher sans cesse, c'est s'affirmer contre la destruction, contre la maladie, contre l'annulation et la dispersion de notre être physique et moral. Vivre, c'est donc vouloir sans relâche ou restaurer quotidiennement sa volonté.

*

Ce n'est pas l'histoire qui enseigne à la conscience l'honnêteté, c'est la conscience qui l'enseigne à l'histoire. Le fait est corrupteur, c'est nous qui le corrigeons, en persistant dans notre idéal. L'âme moralise le passé afin de n'être pas démoralisée par lui. Comme les faiseurs d'or du moyen âge, elle ne retrouve dans le creuset de l'expérience que l'or qu'elle y a versé.

*

1er février 1852 (dimanche). — Passé l'après-midi à lire les *Monologues* de Schleiermacher. Ce petit livre m'a fait une impression presque aussi extraordinaire qu'il y a douze ans, lorsque je le lus pour la première fois. Il m'a replongé dans ce monde intérieur où je reviens avec béatitude quand je m'en suis écarté. J'ai pu du reste mesurer le progrès fait depuis lors, à la transparence que toutes ces pensées avaient pour moi, à la liberté avec laquelle j'entrais dans ce point de vue et je le jugeais aussi.

C'est grand, puissant, profond, mais c'est encore orgueilleux et même égoïste, car le centre de l'univers, c'est encore le Moi, le grand *Ich* de Fichte.

L'indomptable liberté, l'apothéose de l'individu s'élargissant jusqu'à ne reconnaître rien d'étranger, ni aucune limite, se fortifiant jusqu'à recommencer la création, tel est le point de vue des *Monologues.* La vie intérieure dans son affranchissement du temps; dans son double but, réalisation de l'espèce et de l'individualité; dans sa domination fière de toutes les circonstances ennemies:

dans sa sécurité prophétique de l'avenir; dans son immortelle jeunesse : tel est leur contenu.

Par eux, nous entrons dans une vie monumentale, d'une originalité réfractaire à toute influence extérieure, étonnant exemple de l'autonomie du moi, type imposant de caractère, Zénon et Fichte combinés; mais le mobile de cette vie n'est pas encore religieux, il est plutôt moral et philosophique. J'y vois moins un modèle magnifique à imiter qu'un sujet précieux d'étude.

Cet idéal de la liberté absolue, infrangible, inviolable, se respectant par-dessus tout elle-même, dédaignant le visible et l'univers et se développant d'après ses seules lois est aussi l'idéal d'Émerson, le stoïcien de la jeune Amérique. L'homme jouit ici de lui-même et, réfugié dans l'inaccessible sanctuaire de sa conscience personnelle, il devient presque un Dieu. Il est à lui-même principe, mobile et fin de sa destinée ; il est lui-même et c'est assez. Ce triomphe superbe de la vie n'est pas loin d'une sorte d'impiété, ou au moins d'un déplacement de l'adoration. En effaçant l'humilité, ce point de vue surhumain a un grave danger, il est la tentation même à laquelle succomba le premier homme, celle de devenir son propre maître en devenant semblable aux Elohim. L'héroïsme du philosophe touche donc ici à la témérité, et, par là même, les *Mono-*

logues prêtent le flanc à trois reproches : Ontologiquement, la position de l'homme dans l'univers spirituel est mal indiquée ; l'âme individuelle n'étant pas unique et ne sortant pas d'elle-même peut-elle se concevoir seule et sans Dieu ? Psychologiquement, la force de spontanéité du moi domine trop à l'exclusion de toute autre, et cependant, en fait, elle n'est pas tout dans l'homme. Moralement, le mal est a peine nommé, et le déchirement, condition de la vrai paix, n'y apparaît pas. Aussi, la paix n'y est ni une conquête de l'homme ni une grâce du ciel, c'est plutôt une bonne fortune.

2 février 1852. — Encore les *Monologues*. Je me suis assez défendu hier contre eux par la critique, je puis m'abandonner maintenant sans scrupule et sans danger à l'admiration et à la sympathie qu'ils m'inspirent. Cette vie si fièrement indépendante, cette conception souveraine de la dignité humaine, cette possession actuelle de l'univers et de l'infini, cette émancipation parfaite de tout ce qui passe, ce sentiment calme de sa force et de sa supériorité, cette énergie invincible de la volonté, cette infaillible clairvoyance en soi-même, cette autocratie de la conscience qui s'appartient, tous

ces signes décisifs d'une royale personnalité, d'une nature olympienne, profonde, complète, harmonique, pénètrent l'esprit de joie et le cœur de reconnaissance. Voilà une vie! voilà un homme! Ces perspectives ouvertes sur l'intérieur d'une grande âme font du bien. A ce contact, on se fortifie, on se restaure, on se retrempe. Le courage revient par la vue. Quand on voit ce qui a été, on ne doute plus que cela puisse être. En voyant un homme, on se dit: Oui! soyons homme!

3 mars 1852. — L'opinion a sa valeur et même sa puissance. l'avoir contre soi est pénible auprès des amis, nuisible auprès des autres hommes. Il ne faut pas flatter l'opinion, ni la courtiser, mais il convient, s'il se peut, de ne pas lui faire suivre fausse piste à votre sujet. Le premier est une bassesse, le second une imprudence. On doit avoir honte de l'un, on peut avoir regret de l'autre. — Prends garde à toi, tu es très porté à cette dernière faute, et elle t'a déjà fait beaucoup de tort. Fléchis donc ta fierté, abaisse-toi jusqu'à devenir habile. Ce monde d'égoïsmes adroits et d'ambitions actives, ce monde des hommes, où il faut mentir par le sourire, la conduite, le silence autant que par la parole, monde révoltant pour l'âme droite et fière,

ce monde, il faut savoir y vivre. On y a besoin de succès : réussis. On n'y reconnaît que la force : sois fort. L'opinion veut courber les fronts sous sa loi. Au lieu de la narguer, il vaut mieux la vaincre.

Je comprends la colère du mépris et le besoin d'écraser que donne invinciblement tout ce qui rampe, tout ce qui est tortueux, oblique, ignoble. Mais je ne puis rester longtemps sur ce sentiment, qui est de la vengeance. Ce monde, ce sont des hommes ; ces hommes, ce sont des frères. N'exilons pas le souffle divin. Aimons. Il faut vaincre le mal par le bien ; il faut conserver une conscience pure. A ce point de vue, on peut encore se prescrire la prudence : Sois simple comme la colombe et prudent comme le serpent, a dit Jésus. Soigne ta réputation, non par vanité, mais pour ne pas nuire à ton œuvre et par amour pour la vérité. Il y a encore de la recherche de soi-même dans ce désintéressement raffiné, qui ne se justifie pas pour se sentir supérieur à l'opinion. L'habileté, c'est de paraître ce qu'on est, l'humilité, c'est de sentir qu'on est peu de chose.....

Allons, merci, Journal, mon emportement a passé. Je viens de relire ce cahier et la matinée s'est envolée. J'ai du reste trouvé de la monotonie dans ces pages. Tant pis ; ces pages ne sont pas

faites pour être lues, elles sont écrites pour me calmer et me ressouvenir. Ce sont des jalons dans mon passé, et au lieu de quelques-uns des jalons, il y a des croix funéraires, des pyramides de pierre, des tiges qui ont reverdi, des cailloux blancs, des médailles; tout cela sert à retrouver son chemin dans les champs élysées de l'âme. Le pèlerin a marqué ses étapes, il peut retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ceci est mon carnet de voyage; si quelques passages peuvent en être utiles à d'autres, et si j'en ai parfois communiqué, même au public, ces mille pages dans leur ensemble ne sont bonnes que pour moi, et pour ceux qui après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée. Ces feuilles seront monotones quand ma vie l'aura été, elles se répéteront quand les sentiments se répéteront; c'est toujours de la vérité; et la vérité est leur seule muse, leur seul prétexte, leur seul devoir.

2 avril 1852. — Quelle jolie promenade! ciel pur, soleil levant, tous les tons vifs, tous les contours nets, sauf le lac doucement brumeux et infini. Un *œil* de gelée blanche poudrait les prairies,

donnant aux haies de buis vert une vivacité métallique et à tout le paysage, encore sans feuilles, une nuance de santé vigoureuse, de jeunesse et de fraîcheur. « Baigne, ô disciple, ta poitrine avide dans la rosée de l'aurore ! » nous dit Faust, et il a raison. L'air du matin souffle une nouvelle et riante énergie dans les veines et les moelles. Si chaque jour est une répétition de la vie, chaque aube signe avec l'existence comme un contrat nouveau. A l'aube, tout est frais, facile, léger, comme pour l'enfance. A l'aube, la vérité spirituelle est, comme l'atmosphère, plus transparente, et les organes, comme les jeunes feuilles, absorbent plus avidement la lumière, aspirent plus d'éther et moins d'éléments terrestres. Si la nuit et le ciel étoilé parlent de Dieu, d'éternité, d'infini à la contemplation, l'aurore est l'heure des projets, des volontés, de l'action naissante. Tandis que le silence et la « morne sérénité de la voûte azurée » inclinent l'âme à se recueillir, la sève et la gaieté de la nature se répandent dans le cœur et le poussent à vivre. — Le printemps est là. Primevères et violettes ont fêté son arrivée. Les pêchers ouvrent leurs fleurs imprudentes ; les bourgeons gonflés des poiriers, des lilas, annoncent l'épanouissement prochain ; les chèvrefeuilles sont déjà verts.

26 avril 1852. — Ce soir éprouvé du vide : avenir, solitude, devoir, toutes ces idées solennelles ou pressantes sont venues me visiter. Je me suis recueilli, cela est bien nécessaire contre la dispersion et la distraction qu'amènent les jours et les détails. Lu une partie du livre de Krause[1], *Urbild der Menschheit,* qui répondait à merveille à ma pensée et à mon besoin ; en général ce philosophe exerce sur moi une impression bienfaisante ; sa sérénité intime et religieuse gagne et envahit. Il donne la paix et le sentiment de l'infini.

Pourtant, il me manque quelque chose : le culte, la piété positive et partagée. Quand donc l'Église à laquelle j'appartiens de cœur sera-t-elle constituée ? Je ne puis, comme Scherer, me contenter d'avoir raison tout seul. Il me faut un christianisme moins solitaire. Mes besoins religieux ne sont pas satisfaits, c'est comme mes besoins sociaux et mes besoins d'affection. Quand je cesse de les oublier dans la somnolence, ils se réveillent avec une sorte d'âcreté douloureuse..... J'oscille entre la langueur

[1] Ch.-Christian-Frédéric Krause, 1781-1832, philosophe allemand, chef d'école ; il a désigné son système par le nom de *panenthéisme.*

et l'ennui, l'éparpillement dans l'infiniment petit et la nostalgie de l'inconnu et du lointain. C'est l'histoire, si souvent faite par les romanciers français, de la vie de province; seulement la province, c'est tout ce qui n'est pas la patrie de l'âme, tout lieu où le cœur se sent étranger, inassouvi, inquiet et altéré. Hélas! à le bien prendre, ce lieu, c'est la terre, cette patrie rêvée, c'est le ciel. Cette souffrance, c'est la nostalgie éternelle, la soif du bonheur.

In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister, dit Gœthe. — Mâle résignation, c'est aussi la devise des maîtres de la vie : mâle, c'est-à-dire courageuse, active, résolue, persévérante ; — résignation, c'est-à-dire renoncement, abnégation, concentration, limitation. Énergie résignée, c'est la sagesse des fils de la terre, c'est la sérénité possible dans cette vie de lutte et de combat ; c'est la paix du martyre et la promesse du triomphe.

28 avril 1852 (Lancy[1]*).* — Langueurs printanières, vous voilà donc revenues, vous me visitez encore après une longue absence. Ce matin la poésie, le chant des oiseaux, les rayons tranquilles,

[1] Village près de Genève.

l'air des campagnes verdoyantes, tout m'est monté au cœur. Maintenant tout se tait. O silence, tu es effrayant ! effrayant comme le calme de l'Océan qui laisse plonger le regard dans ses abîmes insondables ; tu nous laisses voir en nous des profondeurs qui donnent le vertige, des besoins inextinguibles, des trésors de souffrance et de regret. Viennent les tempêtes ! elles agitent au moins la surface de ces ondes aux secrets terribles. Soufflent les passions ! en soulevant les vagues de l'âme elles en voilent les gouffres sans fond. A nous tous, enfants de la poudre, fils du temps, l'éternité inspire une involontaire angoisse, et l'infini une mystérieuse épouvante. Il nous semble entrer dans le royaume de la mort. Pauvre cœur, tu veux de la vie, tu veux de l'amour, tu veux des illusions, et tu as raison après tout, car la vie est sacrée.

Dans ces moments de tête à tête avec l'infini, quel autre aspect prend la vie ! comme tout ce qui nous occupe, préoccupe, passionne et remplit d'ordinaire devient subitement à nos yeux puéril, frivole et vain. Nous nous paraissons à nous-mêmes des marionnettes qui, jouant au sérieux une parade fantastique, prennent des hochets pour des choses de grand prix. Comme alors tout se transforme et que tout paraît autre ! Berkeley et Fichte ont alors raison, Emerson aussi ; le monde n'est

qu'une allégorie ; l'idée est plus réelle que le fait ; les contes de fée, les légendes, sont aussi vrais que l'histoire naturelle et plus encore, car ce sont des emblèmes plus transparents ; la seule substance proprement dite c'est l'âme ; qu'est tout le reste ?... ombre, prétexte, figure, symbole et rêve ; immortelle, positive, seule parfaitement réelle est la conscience ; le monde n'est qu'un feu d'artifice, une fantasmagorie sublime destinée à égayer l'âme et à la former. La conscience est un univers, son soleil est l'amour.....

Je retombe déjà dans la vie objective de la pensée, elle me délivre (est-ce le mot ?), non, elle me prive de la vie intime du sentiment ; la réflexion dissout la rêverie et brûle ses ailes délicates. Voilà pourquoi la science ne fait pas des hommes, elle en fait des entités, des abstractions ; ah ! sentons, vivons et n'analysons pas toujours. Soyons naïfs avant d'être réfléchis. Éprouvons avant d'étudier. Laissons-nous aller à la vie... N'aurai-je donc jamais le cœur d'une femme pour m'y appuyer ? un fils en qui revivre, un petit monde où je puisse laisser fleurir tout ce que je cache en moi ? Je recule et redoute, crainte de briser mon rêve ; j'ai tant mis sur cette carte que je n'ose la jouer. Rêvons encore.....

Ne te violente pas toi-même et respecte en toi les

oscillations du sentiment, c'est ta vie et ta nature : un plus sage que toi les a faites. Ne t'abandonne pas tout entier à l'instinct ni à la volonté ; l'instinct est une sirène, la volonté un despote. Ne sois ni l'esclave de tes impulsions et de tes sensations du moment, ni celui d'un plan abstrait et général. Sois ouvert à ce qu'apporte la vie, du dedans et du dehors, et fais accueil à l'imprévu ; mais donne à ta vie l'unité et ramène l'imprévu dans les lignes de ton plan. Qu'en toi la nature s'élève à l'esprit et que l'esprit redevienne nature. C'est ainsi que ton développement sera harmonieux et que la paix du ciel pourra rayonner sur ton front ; toujours à condition que ta paix soit faite et que tu aies gravi le calvaire.

(Après-midi.) — Ne retrouverai-je pas quelques-unes de ces rêveries prodigieuses, comme j'en ai eu quelquefois : un jour de mon adolescence, à l'aube, assis dans les ruines du château de Faucigny, une autre fois dans la montagne, sous le soleil de midi, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons ; une nuit encore sur la grève sablonneuse de la mer du Nord, le dos sur la plage et le regard errant dans la voix lactée ; — de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoni-

ques où l'on porte le monde dans sa poitrine, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini ? Moments divins, heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde comme la respiration de l'Océan, sereine et sans limites comme le firmament bleu ; visites de la muse Uranie, qui trace autour du front de ceux qu'elle aime le nimbe phosphorescent de la puissance contemplative et qui verse dans leur cœur l'ivresse tranquille du génie, sinon son autorité ; instants d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un dieu ! Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage, la création entière nous est alors soumise, vit dans notre sein, et accomplit en nous son œuvre éternelle avec la régularité du destin et l'ardeur passionnée de l'amour. — Quelles heures ! quels souvenirs ! Les vestiges qui nous en restent suffisent à nous remplir de respect et d'enthousiasme, comme les visites du Saint-Esprit. Et retomber de ces cimes aux horizons sans bornes dans les ornières bourbeuses de la trivialité ! Quelle chute ! — Pauvre Moïse ! tu vis aussi onduler dans le lointain les coteaux ravissants de la terre promise, et tu dus étendre tes os fatigués dans une fosse creusée au désert ! — Lequel de nous n'a sa terre promise, son jour d'extase et sa fin dans l'exil ?

Que la vie réelle est donc une pâle contrefaçon de la vie entrevue, et combien ces éclairs flamboyants de notre jeunesse prophétique rendent plus terne le crépuscule de notre maussade et monotone virilité!

29 avril 1852 (Lancy). — Ce matin, l'air était calme, le ciel légèrement voilé. J'ai voulu suivre au jardin les progrès de la végétation; j'ai fait la revue des iris et des lilas, des plates-bandes et des bosquets. Charmante surprise! Au tournant d'une allée, à demi caché dans l'enfoncement d'un massif, un chorchorus à petites feuilles avait fleuri pendant la nuit. Frais et pimpant comme un bouquet de noce, l'arbuste couronné brillait devant moi dans tout l'attrait d'une éclosion commencée... Que ces corolles blanches, discrètement épanouies comme des pensées qui vous sourient au réveil, et posées sur ce jeune feuillage d'un vert si virginal, comme des abeilles en course ou comme des gouttes de rosée, avaient de printanière innocence, d'élégante et pudique beauté! — Mère des merveilles, mystérieuse et tendre Nature, pourquoi ne vivons-nous pas davantage en toi? Les poétiques flâneurs de Töpffer, ses Charles, ses Jules, amis et amants passionnés de tes grâces secrètes, ces observateurs ravis et éblouis, se présentaient à mon souvenir

comme un reproche et une leçon. Le modeste jardin d'un presbytère, l'horizon étroit d'une mansarde contiennent, pour ceux qui savent regarder et attendre, plus d'enseignements qu'une bibliothèque, même que celle de « mon oncle. » — Oui, nous sommes trop affairés, trop encombrés, trop occupés, trop actifs! Nous lisons trop! Il faut savoir jeter par-dessus bord tout son bagage de soucis, de préoccupations et de pédanterie, se refaire jeune, simple, enfant, vivre de l'heure présente, reconnaissant, naïf, heureux! Oui, il faut savoir être oisif, ce qui n'est pas de la paresse. Dans l'inaction attentive et recueillie, notre âme efface ses plis, se détend, se déroule, renaît doucement comme l'herbe foulée du chemin, et, comme la feuille meurtrie de la plante, répare ses dommages, redevient neuve, spontanée, vraie, originale. La rêverie, comme la pluie des nuits, fait reverdir les idées fatiguées et pâlies par la chaleur du jour. Douce et fertilisante, elle éveille en nous mille germes endormis. En se jouant, elle accumule les matériaux pour l'avenir et les images pour le talent. La rêverie est le dimanche de la pensée; et qui sait, de la tension laborieuse de la semaine ou du repos vivifiant du sabbat, lequel est le plus important pour l'homme et le plus fécond? La flânerie, si spirituellement vantée et chantée par Töpffer, n'est pas seulement

délicieuse; elle est utile. C'est un bain de santé qui rend la vigueur et la souplesse à tout l'être, à l'esprit comme au corps; c'est le signe et la fête de la liberté; c'est un banquet joyeux et salutaire, le banquet du papillon qui lutine et butine sur les coteaux et dans les prés. Or l'âme est aussi un papillon.

2 mai 1852 (Lancy, dimanche). — Cette matinée lu l'épître de saint Jacques, le volume exégétique de Cellérier[1] sur cette épître, et beaucoup de pensées de Pascal, après avoir toutefois passé plus d'une heure au jardin avec les enfants. Je leur ai fait examiner de près les fleurs, les arbrisseaux, les hannetons, les escargots, pour les exercer à l'observation, à l'admiration et à la bienveillance.

Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues dans la première enfance! Je le sentais avec une sorte de religieux effroi. L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père ou la mère qui jette la parole féconde, accomplissent un acte de pontife et ne devraient le faire qu'avec religion, avec prière et gravité, car ils tra-

[1] Jacob-Élysée Cellérier, professeur de théologie à l'Académie de Genève, né en 1785, mort en 1862.

vaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes. L'homme est un colon; toute son œuvre, à la bien prendre, est de développer la vie, de la semer partout; c'est la mission de l'humanité, et cette mission est divine. Son grand moyen est la parole. Nous oublions trop souvent que le langage est à la fois un ensemencement et une révélation. L'influence d'un mot, dit à son heure, n'est-elle pas incalculable? O la parole! chose profonde, mais nous sommes obtus, parce que nous sommes charnels. Nous voyons les pierres et les arbres du chemin, les meubles de nos maisons, tout ce qui est chose et matière; nous ne distinguons pas les phalanges des idées invisibles qui peuplent l'air et battent perpétuellement de l'aile autour de chacun de nous.

6 mai 1852. — Ce sont les femmes qui, semblables à la flore des montagnes, marquent avec la précision la plus caractéristique la gradation des zones superposées de la société. La hiérarchie de la culture se reconnaît visiblement chez elles; elle est confuse dans l'autre sexe. Chez les femmes, elle a la régularité moyenne de la nature; chez les hommes elle offre les bizarreries imprévues de la liberté. C'est

que l'homme se fait plutôt lui-même par son activité, et que la femme est plutôt faite par sa destinée; c'est que l'un modifie et façonne les circonstances avec son énergie, et que l'autre les subit et les reflète dans sa douceur ; c'est que la femme est plutôt genre et l'homme individu.

Ainsi, chose curieuse, les femmes sont à la fois le sexe le plus semblable à lui-même et le plus différent; le plus semblable au point de vue moral, le plus différent au point de vue social ; confrérie dans le premier cas, hiérarchie dans le second. Tous les degrés de culture, toutes les conditions se reconnaissent nettement dans leur extérieur, leurs manières et leurs goûts; mais la fraternité intérieure se retrouve dans leurs sentiments, leurs instincts et leurs désirs. Le sexe féminin représente en même temps l'égalité naturelle et l'inégalité historique. Il maintient l'unité de l'espèce et sépare les catégories de la société ; il rapproche et divise, il agrège et disjoint; il fait les castes et les brise, suivant qu'il incline à simplifier dans un sens ou dans l'autre son rôle double. Au fond, la femme a essentiellement une mission conservatrice, mais elle conserve sans discerner. D'un côté elle conserve l'œuvre de Dieu, ce qu'il y a de permanent, d'élevé, de vraiment humain dans l'homme, la poésie, la religion, la vertu, la tendresse ; de

l'autre, elle conserve l'œuvre des circonstances, ce qu'il y a de passager, de local, d'artificiel dans la société, c'est-à-dire les usages, les ridicules, les préjugés, les petitesses. Elle entoure de la même foi respectueuse et tenace le sérieux et le frivole, le bon et le mauvais. Que voulez-vous ? Isolez, si vous le pouvez, le feu de la fumée. C'est ici une loi providentielle, bonne par conséquent. — La femme conserve, elle est la tradition, comme l'homme est le progrès. Or, s'il n'y a pas de famille et pas d'humanité sans les deux sexes, sans ces deux forces il n'y a pas d'Histoire.

14 mai 1852 (Lancy). — Hier, je faisais la philosophie de la joie, de la jeunesse, du printemps qui sourit et des roses qui enivrent ; je prêchais la force, et j'oubliais qu'affligé et éprouvé comme les deux amis avec lesquels je me promenais, j'aurais raisonné et parlé comme eux.

Nos systèmes, comme on l'a dit, sont l'expression de notre caractère ou la théorie de notre situation. C'est-à-dire que nous aimons à croire acquis ce qui est donné, que nous prenons notre nature pour notre ouvrage et notre lot pour notre conquête : illusion née de la vanité et aussi du besoin de liberté. Nous répugnons à être le produit des cir-

constances ou l'épanouissement d'un germe intérieur ; et cependant nous avons tout reçu, et la part vraiment à nous est bien petite, car c'est surtout la négation, la résistance, les fautes et les torts qui forment cette part. Nous recevons tout, la vie et le bonheur, mais la manière dont nous les recevons, voilà ce qui nous reste. Recevons avec confiance, sans rougeur, sans anxiété ; acceptons de Dieu aussi notre nature, ayons pour elle charité, fermeté, intérêt ; n'acceptons pas le mal et la maladie en nous, mais acceptons-nous malgré la maladie et le mal. Et ne craignons pas la joie pure ; Dieu est bon et ce qu'il fait est bien fait ; résignons-nous à tout, même au bonheur ; demandons l'esprit de sacrifice, le détachement, le renoncement et surtout l'esprit de joie et de reconnaissance, le véritable et religieux optimisme qui voit en Dieu un père et ne demande pas grâce pour ses bienfaits. Il faut oser être heureux et oser le dire en se reconnaissant dépositaire, non auteur de son bonheur.

. . . . . .

Ce soir vu le premier ver luisant de la saison, dans le gazon au bord du petit chemin tournant qui descend de Lancy vers la ville. Il rampait furtivement sous l'herbe, comme une pensée timide ou un talent naissant.

12 août 1852 (Lancy). — Chaque sphère de l'être tend à une sphère plus élevée et en a déjà des révélations et des pressentiments. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation, la vision prophétique de cette existence supérieure à la sienne, à laquelle chaque être aspire toujours. Cette existence supérieure en dignité est plus intérieure par sa nature, c'est-à-dire plus spirituelle. Comme les volcans nous apportent les secrets de l'intérieur du globe, l'enthousiasme, l'extase sont des explosions passagères de ce monde intérieur de l'âme, et la vie humaine n'est que la préparation et l'avènement à cette vie spirituelle. Les degrés de l'initiation sont innombrables. Ainsi, veille, disciple de la vie, chrysalide d'un ange : travaille à ton éclosion future, car l'Odyssée divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, où chaque forme, résultat des précédentes, est la condition de celles qui la suivent. La vie divine est une série de morts successives où l'esprit rejette ses imperfections et ses symboles et cède à l'attraction croissante du centre de gravitation ineffable, du soleil de l'intelligence et de l'amour. Les esprits créés, en accomplissant leurs destinées, tendent, pour ainsi dire, à former des constellations et des voies

lactées dans l'empyrée de la divinité ; en devenant des dieux, ils entourent d'une cour étincelante le trône du souverain. Leur grandeur, voilà leur hommage. Leur divinité d'investiture est la gloire la plus éclatante de Dieu. Dieu est le Père des esprits et la vassalité de l'amour est la constitution du royaume éternel.

27 septembre 1852 (Lancy). — A cette heure j'accomplis ma trente et unième année.....

Le plus beau poème c'est la vie, la vie qui se lit tout en se composant, où la verve et la conscience s'allient et s'entr'aident, la vie qui se sait microcosme et qui joue devant Dieu la répétition en miniature du poème universel et divin. Oui, sois homme, c'est-à-dire sois nature, sois esprit, sois image de Dieu, sois ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus élevé dans toutes les sphères de l'être, sois une idée et une volonté infinie, une reproduction du grand tout. Et sois tout en n'étant rien, en t'effaçant, en laissant entrer Dieu en toi comme l'air dans un espace vide, en réduisant ton moi égoïste à n'être que le contenant de l'essence divine. Sois humble, recueilli, silencieux, pour entendre au fond de toi-même la voix subtile et profonde; sois spirituel et pur pour entrer en commu-

nion avec l'esprit pur. Retire-toi souvent dans le sanctuaire de ton intime conscience, rentre dans ta *ponctualité* d'atome pour t'affranchir de l'espace, du temps, de la matière, des tentations, de la dispersion, pour échapper à tes organes, à ta propre vie, c'est-à-dire meurs souvent, et interroge-toi en face de cette mort, comme préparation à la dernière mort. Celui qui peut sans frémir envisager cécité, surdité, paralysie, maladie, trahison, misère, celui qui peut, sans trembler, comparaître en face de la justice souveraine, celui-là seul peut se dire préparé à la mort partielle ou totale. Combien j'en suis loin, et que mon cœur est loin de ce stoïcisme! Mais au moins se détacher de tout ce qui peut nous être enlevé, tout accepter comme un prêt et un don, et ne tenir qu'à l'impérissable, voilà ce qu'il faut essayer. Croire en un Dieu bon, paternel, éducateur, qui mesure le vent à la brebis tondue, qui ne punit que par nécessité et ne prive qu'à regret : cette pensée ou plutôt cette conviction donne du courage et de la sécurité. Oh! que nous avons besoin d'amour, de tendresse, d'affection, de bonté, et que nous sommes vulnérables, nous, fils de Dieu, nous, immortels et souverains! Forts comme le monde ou faibles comme le vermisseau, suivant que nous représentons Dieu ou que nous ne représentons que nous-mêmes, que nous nous appuyons sur l'Être ou que nous sommes seuls.

Le point de vue religieux, d'une religion active et morale, spirituelle et profonde, donne seul à la vie toute sa dignité et toute son énergie. Il rend invulnérable et invincible. On ne peut vaincre la terre qu'au nom du ciel. Tous les biens sont donnés par-dessus à celui qui ne veut que la sagesse. C'est quand on est désintéressé qu'on est le plus fort, et le monde est aux pieds de celui qu'il ne peut séduire. Pourquoi ? parce que l'esprit est maître de la matière et que le monde appartient à Dieu. « Prenez courage, a dit une voix céleste, j'ai vaincu le monde »....

Seigneur, prête ta force aux faibles de bonne volonté!

31 octobre 1852 (Lancy). — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillards traînant sur les montagnes de l'horizon ; nature mélancolique. Les feuilles tombaient de tout côté comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et

rougeâtres ; les arbres à demi dépouillés, les uns plus, les autres moins, fripés de roux, de citron, d'amarante ; les massifs et les buissons rougissants; quelques fleurs encore : roses, capucines, dahlias, égouttant leurs pétales ; les champs nus, les haies appauvries ; le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque, éternelle jeunesse bravant le déclin ; — tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir, m'apparaissaient charmants et saisissants. Je tenais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration.

6 novembre 1852. — Je suis susceptible de toutes les passions, car je les ai toutes en moi ; domp-

teur de bêtes féroces, je les tiens en cage et en laisse, mais je les entends quelquefois gronder. J'ai étouffé plus d'un amour naissant. Pourquoi ? parce qu'avec cette sûreté prophétique de l'intuition morale, je le sentais peu viable et moins durable que moi. Je l'ai étouffé au profit futur de l'affection définitive. Les amours des sens, de l'imagination, de la sensibilité, je les ai pénétrés et rejetés, je voulais l'amour central et profond. J'y crois encore. Je ne veux pas de ces passions de paille qui éblouissent, consument ou dessèchent; j'appelle, j'attends et j'espère le grand, le saint, le grave et sérieux amour qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Et si je dois rester seul j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier mon âme.

8 novembre 1852. — La responsabilité est mon cauchemar invisible. Souffrir par sa faute est un tourment de damné, car le ridicule y envenime la douleur et le pire des ridicules, celui d'avoir honte de soi à ses propres yeux. Je n'ai de force et d'énergie que contre les maux venus du dehors, mais un mal irréparable fait par moi, une résiliation pour la vie, de mon repos, de ma liberté, cette seule pensée rend déjà fou. — J'expie mon privilège.

Mon privilège c'est d'assister au drame de ma vie, d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée, et plus que cela d'avoir le secret du tragi-comique lui-même, c'est-à-dire de ne pouvoir prendre mes illusions au sérieux, de me voir pour ainsi dire de la salle sur la scène, d'outre-tombe dans l'existence, et de devoir feindre un intérêt particulier pour mon rôle individuel, tandis que je vis dans la confidence du poète qui se joue de tous ces agents si importants, et qui sait tout ce qu'ils ne savent pas. C'est une position bizarre, et qui devient cruelle quand la douleur m'oblige à rentrer dans mon petit rôle, auquel elle me lie authentiquement, et m'avertit que je m'émancipe trop en me croyant, après mes causeries avec le poète, dispensé de reprendre mon modeste emploi de valet dans la pièce. — Shakespeare a dû éprouver souvent ce sentiment, et Hamlet, je crois, doit l'exprimer quelque part. C'est une *Doppelgängerei* tout allemande, et qui explique le dégoût de la vie réelle et la répugnance pour la vie publique si communs aux penseurs de la Germanie. Il y a comme une dégradation, une déchéance gnostique à replier ses ailes et à rentrer dans sa coque grossière de simple particulier. Sans la douleur, qui est la ficelle de ce hardi cerf-volant, l'homme s'élèverait trop vite et trop haut, et les individus d'élite seraient perdus

pour l'espèce, comme des ballons qui, sans la gravitation, ne reviendraient plus de l'empyrée.

Comment donc retrouver le courage de l'action ? En laissant revenir un peu l'inconscience, la spontanéité, l'instinct, qui rattache à la terre et qui dicte le bien relatif et l'utile ;

En croyant plus pratiquement à la Providence qui pardonne et permet de réparer ;

En acceptant plus naïvement et plus simplement la condition humaine, redoutant moins la peine, calculant moins, espérant plus ; c'est-à-dire diminuant, avec la clairvoyance, la responsabilité, et avec la responsabilité la timidité ;

En acquérant plus d'expérience par les pertes et les leçons.

10 novembre 1852. — Combien n'avons-nous pas à apprendre des Grecs, ces immortels aïeux ! Et comme ils ont mieux résolu leur problème que nous ! Leur homme n'était pas le nôtre, mais comme ils ont mieux révéré, cultivé, ennobli l'homme qu'ils connaissaient. A mille égards encore, nous sommes auprès d'eux des barbares, comme me le disait, en soupirant, Béranger en 1843. Barbares en éducation, en éloquence, en vie publique, en poésie, en fait d'art, etc. Il nous faut des millions d'hommes

pour en produire quelques-uns d'élite ; un millier suffisait en Grèce. Si la mesure d'une civilisation est le nombre d'hommes accomplis qu'elle produit, nous sommes encore loin de ce peuple modèle. Les esclaves ne sont plus au-dessous de nous, mais ils sont parmi nous. La barbarie n'est plus aux frontières, elle vit avec nous porte à porte. Nous portons en nous de beaucoup plus grandes choses, mais nous sommes bien plus petits. C'est un résultat bizarre : la civilisation objective a créé de grands hommes en ne les cherchant pas ; la civilisation subjective en crée de mesquins et incomplets tout au contraire de son vœu et de sa mission. Les choses deviennent majestueuses, mais l'homme diminue. Pourquoi donc ?

Nous avons trop de sang barbare dans les veines et nous manquons de mesure, d'harmonie et de grâce. Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en terre et ciel, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine, il est vrai pour la reconstruire plus profonde et plus vraie ; mais la chrétienté n'a pas encore digéré ce levain puissant. Elle n'a pas encore conquis la vraie humanité ; elle vit encore sous l'antinomie du péché et de la grâce, d'ici-bas et de là-haut. Elle n'a pas pénétré dans tout le cœur de Jésus : elle est encore dans le *narthex* de la pénitence ; elle

n'est pas réconciliée, et même les Églises portent encore la livrée de la domesticité et n'ont pas la joie des filles de Dieu, baptisées de Saint-Esprit.

Division du travail excessive. Mauvaise et sotte éducation, qui ne développe pas tout l'homme. Le problème de la misère. Nous avons aboli l'esclavage, mais sans avoir résolu la question du travail. En droit, il n'y a plus d'esclaves, en fait il y en a. Et tant que la majorité des hommes n'est pas libre, on ne peut concevoir l'homme libre, on ne peut même bien le réaliser. Voilà suffisamment de causes.

12 novembre 1852. — L'été de la Saint-Martin continue, et les journées commencent toutes par le brouillard. Couru un petit quart d'heure autour du jardin pour gagner souplesse et chaleur. Admiré les derniers boutons de rose, les gauffrures élégantes des feuilles de fraisier brodées de givre et surtout les ravissantes tentures d'Arachné, suspendues dans les branches vertes des sapins, petits salons de bal pour les fées, tapissés de poudre de perles, que mille résilles de cordages tout tremblants de rosée retenaient par en haut comme les colliers d'un lustre et par en bas comme les ancres d'un vaisseau. Ces petits édifices aériens avaient toute la légèreté fantastique des Elfes et la fraîcheur va-

poreuse de l'aurore. Ils m'ont fait revoir la poésie septentrionale, j'ai senti comme un souffle de la Suède, de l'Islande et de la Calédonie. Frithiof et l'Edda, Ossian et les Hébrides, tout ce monde de la froidure et du brouillard, des génies et des rêveries, où la chaleur ne vient pas du soleil, mais du cœur, où l'homme est plus en relief que la nature ; ce monde chaste, vigoureux, où la volonté joue plus de rôle que la sensation, la pensée plus que l'instinct ; bref, la poésie romantique, germanique, et du Nord s'éveilla de proche en proche dans mes souvenirs et ma sympathie. Poésie fortifiante, d'effet moral tonique. Singulier charme de l'imagination : une brindille de sapin et quelques fils d'araignée peuvent faire revivre pour elle des pays, des époques et des nations.

(Même jour.) — Quelques morceaux de la *Chrestomathie française,* et la remarquable lettre de Vinet, en tête du volume, m'ont fait passer une ou deux heures charmantes. Comme penseur, comme chrétien et comme homme, Vinet restera un modèle et un type ; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre, est ou sera dépassée sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas assez bien servi par les cir-

constances ; une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Profondeur et pureté, voilà ce qu'il possède à un degré éminent, mais non proprement la grandeur. Il est, pour cela, un peu trop subtil et analytique, trop ingénieux et raffiné, il a trop de pensée de détail et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur et d'ampleur. Essentiellement et constamment méditatif, il ne lui reste plus assez de puissance pour le dehors. La casuistique de conscience et la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent et ses limites. Vinet manque de flamme, de masse, d'entraînement et par conséquent de popularité. L'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle, elle s'éprouve continuellement et ne s'épargne pas la discipline. De là cet air de discrétion, de scrupule, d'anxiété, qui la caractérise même dans son audace. Énergie morale, mais délicatesse inquiétante ; finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà une des impressions qu'elle fait éprouver. Force toujours reployée sur elle-même, contre elle-même, voilà le reproche, dirai-je ? ou l'éloge à lui

adresser. Plus d'élan dans l'allure, plus de muscles, en quelque sorte, autour des nerfs, plus de cercles de vie intellectuelle et historique autour de son cercle individuel ; voilà ce que notre Vinet, celui peut-être des écrivains qui fait le plus penser, laisse néanmoins encore à désirer. Moins de réflexivité, plus de plasticité et d'objectivité, voilà ce qui, du style de Vinet si riche de substance, si nerveux, si plein d'idées et de tours, ferait un grand style. Vinet, pour me résumer, c'est l'homme et l'écrivain conscience. Heureuses la littérature et la société, qui compteraient à la fois deux ou trois individus pareils, sinon égaux !

26 décembre 1852 (dimanche). — Si je rejette beaucoup de loques de notre théologie et de notre église c'est pour arriver mieux au Christ lui-même. Ma philosophie me le permet. Elle ne pose pas le dilemme de religion ou philosophie, mais celui de religion subie ou éprouvée, non comprise ou comprise. Pour moi la philosophie est une manière de saisir les choses, un mode de perception de la réalité. Elle ne crée pas la nature, l'homme, Dieu, mais elle les trouve et cherche à les comprendre. La philosophie c'est la conscience se comprenant elle-même avec tout ce qu'elle contient ; or la con-

science peut contenir une vie nouvelle, le fait de la régénération et du salut, l'expérience chrétienne. L'intelligence de la conscience chrétienne est une partie intégrante de la philosophie, comme la conscience chrétienne est une forme capitale de la conscience religieuse, et la conscience religieuse une forme essentielle de la conscience.

*

Une erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle contient plus de vérité.

*

Revois deux fois pour voir juste, ne vois qu'une pour voir beau.

*

Chacun ne comprend que ce qu'il retrouve en soi.

*

Le bon sens est la mesure du possible : il se compose d'expérience et de prévision; c'est le calcul appliqué à la vie.

*

La richesse de chaque esprit est proportionnelle au nombre et à la précision de ses catégories et de ses points de vue.

*

La pudeur est toujours l'indice et la sauvegarde d'un mystère, elle s'explique par son contraire : la profanation. Le principe de la pudeur est le sentiment inconscient d'un secret de la nature ou de l'âme, trop intimement individuel pour être donné et livré. Il s'échange. Livrer le plus profond et le plus mystérieux de son être et de sa personnalité à un moindre prix que la réciprocité absolue, c'est la profanation.

*

6 janvier 1853. — L'empire de soi dans la tendresse, telle est la condition de l'autorité sur l'enfance. Que l'enfant ne découvre en nous aucune passion, aucune faiblesse dont il puisse user, qu'il se sente incapable de nous tromper ou de nous troubler et il nous sentira supérieur à lui par nature, et notre douceur aura pour lui une valeur toute particulière, car elle lui inspirera du respect. L'enfant qui peut nous communiquer colère, impatience, agitation se sent plus fort que nous, et l'enfant ne respecte que la force. La mère doit se considérer comme le soleil de son enfant, astre immuable et toujours rayonnant, où la petite créature mobile, prompte aux larmes et aux éclats de rire, légère, inconstante, passionnée, orageuse, vient se recharger de chaleur, d'électricité et de lumière, se calmer, se fortifier. La mère représente le bien, la providence, la loi, c'est-à-dire la Divinité sous sa forme accessible à l'enfance. Qu'elle soit passionnée et elle enseigne un Dieu capricieux, despotique, ou même plusieurs dieux en discorde. La religion de l'enfant dépend de la manière d'être, et non de la manière de parler de sa mère et de son père. L'idéal intérieur et inconscient qui guide

leur vie est précisément ce qui atteint l'enfant; leurs paroles, leurs remontrances, leurs punitions, leurs éclats même ne sont pour lui qu'une comédie et qu'un tonnerre; leur culte, voilà ce qu'il pressent et ressent par instinct.

L'enfant voit ce que nous sommes à travers ce que nous voulons être; de là sa réputation de physionomiste. Il étend son pouvoir le plus loin qu'il peut avec chacun de nous; c'est un fin diplomate. Il subit sans le savoir l'influence de chacun et la reflète en la transformant d'après sa nature propre; c'est un miroir grossissant. Voilà pourquoi le premier principe de l'éducation, c'est : Élève-toi toi-même; et la première règle à suivre pour s'emparer de la volonté d'un enfant, c'est : Deviens maître de la tienne.

5 février 1853 (sept heures du matin). — Je suis toujours émerveillé de la différence entre nos dispositions intérieures du soir et celles du matin. Les passions, qui donnent le ton le soir, laissent le matin l'empire à la partie contemplative de l'âme. Tout l'être irrité et tendu par l'excitation nerveuse de la journée arrive le soir au point culminant de sa vitalité humaine; l'être apaisé par le calme du sommeil est au matin plus près du ciel. Il faut avoir pesé

une résolution aux deux balances, examiné une idée aux deux lumières pour diminuer la chance d'erreur, en prenant la moyenne de nos oscillations diurnes. Notre vie intérieure décrit des courbes régulières analogues aux courbes barométriques, indépendamment des bouleversements accidentels que les orages divers des sentiments et des passions peuvent soulever en nous. Chaque âme a son climat, elle est un climat; elle a, pour ainsi dire, sa météorologie dans la météorologie générale de l'âme; aussi la psychologie ne peut-elle pas être achevée avant la physiologie de notre planète, science à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom insuffisant de physique du globe.....

J'ai reconnu ce matin que ce qui nous paraît impossible n'est souvent qu'une impossibilité toute subjective. Notre âme, sous l'action des passions, produit par un mirage étrange des obstacles gigantesques, des montagnes ou des abîmes qui nous arrêtent tout court; soufflez sur la passion et cette fantasmagorie s'évanouira. Cette puissance de mirage et de fascination, qui va jusqu'à l'hallucination, est un phénomène moral digne d'une attentive étude. Ainsi nous produisons nous-mêmes notre monde spirituel, nos monstres, nos chimères et nos anges, nous objectivons ce qui fermente en nous. Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour

le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide. Le méchant crée autour de lui un pandémonium, l'artiste un olympe, l'élu un paradis que chacun d'eux voit seul. Nous sommes tous visionnaires et ce que nous voyons c'est notre âme dans les choses. Nous nous récompensons et nous punissons nous-mêmes sans le savoir. Aussi tout paraît changer quand nous changeons.

L'âme est essentiellement active, et l'activité dont nous avons conscience n'est qu'une partie de notre activité, et l'activité volontaire n'est qu'une partie de notre activité consciente.

Ceci est la base d'une psychologie et d'une morale. L'homme reproduisant le monde, s'enveloppant d'une nature qui est l'objectivation de sa nature spirituelle, se récompensant et se punissant; les choses étant la nature divine; la nature de l'esprit parfait ne se comprenant que dans la mesure de notre perfection; l'intuition récompense de la pureté intérieure; la science au bout de la bonté; bref, une phénoménologie nouvelle, plus complète et plus morale, où l'âme totale devient esprit : c'est peut-être là mon sujet pour mon cours d'été. Tout le domaine de l'éducation intérieure, de la vie mystérieuse, du rapport de la nature à l'esprit, de Dieu et de tous les êtres à l'homme, la répétition

en miniature de la cosmogonie, théogonie, mythologie et histoire universelle; l'évolution de l'esprit; en un mot le problème des problèmes dans lequel j'ai plongé souvent, mais dont les choses finies, le détail, les minuties m'ont mille fois détourné : voilà ce que contient cette question. Je reviens au bord du grand abîme avec le clair sentiment que c'est là le problème de la science, que le sonder est un devoir, que Dieu ne se cache que dans sa lumière et son amour, qu'il nous appelle à devenir esprits, à nous posséder et à le posséder dans la mesure de nos forces, que c'est notre incrédulité, notre lâcheté spirituelle, qui est notre infirmité et notre faiblesse.

Dante, plongeant le regard dans les trois mondes avec leurs divers cieux, entrevoyait sous la forme d'image ce que je voudrais saisir sous sa forme plus pure. Mais il était poète et je ne serai que philosophe. Le poète se fait comprendre des générations humaines et des foules; le philosophe ne s'adresse qu'à quelques rares esprits.....

Le jour est venu, avec lui arrive la dispersion dans l'action, je me sens désaimanté, la clairvoyance pure fait place au regard, et la profondeur éthérée du ciel de la contemplation s'évanouit devant l'éclat des choses finies. Est-ce un mal? non, mais cela prouve que les heures les plus pro-

pres à la phénoménologie sont celles qui précèdent l'aube.

10 février 1853. — J'ai fait cet après-midi une excursion à Salève avec mes meilleurs amis, Charles Heim, Edmond Scherer, Élie Lecoultre, Ernest Naville. La conversation a été des plus nourries et nous a empêchés de regarder la boue profonde qui gâtait notre chemin. C'est surtout Scherer, Naville et moi qui l'avons alimentée. La liberté en Dieu; l'essence du christianisme; les publications nouvelles en philosophie, tels ont été les trois sujets de conversation. Les principaux résultats pour moi ont été un excellent exercice de dialectique et d'argumentation avec de solides champions. Si je n'ai rien appris, j'ai vu se confirmer beaucoup de mes idées et je pénètre toujours mieux dans les esprits de mes amis. Je suis beaucoup plus près de Scherer que de Naville, mais je me sépare aussi du premier.

Un fait extrêmement frappant, qui équivaut au changement d'épées dans Hamlet, c'est que les esprits abstraits (qui vont des idées aux faits) se battent toujours en faveur de la réalité concrète, tandis que les esprits concrets (qui vont des faits à l'idée) combattent ordinairement pour les notions

abstraites. Chacun met sa prétention où il n'a pas sa force. Chacun vise instinctivement à ce qui lui manque. C'est une protestation inconsciente contre l'incomplet de chaque nature. Chacun tend vers ce qu'il a le moins, et le lieu d'arrivée est précisément autre que le lieu de départ. La terre promise, c'est celle où l'on n'est pas. La nature la plus intellectuelle a pour théorie l'éthicisme ; la nature la plus morale a une morale intellectualiste. J'ai pu l'observer dans cette discussion de trois à quatre heures. Rien ne nous est plus caché que notre illusion de tous les jours, et notre plus grande illusion, c'est de croire que nous soyons ce que nous croyons être.

Les intelligences mathématiques et les intelligences historiques (les deux classes d'intelligences) ne peuvent jamais s'entendre. Quand elles réussissent à le faire sur les mots, elles diffèrent sur les choses que désignent les mots. Au fond de chaque discussion de détail entre elles, revient le problème de l'origine des idées. Si elles n'y songent pas, confusion; si elles y songent, séparation. Elles ne s'accordent que sur le but, la vérité; mais jamais sur le chemin, sur la méthode et le critère.

Heim était l'impartialité de la conscience, Naville la moralité de la conscience, Lecoultre la religion de la conscience, Scherer l'intelligence de la con-

science, et moi la conscience de la conscience. Un terrain commun, mais des individualités diverses. *Discrimen ingeniorum.*

Ce qui m'a charmé le plus dans cette longue discussion, c'est le sentiment de la liberté. Remuer les plus grandes choses sans en être fatigué, être plus grand que le monde, jouer avec sa force, c'est le bien-être de l'intelligence et la fête olympique de la pensée. *Habere, non haberi.* — Un bonheur égal, c'est le sentiment de la confiance réciproque, de l'estime et de l'amitié dans la lutte; comme les athlètes, on s'embrasse avant et après le combat, et le combat n'est que le déploiement des forces d'hommes libres et égaux.

20 mars 1853. — Veillé seul. Rendu deux ou trois fois visite à la chambre des enfants. — Jeunes mères, je vous comprenais. Le sommeil est le mystère de la vie; il y a un charme profond dans cette obscurité que traverse la lueur tranquille de la veilleuse et dans ce silence que mesure la respiration rythmée de jeunes êtres endormis. On devine qu'on assiste à une opération merveilleuse de la nature, et je ne me sentais point profane. Je regardais et j'écoutais sans bruit, recueilli, discret et attendri, cette poésie du berceau, bénédiction

ancienne et toujours nouvelle de la famille, cette image de la création endormie sous l'aile de Dieu; et de notre conscience replongeant dans l'ombre pour se reposer de la pensée; et du tombeau, cette couche divine où l'âme à son tour vient se reposer de la vie.

Dormir, c'est tamiser ses émotions, déposer son limon, calmer son âme, guérir sa fièvre, rentrer dans le sein de la maternelle nature et s'y refaire bon et fort. Le sommeil est une sorte d'innocence et de purification. Béni soit celui qui l'a donné aux pauvres fils des hommes, comme le compagnon fidèle et sûr de la vie, le réparateur et le consolateur quotidien.

27 avril 1853. — Ce soir j'ai lu le traité de Nicole, si admiré par madame de Sévigné : *Des moyens de conserver la paix avec les hommes.* Cette sagesse douce, insinuante, sagace, perçante et humble, qui déroule si bien les arrière-pensées et les secrets du cœur et soumet tout à la règle sacrée de l'amour de Dieu et des hommes, fait singulièrement de bien. Tout y est égal, uni, bien lié, bien pensé, mais sans éclat, sans brillant, sans parure mondaine de style. Le moraliste s'efface et ne s'adresse en nous qu'à la conscience. C'est un confesseur, un ami et un conseiller.

11 mai 1853. — Psychologie, poésie, philosophie de l'histoire, morale, j'ai franchi rapidement aujourd'hui, sur les ailes de l'hippogriffe invisible, toutes ces sphères de la pensée. Mais l'impression générale a été tumulte et angoisse, tentation et inquiétude.

J'aime à me plonger dans l'océan de la vie, mais ce n'est pas sans perdre quelquefois le sentiment de l'axe et du nord, sans me perdre moi-même et sentir vaciller la conscience de ma propre nature et de ma vocation. Le tourbillon du Juif errant m'enlève et me fait parcourir tous les empires des hommes, en m'arrachant à mon petit enclos familier. Dans mon abandon volontaire à la généralité, à l'universalité, à l'infini, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore; il ne se condense de nouveau qu'au retour du froid, qu'après l'enthousiasme éteint et le sentiment de la réalité revenu. Expansion et condensation, abandon et reprise de soi, conquête du monde et approfondissement de la conscience : tel est le jeu de la vie intérieure, la marche de l'esprit microcosmique, le mariage de l'âme individuelle avec l'âme universelle, du fini avec l'infini, d'où naît le progrès intellectuel de l'homme. D'autres fiançailles unissent l'âme à Dieu, la conscience religieuse avec le divin :

celles-là sont l'histoire de la volonté. Et ce qui précède la volonté, c'est le sentiment, précédé lui-même par l'instinct. L'homme n'est que ce qu'il devient, profonde vérité, mais il ne devient que ce qu'il est, vérité encore plus profonde. Qu'es-tu? Question redoutable! problème de la prédestination, de la naissance, de la liberté : l'abîme. Et pourtant il y faut plonger et j'y ai plongé. Le prélude de Bach entendu ce soir m'y avait prédisposé : il peint l'âme tourmentée, appelant, puis saisissant Dieu et s'emparant de la paix et de l'infini avec une ferveur et une étreinte toutes puissantes.

14 mai 1853. — Troisième concert de quatuors : il a été court : des variations pour piano et violon de Beethoven et deux quatuors, pas davantage. Les quatuors étaient parfaitement limpides et faciles à ramener à l'unité. L'un de Mozart, l'autre de Beethoven. — J'ai pu comparer les deux maîtres, leur individualité m'était lumineuse : Mozart, la grâce, la liberté, la forme sûre, déliée, nette, la beauté exquise et aristocratique, la sérénité d'âme, la santé et le talent au niveau du génie; Beethoven, plus pathétique, plus passionné, plus déchiré, plus touffu, plus profond, moins parfait, plus esclave de son génie, plus emporté par sa fantaisie ou sa pas-

sion, plus émouvant et plus sublime que Mozart. Mozart vous restaure comme les dialogues de Platon, il vous respecte, vous révèle votre force, vous donne la liberté et l'équilibre. Beethoven vous saisit, il est plus tragique et oratoire, tandis que Mozart est plus désintéressé et poétique. Mozart est plus grec et Beethoven plus chrétien. L'un est serein et l'autre sérieux. Le premier est plus fort que la destinée, parce qu'il prend la vie moins profondément; le second est moins fort, parce qu'il s'est mesuré à de plus grandes douleurs. Son talent n'est pas toujours égal à son génie et le pathétique est son trait dominant, comme la perfection celui de Mozart. Chez Mozart tout est en équilibre et l'art triomphe; chez Beethoven le sentiment l'emporte et l'émotion vient troubler l'art en l'approfondissant.

26 juillet 1853. — Pourquoi fais-je mieux et plus aisément les vers courts que les grands vers, les choses difficiles que les faciles? Toujours par une même cause. Je n'ose me mouvoir sans entraves, me montrer sans voiles, agir pour mon compte et sérieusement, croire en moi et m'affirmer, tandis qu'un badinage, en détournant l'attention de moi sur la chose, du sentiment sur le savoir-faire, me met à l'aise. En somme la faute en est à ma timidité. -- Il y a aussi une autre cause : je crains

d'être grand, je ne crains pas d'être ingénieux; peu sûr de mon talent et de mon instrument, j'aime à me rassurer en me laissant aller à la virtuosité: aussi tous mes essais littéraires publiés ne sont guère que des études, des exercices, des jeux, pour m'éprouver moi-même. Je fais des gammes, je fais le tour de mon instrument, je me fais la main et m'assure de la possibilité d'exécuter, mais l'œuvre ne vient pas. Mon effort expire, satisfait du pouvoir, sans arriver jusqu'au vouloir. Je prépare toujours et je n'effectue jamais. Conclusion, je pèche par la curiosité. — Timidité et curiosité, voilà deux obstacles qui me barrent la carrière littéraire. N'oublions pas enfin l'ajournement : je réserve toujours l'important, le grand, le grave, et je veux liquider, en attendant, la bagatelle, le joli, le mignon. Sûr de mon attrait pour les choses vastes et profondes, je m'attarde dans leur contraire, pour ne pas lui faire tort. Sérieux au fond, j'ai l'apparence frivole. Amant de la pensée, j'ai l'air de courtiser surtout l'expression ; pour moi, je garde le fond, pour les autres je réserve la forme. Ainsi ma timidité fait que je ne traite pas le public au sérieux et que je ne me montre à lui que par le côté amusant, énigmatique et capricieux : ma curiosité fait que tout me tente, le coquillage comme la montagne, et que je ne puis finir mes études; l'ajournement fait que j'en suis

toujours aux préliminaires, aux antécédents et que je ne puis commencer à produire.

Mais si c'est là le fait, le fait pourrait être différent. Je me devine, mais je ne m'approuve pas.

1er août 1853. — J'achève l'ouvrage de Pelletan *(Profession de foi du XIXme siècle).* C'est un beau livre. Il n'y manque qu'une chose : la notion du mal. C'est la théorie de Condorcet reprise en sous-œuvre : la perfectibilité indéfinie, l'homme essentiellement bon ; la vie, notion physiologique, mise au sommet de la vertu, du devoir, de la sainteté ; bref une conception peu éthique de l'histoire, la liberté identifiée à la nature, l'homme naturel pris pour tout l'homme. Aspirations généreuses et poétiques, mais dangereuses, car elles concluent à la confiance entière aux instincts ; et ingénues, car elles rêvent l'homme et gazent la réalité présente et passée. Ce livre est la théodicée du progrès fatal, irrésistible, et l'hymne enthousiaste du triomphe de l'humanité. Il est sérieux, mais moralement superficiel ; lyrique, mais chimérique ; il confond le progrès de la race avec le progrès de l'individu, le progrès de la civilisation avec l'amélioration intérieure. Pourquoi ? parce que son criterium est quantitatif, c'est-à-dire purement extérieur (la richesse de la

vie) et non qualitatif (la bonté de la vie). Toujours la tendance à prendre l'apparence pour la chose, la forme pour la substance, la loi pour l'essence; toujours cette absence de personnalité morale, cette obtusité de conscience qui n'a pas reconnu le péché dans la volonté, qui met le mal hors de l'homme, moralise par le dehors et métamorphose toute l'histoire. C'est la superficialité philosophique de la France, qu'elle doit à sa fatale notion de la religion, due elle-même à sa vie façonnée par le catholicisme et la monarchie absolue.

La pensée catholique ne peut concevoir la personnalité maîtresse et consciente d'elle-même. Son audace et sa faiblesse viennent d'une même cause: la non-responsabilité, le vasselage de la conscience qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie, qui proclame la loi, mais ne lui obéit pas, parce qu'elle est hors d'elle-même, non en soi. Autre illusion (celle de Quinet, de Michelet), sortir du catholicisme sans entrer dans une religion positive; lutter contre le catholicisme avec la philosophie, et une philosophie au fond toute catholique, car elle est de réaction anticatholique. L'esprit et la conscience façonnés par le catholicisme sont impuissants à s'élever à une autre forme de religion. Du catholicisme comme de l'épicuréisme on ne revient pas.

6 octobre 1853. — Les autres ne m'influencent ni par leurs volontés sur moi, car j'y résiste, ni par leurs facultés car je m'en affranchis et les domine en les comprenant, mais bien par leur nature et leurs instincts, justement parce que l'instinct ne s'impose pas à moi et parce qu'il me manque. Toute la partie des autres qui est déjà en moi n'agit que peu sur ma nature, mais c'est ce qui en eux m'est étranger qui m'envahit immédiatement.

La perception subtile, la réflexion tenace, la faculté de combinaison, de classification, de distinction et d'analyse, un grand besoin de construction et de totalité, le talent d'expression paresseux et exigeant, l'imagination exercée seulement au profit de la pensée, le caractère timide, défiant, despotique, l'âme tendre jusqu'au mysticisme : c'est là mon inventaire. Nature d'écrivain plus sérieux qu'amusant, plus critique qu'inventif, plus philosophe que poète, surtout moraliste, psychologue et juge littéraire, signalant à la fois ce qui est et ce qui doit être, la réalité et l'idéal, dans les choses de l'homme. Pourquoi ne pas m'accepter tel que je suis, m'affirmer dans ma nature, me faire reconnaître dans ma force et mes dons particuliers, au

lieu de toujours mesurer mon infériorité présente avec chacun, en me consolant par l'acquisition d'une aptitude et l'intuition d'un nouveau mode d'être ?

11 octobre 1853 (Turin). — Voici écoulée ma troisième journée à Turin. J'ai pénétré plus avant dans le génie particulier de cette ville et de ce peuple ; je l'ai senti vivre et se dégager peu à peu en intuition plus distincte. C'est ce qui me préoccupe surtout : Saisir l'âme des choses, et l'âme nationale ; vivre de la vie objective, m'ouvrir une nouvelle patrie morale, m'affranchir de cette inconnue, m'enrichir de cette autre forme d'existence, la sentir par le dedans, m'unir à elle et la reproduire sympathiquement, c'est le but et la récompense de mon effort...

J'ai senti ce qui me distingue de la majorité des voyageurs qui tous ont un but particulier et se contentent d'une ou de plusieurs choses, tandis que je veux tout ou rien et que je tends perpétuellement à l'intégrale totale, soit de tous les buts réunis, soit de tous les éléments de la réalité ; en d'autres termes je désire la somme de tous les désirs et je veux connaître la somme des diverses connaissances. Toujours le complet, l'absolu, le *teres atque rotundum,* la sphéricité, la non-résignation.

27 octobre 1853. — Merci, mon Dieu, de l'heure que je viens de passer en ta présence. J'ai reconnu ta volonté, j'ai mesuré mes fautes, compté mes misères, senti ta bonté envers moi. J'ai savouré mon néant. Tu m'as donné ta paix. Dans l'amertume est la douceur, dans l'affliction la joie, dans le brisement la force, dans le Dieu qui punit le Dieu qui aime. Perdre sa vie pour la gagner, l'offrir pour la recevoir, ne rien posséder pour tout conquérir, renoncer à son moi pour que Dieu se donne à nous, quel problème impossible et quelle sublime réalité ! Sans la souffrance on ne connaît pas réellement le bonheur et le racheté est plus heureux que l'élu.

(Même jour.) — L'apothéose de la douleur, la transfiguration du mal par le bien : c'est la merveille divine par excellence. Ramener par l'amour la créature libre à Dieu et le monde mauvais au bien : c'est la consommation de l'œuvre créatrice, c'est la volonté éternelle de la miséricorde infinie. Chaque âme qui se convertit est le symbole de l'histoire du monde. Être heureux, posséder la vie éternelle, être en Dieu, être sauvé, tout cela est identique : c'est la solution du problème, le but de l'existence. Et la félicité est croissante comme la

misère peut l'être. L'éternelle croissance dans l'immuable paix, l'approfondissement toujours plus profond, la possession toujours plus intense, plus spirituelle de la joie céleste, voilà le bonheur. Le bonheur n'a point de bornes, parce que Dieu n'a ni fond ni rives, et que le bonheur c'est la conquête de Dieu par l'amour.

Le centre de la vie n'est ni dans la pensée, ni dans le sentiment, ni dans la volonté, ni même dans la conscience en tant qu'elle pense, sent ou veut ; car une vérité morale peut avoir été pénétrée et possédée de toutes ces manières et nous échapper encore. Plus profondément que la conscience, il y a l'être, notre substance même, notre nature. Il n'y a que les vérités entrées dans cette dernière région, devenues nous-mêmes, devenues spontanées et involontaires, instinctives et inconscientes, qui soient réellement notre vie, c'est-à-dire plus que notre propriété. Tant que nous distinguons un espace quelconque entre la vérité et nous, nous sommes en dehors d'elle. La pensée, le sentiment, le désir, la conscience de la vie ne sont pas encore tout à fait la vie. Or nous ne pouvons trouver notre paix et notre repos que dans la vie et dans la vie éternelle. Et la vie éternelle, c'est la vie divine, c'est Dieu. Être divin, voilà donc le but de la vie : à ce moment seulement, la vérité ne peut plus être

perdue pour nous, parce qu'elle n'est plus hors de nous, ni même en nous, mais que nous la sommes et qu'elle est nous; nous sommes alors une vérité, une volonté, une œuvre de Dieu. La liberté est maintenant nature, la créature est une avec son Créateur, une par l'amour; elle est ce qu'elle devait être. Son éducation est accomplie et sa félicité définitive commence. Le soleil du temps se couche, la lumière de la béatitude éternelle paraît.

Nos cœurs charnels peuvent appeler cela du mysticisme, mais c'est le mysticisme de Jésus : « Je suis un avec mon Père, vous serez un avec moi, nous serons un avec vous. »

*

Il y a deux degrés d'orgueil : l'un où l'on s'approuve soi-même ; l'autre où l'on ne peut s'accepter. Celui-ci est probablement le plus raffiné.

*

16 mars 1854 (de Vevey à Genève). — Que m'a dit ce lac d'une tristesse sereine, uni, mat et tranquille, où les montagnes et les nuages reflétaient leur monotonie et leur froide pâleur? que la vie désenchantée pouvait être traversée par le devoir, avec un souvenir du ciel. J'ai eu l'intuition nette et profonde de la fuite de toutes choses, de la fatalité de toute vie, de la mélancolie qui est au-dessous de la surface de toute existence, mais aussi du fond qui est au-dessous de cette onde mobile.

17 décembre 1854. — Quand nous ne faisons rien de particulier, c'est alors que nous vivons par tout l'être, et nous ne cessons de nous accroître que pour nous posséder et nous mûrir. La volonté est suspendue, mais la nature et le temps agissent toujours; et parce que notre vie n'est plus notre œuvre, l'œuvre n'en continue pas moins. Avec nous, sans nous ou malgré nous, notre existence parcourt ses phases, notre Psyché invisible tisse la soie de sa chrysalide, notre destin s'accomplit et toutes les heures de notre vie travaillent à cette éclosion,

que nous appelons la mort. Cette activité est donc fatale; le sommeil et l'oisiveté ne l'interrompent pas, mais elle peut devenir libre et morale, une joie au lieu d'une terreur.

*

Rien ne caractérise mieux un homme que la manière dont il se conduit avec les sots.

*

Nous avons bien de la peine à n'être pas de l'avis de notre amour-propre et à ne pas trouver du goût à qui nous trouve du mérite.

*

Soyons vrais, là est le secret de l'éloquence et de la vertu, là est l'autorité morale, c'est la plus haute maxime de l'art et de la vie.

*

28 mars 1855. — Pas un brin d'herbe qui n'ait une histoire à raconter, pas un cœur qui n'ait son roman, pas une vie qui ne cache un secret, son aiguillon ou son épine. Partout chagrin, espoir, comédie, tragédie; et sous la pétrification de l'âge même, comme dans les formes tourmentées de certains fossiles, on peut retrouver les agitations et les tortures de la jeunesse. Cette pensée est la baguette magique des poètes et des prédicateurs; elle fait tomber les écailles des yeux de la chair et fait voir clair dans la vie humaine; elle ouvre à l'oreille un monde de mélodies inconnues et fait comprendre les mille langages de la nature. L'amour affligé rend polyglotte, le chagrin rend devin et sorcier.

16 avril 1855. — Éprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme. J'ai été italien et espagnol. Par cette atmosphère limpide et bleue et ce soleil du midi, les murs mêmes vous sourient. Tous les marronniers étaient en fête; avec leurs bourgeons lustrés, brillant comme

de petites flammes aux extrémités recourbées des rameaux, ils représentaient dans le bal de l'éternelle nature les candélabres du printemps. Comme la fraîcheur humide des touffes d'herbes, l'ombre transparente des cours, la vigueur des tours rousses de Saint-Pierre, les bornes blanches des routes, comme tout était jeune, gracieux, bienveillant. Je me sentais enfant, la sève de la vie remontait dans mes veines comme dans les plantes. Oh! qu'un peu de bonheur naïf est une douce chose! — Et maintenant, une musique de cuivre arrêtée dans la rue me fait bondir le cœur comme à dix-huit ans. Merci, mon Dieu; il y a eu tant de semaines et de mois, où je me suis cru un vieillard. Venez poésie, nature, jeunesse, amour, repétrissez ma vie de vos mains de fée, recommencez en moi vos rondes immortelles, chantez vos mélodies de sirène, faites-moi boire à la coupe de l'immortalité, ramenez-moi dans l'olympe de l'âme. Ou plutôt, point de paganisme! Dieu de la joie et de la douleur, fais de moi ce que tu voudras; la tristesse est bonne et l'allégresse est bonne aussi. Tu me fais passer par l'allégresse. Je l'accepte de toi et je t'en rends grâce.

17 avril 1855. — Le temps se maintient incroya-

blement pur, éclatant et chaud. La journée est remplie de chants d'oiseaux et la nuit d'étoiles. La nature s'est faite bénigne et sa bonté se revêt de splendeur.

Je viens de contempler, pendant près de deux heures, ce magnifique spectacle, et je me suis senti dans le temple de l'infini, en présence des mondes, dans l'immense nature, hôte de Dieu. Combien tous ces astres errants dans le pâle éther m'attiraient loin de la terre, et quelle inexprimable paix, quelle rosée de vie éternelle ils laissent tomber sur l'âme en extase. Je sentais flotter la terre comme un esquif dans cet océan bleu. Il est bon de se nourrir de cette volupté profonde et tranquille, elle épure et grandit tout l'homme. Je me suis laissé faire avec gratitude et docilité.

21 avril 1855. — Beaucoup lu : ethnographie, anatomie comparée, système cosmique. J'ai parcouru l'univers, du plus profond de l'empyrée jusqu'aux mouvements péristaltiques des atomes dans la cellule élémentaire; je me suis dilaté dans l'infini, affranchi en esprit du temps et de l'espace, en ramenant la création sans bornes au point sans dimension et en voyant la multitude des soleils, voies lactées, étoiles et nébuleuses, dans le point.

Et de tous les côtés, mystères, merveilles, prodiges s'étendaient sans limites, sans nombre et sans fond. J'ai senti vivre en moi cette insondable pensée, j'ai touché, éprouvé, savouré, embrassé mon néant et mon immensité, j'ai baisé le bord des vêtements de Dieu et je lui ai rendu grâce d'être esprit et d'être vie. Ces moments sont les entrevues divines où l'on prend conscience de son immortalité, où l'on reconnaît que l'éternité n'est pas de trop pour étudier les pensées de l'Éternel et ses œuvres, et où l'on adore dans la stupeur de l'extase et l'humilité ardente de l'amour.

23 mai 1855. — Toute passion nuisible attire, comme le gouffre, par le vertige. La faiblesse de volonté amène la faiblesse de tête, et l'abîme, malgré son horreur, fascine alors comme un asile. Effroyable danger! Cet abîme est en nous, ce gouffre ouvert comme la vaste gueule du serpent infernal qui veut nous dévorer, c'est le fond de notre être ; notre liberté nage sur ce vide qui aspire toujours à l'engloutir. Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur son centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle devoir et dont la chaleur se nomme

amour. Cette petite flamme doit être l'étoile de notre vie, elle seule peut guider notre arche tremblante à travers le tumulte des grandes eaux, nous faire échapper aux tentations de la mer, aux monstres et aux tempêtes vomis par la nuit et le déluge. La foi en Dieu, en un Dieu saint, miséricordieux, paternel, est le rayon divin qui allume cette flamme.

Comme je sens la terrible et profonde poésie des terreurs primitives d'où sont sorties les théogonies, comme l'histoire des forces déchaînées du chaos sauvage et du monde naissant devient bien ma vie et ma substance, comme tout s'éclaire et devient symbole de la grande pensée immuable, de la pensée de Dieu sur l'univers! Comme l'unité de toute chose m'est présente, sensible, intérieure! Il me semble percevoir le motif sublime que, dans les sphères infinies de l'existence, sous tous les modes de l'espace et du temps, toutes les formes créées reproduisent et chantent au sein de l'éternelle harmonie. Des limbes infernaux je me sens remonter vers les régions de la lumière; mon vol à travers le chaos vient aboutir au paradis. Le ciel, l'enfer, le monde sont en nous. L'homme est le grand abîme.

27 juillet 1855. — ..... C'est ainsi que s'en va la vie, ballottée comme un canot par les vagues,

de droite à gauche, de haut en bas, mouillée par l'onde amère, puis salie d'écume, puis jetée au rivage, puis reprise par le caprice des flots. C'est du moins la vie du cœur et des passions, celle que réprouvent Spinoza et les Stoïciens, le contraire de cette vie sereine et contemplative, toujours égale comme la lumière des étoiles, où l'homme vit en paix et voit tout sous le regard de l'éternité; le contraire aussi de la vie de conscience, où Dieu seul parle et où toute volonté propre abdique devant sa volonté manifeste.

Je vais de l'une à l'autre de ces trois existences qui me sont également connues; mais cette mobilité même me fait perdre les avantages de chacune d'elles. Le cœur chez moi se ronge de scrupules, l'âme ne peut supprimer les besoins du cœur, et la conscience se trouble et ne sait plus bien distinguer dans le chaos des inclinations contradictoires la voix du devoir ni la volonté suprême. Le manque de foi simple, l'indécision par défiance de moi, remettent presque toujours tout en question dans ce qui ne concerne que ma vie personnelle. J'ai peur de la vie subjective et recule devant toute surprise, demande ou promesse qui me réalise; j'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle, désintéressée, objective de la pensée. Pourquoi cela? par timidité.

D'où vient cette timidité? du développement excessif de la réflexion, qui a réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct et par là même l'audace et la confiance. Quand il faut agir, je ne vois partout que causes d'erreur et de repentir, menaces cachées et chagrins masqués. L'ironie a de bonne heure atteint mon enfance, et, pour n'être pas vaincue par la destinée, ma nature s'est, je crois, armée d'une circonspection de force à n'être surprise par aucune câlinerie. Cette force fait ma faiblesse. J'ai horreur d'être dupe, surtout dupe de moi-même et je me prive de tout pour ne pas me tromper ni être trompé; donc l'humiliation est le chagrin que je redoute encore le plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices. Ceci est logique, mais ce n'est pas vrai; il me semble que c'est la défiance, l'incurable doute de l'avenir, le sentiment de la justice mais non de la bonté de Dieu, bref l'incrédulité qui est mon malheur et mon péché. Toute action est un otage remis à la destinée vengeresse : voilà la croyance instinctive qui glace; toute action est un gage confié à la paternelle Providence : voilà la croyance qui calme.

La douleur me paraît une punition et non une miséricorde, c'est pourquoi j'en ai secrètement horreur. Et comme je me sens vulnérable sur tous les points, partout accessible à la douleur, je reste im-

mobile, semblable à l'enfant craintif qui, laissé dans le laboratoire de son père, n'ose toucher à rien, crainte des ressorts, explosions et catastrophes qui peuvent sortir et jaillir de tous les coins au moindre mouvement de son inexpérience. J'ai confiance en Dieu, directement, et dans la nature, mais je me méfie de tous les agents libres et mauvais; je sens ou pressens le mal, moral et physique, au bout de chaque erreur, faute ou péché et j'ai honte de la douleur.

Au fond ne serait-ce pas l'amour-propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la condition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde, qui ferait le centre de mon immobilité? C'est le tout ou rien, l'ambition titanique et oisive par dégoût, la nostalgie de l'idéal, la dignité offensée et l'orgueil blessé qui se refusent à ce qui leur paraît au-dessous d'eux; c'est l'ironie qui ne prend ni soi ni la réalité au sérieux, par la comparaison avec l'infini entrevu et rêvé; c'est la restriction mentale qui se prête aux circonstances par complaisance, mais ne les reconnaît point en son cœur, parce qu'elle n'y voit pas l'ordre divin, la nécessité; c'est peut-être le désintéressement par indifférence qui ne murmure point contre ce qui est, mais qui ne peut se déclarer satisfait; c'est la faiblesse qui ne sait pas conquérir et qui ne veut

pas être conquise; c'est l'isolement de l'âme déçue qui abdique jusqu'à l'espérance.

*

Du point de vue du bonheur, la question de la vie est insoluble, car ce sont nos plus hautes aspirations qui nous empêchent d'être heureux. Du point de vue du devoir, même difficulté, car le devoir accompli donne la paix, non le bonheur. C'est l'amour divin, le saint amour, la possession de Dieu par la foi qui résout la difficulté; car si le sacrifice est devenu lui-même une joie, joie permanente, croissante et indéfectible, alors l'âme a un aliment suffisant et indéfini.

*

Le bonheur, c'est d'être consolé; le courage, c'est d'être résigné.

21 janvier 1856. — La journée de la veille est pour moi aussi éloignée que l'année dernière, le passé n'a pour ma mémoire qu'un plan, comme pour mon œil le ciel étoilé. Je ne retrouve pas mieux une de mes journées dans mon souvenir qu'un verre d'eau versé dans un lac; ce n'est pas chose perdue, mais chose fondue; l'individuel est rentré dans la masse; les divisions du temps sont des catégories qui ne peuvent mouler ma vie, pas plus que les compartiments tracés par une baguette dans l'onde n'y laissent d'empreinte durable. Je suis fluide, il faut m'y résigner.

7 mai 1856. — Continué, pendant toute la journée, l'Histoire de la poésie par Rosenkranz [1]. Tous les grands noms de l'Espagne, du Portugal et de la France jusqu'à Louis XV y ont passé. Cette revue rapide est bonne à faire; le point de vue renouvelle le sujet et change les idées reçues, ce

[1] *Geschichte der Poesie,* par Rosenkranz, disciple et biographe de Hegel.

qui est toujours agréable et libérateur. Pour ma tendance naturelle, cette manière philosophique et génétique d'embrasser et d'exposer l'histoire littéraire a un vif attrait. Mais c'est l'antipode du procédé français, qui ne prend guère que les cimes du sujet, les enchaîne par une triangulation et des profils théoriques, et donne ensuite ces lignes pour le relief du pays. La formation réelle de l'opinion générale, du goût public, d'un genre établi, ne peut se découvrir par cette méthode abstraite, qui supprime la croissance au profit du fruit dernier, la plénitude au profit de la ligne, la préparation au profit du résultat, la foule au profit du type choisi. Cette méthode est caractéristique, elle se lie par des fils invisibles au respect de l'usage et de la mode, à l'instinct catholique et dualiste qui accepte deux vérités, deux mondes contradictoires et trouve tout simple la magie, l'incompréhensible, l'arbitraire dans Dieu, le roi, le langage. C'est la philosophie du hasard, devenue habitude, instinct, croyance et nature. C'est la religion du caprice.

Par un de ces éternels contrastes qui ramènent l'équilibre, les peuples romans qui ont la pratique de la vie historique n'en ont pas la philosophie, et les Allemands qui ne savent pas pratiquer la vie en font la théorie. Par instinct, chaque être cherche à se compléter et c'est la même loi secrète qui fait que

le peuple le plus vivant a la théorie la plus mathématique. Le fond et la forme se font aussi contraste et les intelligences mathématiques sont attirées souvent par les faits de la vie, comme les esprits vivants vers l'étude des lois abstraites. Ainsi, chose bizarre, c'est ce que nous croyons être que nous ne sommes pas; ce que nous voudrions être qui nous convient parfois le moins; c'est notre théorie qui nous condamne et notre pratique qui dément notre théorie. Et cette contradiction est un avantage puisqu'elle est l'origine d'un conflit, d'un mouvement, et une condition du progrès. Toute vie est une lutte intérieure, toute lutte suppose deux forces contraires; rien de réel n'est simple, et ce qui pense être simple est ce qui en est le plus éloigné. — Conséquence : tout état est un moment dans une série, tout être est une transaction entre des contraires; la dialectique concrète, voilà la clef qui ouvre l'intelligence des êtres dans la série des êtres, des états dans la série des moments; la dynamique, voilà l'explication de l'équilibre. Toute situation est un équilibre de forces; toute vie est une lutte de forces contraires renfermées dans les limites d'un certain équilibre.

Ces deux principes que j'ai mille fois reconnus, je ne les ai jamais assez appliqués.

1er juillet 1856. — La nationalité perce toujours dans l'homme et surtout dans la femme, et les femmes de la Russie, comme les lacs et les fleuves de leur pays, paraissent sujettes à des rigidités subites et même prolongées. Dans leur mobilité, ondoyante et caressante comme les flots, il y a toujours la menace du glaçon inattendu. Les hautes latitudes, la vie difficile, l'inflexibilité autocratique, le ciel morne et sévère, le climat inexorable, toutes ces rudes fatalités ont marqué leur empreinte sur la race moscovite. Une certaine opiniâtreté sombre, une sorte de férocité primitive, un arrière-fond d'âpreté sauvage, qui, sous l'empire de certaines circonstances, pourrait devenir implacable et même impitoyable; une force, une volonté, une résolution froidement indomptables et qui feraient sauter le monde plutôt que de céder; l'instinct indestructible de la horde barbare dans la nation à demi civilisée, sont reconnaissables pour l'œil attentif, jusque dans les bizarreries inoffensives et les caprices d'une jeune femme de cette race puissante. Même dans le badinage se trahit encore le génie fixe et farouche qui incendie ses propres villes et maintient debout les bataillons de soldats morts.

Quels maîtres redoutables que les Russes, si

jamais ils épaississaient la nuit de leur domination sur les pays du midi! Le despotisme polaire, une tyrannie telle que le monde n'en a pas encore connu, muette comme les ténèbres, tranchante comme la glace, insensible comme le bronze, avec des dehors aimables et l'éclat froid de la neige, l'esclavage sans compensation ni adoucissement : voilà ce qu'ils nous apporteraient. Mais vraisemblablement, ils perdront graduellement les vertus et les défauts de leur demi-barbarie.

Les siècles mûriront ces fils du septentrion et ils entreront dans le concert des peuples autrement que comme une menace ou une dissonance. S'ils peuvent convertir leur dureté en fermeté, leur ruse en grâce, leur moscovitisme en humanité, ils cesseront d'inspirer l'aversion ou la crainte et se feront aimer.

3 juillet 1856. — L'Allemand a l'admiration mais non le génie de la forme; il est l'inverse de l'Hellène, il a la critique, l'aspiration et le désir, non la puissance sereine de la beauté. Le Midi, plus artiste, plus satisfait de lui-même, plus capable d'exécution se repose paresseusement dans le sentiment de son équilibre. D'un côté est l'idée, de l'autre le talent. L'empire de l'Allemagne est au-

dessus des nuages, celui des Méridionaux est sur cette terre. La race germanique médite et sent; les Méridionaux sentent et expriment; les Anglo-Saxons veulent et font. Savoir, sentir, agir, c'est le trio de l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. La France formule, parle, décide et rit. Pensée, talent, volonté, parole, ou autrement science, art, action, prosélytisme, telle est la répartition des rôles du quatuor.

21 juillet 1856. — *Mit Sack und Pack* me voici de retour dans mon logis de ville. J'ai pris congé de nos amis et de mes joies champêtres, de la verdure, des fleurs et du bien-être. — Pourquoi donc m'en suis-je allé? La raison que je me suis donnée, c'est le souci pour mon pauvre oncle malade. Mais au fond, n'y en a-t-il pas d'autres? Je crois bien que oui. Il y a la crainte d'être indiscret en accumulant trop d'obligations envers les deux ou trois familles amies qui m'entourent de prévenances et auxquelles je ne puis rien rendre. Il y a mes livres qui me rappellent. Il y a le désir de me tenir parole. Mais tout cela ne serait rien, je crois, sans un autre instinct, l'instinct du Juif errant, qui m'arrache la coupe où j'ai trempé mes lèvres, qui m'interdit la jouissance prolongée et me crie:

Marche! marche! ne t'endors pas, ne t'attache pas, ne t'arrête pas! Ce sentiment inquiet n'est pas le besoin de changement, c'est plutôt la peur de ce que j'aime, la défiance de ce qui me charme, le malaise du bonheur. Quelle singulière nature et quel penchant bizarre! ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table crainte que le repas ne finisse. Contradiction et mystère! ne pas user, crainte d'abuser; se croire obligé de partir, non parce qu'on est rassasié, mais parce qu'on a séjourné. Je suis bien toujours le même, l'être errant sans nécessité, l'exilé volontaire, l'homme sans repos, l'éternel voyageur, qui, chassé par une voix intérieure, ne construit, n'achète et ne laboure nulle part, mais passe, regarde, campe et s'en va. — La cause de cette agitation n'est-ce pas aussi un certain vide? la poursuite incessante de quelque chose qui me manque? l'aspiration vers une paix plus vraie et une satisfaction plus entière? Voisins, amis, parents, je les aime tous, et ces affections ne me laissent, quand elles agissent, nul sentiment de lacune. Mais pourtant elles ne remplissent pas mon cœur: c'est pourquoi elles ne le fixent pas. J'attends toujours la femme et l'œuvre capables de s'emparer de mon âme et de devenir mon but.

Promenant par tout séjour
Le deuil que tu cèles,
Psyché-papillon, un jour
Puisses-tu trouver l'amour
Et perdre tes ailes !

Je n'ai pas donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit. Je ne veux pas le laisser prendre à ce qui ne peut le remplir, de là mon instinct de détachement impitoyable de tout ce qui m'enchante sans me lier définitivement. Ma mobilité, en apparence inconstante, n'est donc au fond qu'une recherche, une espérance, un désir et un souci : c'est la maladie de l'idéal.

..... La question est donc toujours entre l'idéal et le bon sens, l'un ne rabattant rien de ses exigences, l'autre s'accommodant du convenable et du réel. Mais le mariage par bon sens, au rabais, n'est-il pas une profanation ? D'autre part, un idéal qui empêche la vie de se compléter, qui détruit en germe la famille n'est-il pas vicieux ? n'entre-t-il pas dans le mien beaucoup d'orgueil, la non-acceptation de ma destinée ?.....

(Midi.) — Rêvé, la tête dans les mains — à quoi ? au bonheur ; j'ai fait comme un sommeil sur le sein paternel de Dieu. Que sa volonté soit faite !

3 août 1856. — Délicieuse après-midi de dimanche, passée à Pressy. Retour tardif sous un grand ciel magnifiquement constellé, avec un foyer d'éclairs muets derrière le Jura. Enivré de poésie et accablé de sensations, je reviens au petit pas, bénissant le Dieu de vie et plongé dans la béatitude de l'infini. Il ne me manquait qu'une chose, une âme avec qui partager, car l'émotion et l'enthousiasme me débordaient comme une coupe trop pleine. La voie lactée, les grands peupliers noirs, le clapotis des vagues, les étoiles filantes, les chants lointains, la ville illuminée, tout me parlait dans la langue idéale, je me sentais presque poète. Les rides de la science s'effaçaient au souffle magique de l'admiration, une élasticité d'esprit confiante, libre et vivante revenait dans mon être, je me retrouvais jeune, capable d'abandon et d'amour. Toute mon aridité avait disparu ; la rosée céleste avait fécondé le bâton noueux et mort, il commençait à reverdir et à refleurir. Sans la beauté, mon Dieu, que nous serions misérables ! Avec elle, tout renaît en nous ; les sens, l'imagination, le cœur, la raison, la volonté se rapprochent comme les ossements à la parole du prophète et s'unissent dans une seule et même énergie. Qu'est-ce que le bon-

heur, sinon cette plénitude d'existence, cet intime accord avec la vie universelle et divine ? J'ai été heureux toute une demi-journée et je me suis recueilli dans cette joie, m'en pénétrant jusqu'aux profondeurs de la conscience.

22 octobre 1856. — La vie est l'apprentissage du renoncement progressif, de la réduction continuelle de nos prétentions, de nos espérances, de nos forces, de notre liberté. Le cercle se rétrécit de plus en plus ; on voulait tout apprendre, tout voir, tout atteindre, tout conquérir, et dans toutes les directions on arrive à sa limite : *Non plus ultra.* Fortune, gloire, amour, puissance, santé, bonheur, longue vie, tous les biens qu'ont possédés d'autres hommes, semblent d'abord promis et accessibles, et puis il faut souffler sur ce rêve, diminuer successivement son personnage, se faire petit, humble, se sentir borné, faible, dépendant, ignorant, chétif, pauvre, dépouillé et s'en remettre à Dieu de tout, car on n'avait droit à rien, et l'on est mauvais. C'est dans ce néant qu'on retrouve quelque vie, parce que l'étincelle divine est là tout au fond. On se résigne, et dans l'amour croyant, on reconquiert la vraie grandeur.

27 octobre 1856. — Pour les choses capitales de la vie nous sommes toujours seuls, et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. La meilleure partie de ce drame est un monologue ou plutôt un débat intime entre Dieu, notre conscience et nous. Larmes, chagrins, abattements, déceptions, froissements, mauvaises et bonnes pensées, décisions, incertitudes, délibérations, tout cela est notre secret; presque tout en est incommunicable, intransmissible, même quand nous en voulons parler, même quand nous l'écrivons. Le plus précieux de nous-mêmes ne se montre jamais, ne trouve pas une issue, même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière et n'est peut-être recueilli que de Dieu, car notre passé nous devient perpétuellement étranger. Notre monade peut être influencée par les autres, mais elle ne leur en demeure pas moins impénétrable dans son centre, et nous-mêmes restons après tout à l'extérieur de notre propre mystère. Le milieu de notre conscience est inconscient, comme le noyau du soleil est obscur. Tout ce que nous sommes, voulons, faisons, savons, est plus ou moins superficiel, et les ténèbres de la substance

insondable demeurent au-dessous des rayons et des éclairs de notre périphérie.

J'ai donc bien fait, dans ma théorie de l'homme intérieur, de mettre au fond du Moi, même après le dégagement successif des sept sphères qu'il contient, un fond ténébreux, l'abîme de l'irrévélé, du virtuel, le gage d'un avenir infini, le moi obscur, la subjectivité pure incapable de s'objectiver en esprit, conscience, raison, âme, cœur, imagination ou vie des sens, et qui fait de toutes ces formes d'elle-même des attributs et des moments.

Mais l'obscur n'est que pour cesser d'être, c'est l'occasion de toute victoire, de tout progrès. Qu'il s'appelle fatalité, mort, nuit ou matière, il est le piédestal de la vie, de la lumière, de la liberté, de l'esprit, car il est la résistance, c'est-à-dire le point d'appui de l'activité, l'occasion de son déploiement et de son triomphe.

17 décembre 1856. — Ce soir, deuxième séance de quatuors. Elle m'a beaucoup plus remué que la première ; les œuvres choisies étaient plus hautes et plus fortes. C'étaient le quatuor en *ré mineur* de Mozart et le quatuor en *ut majeur* de Beethoven, séparés par un concerto de Spohr. Ce dernier brillant et vif dans son ensemble a de la fougue

dans l'allegro, de la sensibilité dans l'adagio et de l'élégance dans le finale, mais il ne révèle qu'un beau talent dans une âme moyenne. Les deux autres mettent en contact avec le génie et révèlent deux grandes âmes. Mozart c'est la liberté intérieure, Beethoven c'est l'enthousiasme puissant. Aussi l'un nous affranchit, l'autre nous ravit à nous-mêmes. Je ne crois pas avoir ressenti plus distinctement qu'aujourd'hui et avec plus d'intensité la différence de ces deux maîtres. Leurs deux existences morales s'ouvraient transparentes devant mon regard et il me semblait lire en elles jusqu'au fond.

L'œuvre de Mozart, toute pénétrée d'esprit et de pensée, exprime un problème résolu, l'équilibre trouvé entre l'aspiration et la force, la souveraineté de la grâce maîtresse d'elle-même, l'harmonie merveilleuse et l'unité parfaite.

Le quatuor raconte une journée d'une de ces âmes attiques qui anticipent sur la sérénité de l'élysée. La première scène est une conversation aimable, comme celle de Socrate au bord de l'Ilissus, son caractère est l'urbanité exquise au fin sourire et à la parole enjouée. La seconde scène est d'un pathétique saisissant. Un nuage a glissé sur l'azur de ce ciel grec. Un orage, comme la vie en amène inévitablement, même entre les grands cœurs qui s'estiment et qui s'aiment, est venu troubler cette har-

monie. Quelle est sa cause? un malentendu, une négligence? on l'ignore, mais il éclate. L'andante est une scène de reproche et de plainte, mais telle qu'elle peut être entre des immortels. Que d'élévation dans la plainte, quelle émotion contenue et quelle noblesse douce dans le reproche! La voix tremble et devient plus grave, mais reste affectueuse avec dignité. Le nuage a passé, le soleil est revenu, l'explication a eu lieu, la concorde est rétablie. La troisième scène peint l'allégresse du raccommodement qui sûr de lui-même à cette heure, et comme pour se mettre malignement à l'épreuve, se laisse aller jusqu'à la raillerie légère et au badinage amical. Le finale ramène la gaieté tempérée, la sérénité heureuse, la liberté suprême, fleur de la vie intérieure, thème fondamental de l'œuvre.

L'œuvre de Beethoven c'est l'ironie tragique qui fait danser le tourbillon de la vie sur le gouffre toujours menaçant de l'infini. Ici plus trace d'unité, de satisfaction, de sérénité. Nous assistons au duel éternel entre les deux grandes forces, celle du gouffre qui absorbe toute chose finie et de la vie qui se défend, s'affirme, se dilate et s'enivre. Les premières mesures rompent les sceaux et ouvrent les cavernes du grand abîme. La lutte commence. Elle est longue. La vie naît, s'ébat et folâtre, insoucieuse comme le papillon qui voltige au-dessus

d'un précipice. Puis elle agrandit ses conquêtes et chante ses succès. Elle fonde un règne, elle construit une nature. Mais du gouffre béant le typhon se relève, les titans ébranlent les portes du nouveau royaume. Une bataille gigantesque s'engage. On entend les efforts tumultueux de la puissance chaotique. La vie l'emporte enfin mais la victoire n'est pas définitive et dans son enivrement il y a un certain fond de terreur et d'étourdissement. L'âme de Beethoven était tourmentée. La passion et l'effroi de l'infini paraissent la ballotter du ciel à l'enfer: de là son immensité.

Lequel est le plus grand, Mozart ou Beethoven? Question oiseuse! L'un est plus accompli, l'autre plus colossal. Le premier c'est la paix de l'art parfait, l'immédiate beauté; le second c'est le sublime, la terreur et la pitié, la beauté par retour. L'un donne ce que l'autre fait désirer. Mozart a la pureté classique de la lumière et de l'océan bleu, Beethoven la grandeur romantique des tempêtes de l'air et des mers, et tandis que l'âme de Mozart semble habiter les cimes éthérées d'un Olympe, celle de Beethoven gravit en frissonnant les flancs orageux d'un Sinaï. Bénissons l'un et l'autre. Chacun montre un moment de la vie idéale. Chacun nous fait du bien. Aimons-les tous les deux.

*

Combien de fois ne sommes-nous pas hypocrites en restant semblables à nous-mêmes au dehors et pour les autres, quand nous avons la conscience d'être devenus différents pour nous-mêmes et au dedans! Ce n'est pas de l'hypocrisie au sens propre, car nous n'empruntons pas un autre personnage que le nôtre, mais c'est pourtant une sorte de mensonge. Ce mensonge humilie. Cette humiliation est un châtiment que le masque inflige au visage et que notre passé fait subir à notre présent. Et cette humiliation est bonne : car elle produit la honte; et la honte engendre le repentir. Ainsi du mal sort le bien dans une âme droite, et la chute amène le relèvement.

*

Le devoir est d'être utile, non comme on le désire, mais comme on le peut.

*

L'intérêt personnel n'est que la prolongation en nous de l'animalité; l'humanité ne commence dans l'homme qu'avec le désintéressement.

*

Qui veut voir parfaitement clair avant de se

déterminer ne se détermine jamais. Qui n'accepte pas le regret n'accepte pas la vie.

*

Juger, c'est voir le vrai, c'est se préoccuper du juste et par conséquent être impartial; mieux que cela, être désintéressé; mieux que cela, être impersonnel.

*

Faire aisément ce qui est difficile aux autres, voilà le talent; faire ce qui est impossible au talent, voilà le génie.

*

C'est en enseignant qu'on s'instruit, en racontant qu'on observe, en affirmant qu'on examine, en montrant qu'on regarde, en écrivant qu'on pense, en pompant qu'on fait venir l'eau dans son puits.

*

28 mai 1857 (Vandœuvres[1]*).* — Nous descendons à Genève pour entendre le *Tannhäuser* de Richard Wagner, exécuté au théâtre par la troupe allemande actuellement en passage. — Wagner est un puissant esprit qui a le sentiment de la haute poésie. Son œuvre est même plus poétique que musicale. La suppression de l'élément lyrique et par conséquent de la mélodie est chez lui un parti pris systématique. Plus de duos ni de trios; le monologue et le grand air disparaissent également. Il ne reste plus que la déclamation, le récitatif et les chœurs. Pour éviter le conventionnel dans le chant, Wagner retombe dans une autre convention, celle de ne pas chanter. Il subordonne la voix à la parole articulée, et de crainte que la Muse ne prenne le vol, il lui coupe les ailes. Aussi ses œuvres sont-elles plutôt des drames symphoniques que des opéras. La voix est ramenée au rang d'instrument, mise de niveau avec les violons, les timbales et les hautbois et traitée instrumentalement. L'homme est déchu de sa position supérieure et le centre de gravité de

[1] Village près de Genève.

l'œuvre passe dans le bâton du chef d'orchestre. C'est la musique *dépersonnalisée*, la musique néo-hégélienne, la musique-foule, au lieu de la musique-individu. En ce cas, elle est bien la musique de l'avenir, la musique de la démocratie socialiste remplaçant l'art aristocratique, héroïque ou subjectif.

L'ouverture m'a encore moins plu qu'à la première audition ; elle correspond à la nature avant l'homme; tout y est énorme, sauvage, élémentaire, comme les murmures des forêts et les rugissements des populations animales. C'est formidable et obscur, parce que l'homme, c'est-à-dire l'esprit, la clef de l'énigme, la personnalité, le contemplateur y manque.

L'idée de la pièce est grande, c'est la lutte de la volupté et de l'amour pur, en un mot de la chair et de l'esprit, de la bête et de l'ange dans l'homme. La musique est continuellement expressive, les chœurs fort beaux, l'orchestration savante, mais l'ensemble est fatigant et excessif, trop plein, trop laborieux; il y manque après tout de la gaieté, de l'aisance, du naturel et de la vivacité, c'est-à-dire les ailes et le sourire. Poétiquement on se sent saisi, mais la jouissance musicale est hésitante, souvent douteuse, et l'on ne se rappelle rien que l'impression.....

La musique de Wagner représente l'abdication

du moi et l'émancipation de toutes les forces vaincues. C'est une rechute dans le spinozisme, le triomphe de la fatalité. Cette musique a sa racine et son point d'appui dans deux tendances de l'époque, le matérialisme et le socialisme, toutes deux méconnaissant la vraie valeur de la personnalité humaine et l'effaçant dans la totalité de la nature ou de la société.

17 juin 1857 (Vandœuvres). — Je viens de suivre Maine de Biran, de sa vingt-huitième à sa quarante-huitième année, par le moyen de son Journal intime, et une foule de pensées m'ont assailli. Dégageons celles qui me concernent. Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement; avec mon habitude de me voir passer, sentir et vivre; avec mon incapacité croissante pour l'action pratique; avec mon aptitude psychologique. Mais je découvre aussi des différences qui me raniment et me consolent. Cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi; c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire, tout mon royaume intérieur. Intellectuellement, je suis plus objectif et plus constructif; mon horizon est plus vaste; j'ai beaucoup plus

vu d'hommes, de choses, de pays, de peuples et de livres; j'ai une plus grande masse d'expériences. En un mot, je me sens plus de culture, de richesse, d'étendue et de liberté, malgré mes lacunes, mes limites et mes faiblesses.

Pourquoi Maine de Biran fait-il de la volonté le tout de l'homme? parce qu'il avait trop peu de volonté. L'homme estime surtout ce qui lui manque et grandit tout ce qu'il désire. Un autre, incapable de pensée et de recueillement, aurait fait de la conscience de soi la chose suprême. Il n'y a que la totalité qui ait une valeur objective; dès qu'on isole du tout une partie, dès qu'on choisit, le choix est involontairement et instinctivement dicté par des inclinations subjectives qui obéissent à l'une des deux lois opposées, l'attraction des semblables, ou l'affinité des contraires.

(5 heures.) — La matinée a passé comme un rêve. J'ai poussé la lecture du Journal de Maine de Biran jusqu'à la fin de 1817. Après dîner, vécu avec les oiseaux, en plein air, errant dans les allées ombragées qui passent sous Pressy. Le soleil était brillant et l'air limpide. L'orchestre du milieu du jour était au grand complet; sur le fond bourdonnant de mille insectes invisibles se dessinaient pour l'oreille les caprices et les improvisations du

rossignol sur les frênes, des fauvettes et des pinsons dans leurs nids. Les églantines se balançaient aux haies, les senteurs de l'acacia parfumaient encore les sentiers ; les duvets légers de la baie du peuplier flottaient dans l'air comme la neige tiède des beaux jours. Je me sentais joyeux comme un papillon.

18 juin 1857. — Je viens de passer trois heures au verger, à l'ombre de la charmille, mêlant à la lecture le spectacle d'une belle matinée et faisant un tour après chaque chapitre. Le ciel a repris maintenant son voile blanchâtre et je remonte avec Biran dont je viens d'achever les *Pensées,* et *Corinne* que j'ai suivie avec Oswald dans ses excursions à travers les monuments de la ville éternelle.

Rien n'est mélancolique et lassant comme ce Journal de Maine de Biran. Cette invariable monotonie de la réflexion qui se recommence sans fin énerve et décourage. Voilà donc la vie d'un homme distingué, vue dans sa dernière intimité ! C'est une longue redite, avec un insensible déplacement de centre dans la manière de se voir soi-même. Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quiétisme fénélonien, et encore spéculativement, car la vie pratique reste la même,

et toute sa découverte anthropologique consiste à reprendre la théorie des trois vies (inférieure, humaine et supérieure) qui est dans Pascal et dans Aristote. Et voilà ce qu'on appelle un philosophe en France ! A côté des grands philosophes, que cette vie intellectuelle paraît chétive ! C'est le voyage d'une fourmi qui s'accomplit dans les limites d'un champ, d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'une taupinière. Que l'hirondelle qui traverse tout l'Ancien Monde et dont la sphère de vie embrasse l'Afrique et l'Europe, trouverait étouffant le cercle où se confinent la taupe et la fourmi ! J'éprouve une sorte d'asphyxie avec le volume de Biran, et aussi, comme toujours, la paralysie par assimilation et la fascination par sympathie. J'ai compassion et j'ai peur de ma pitié, car je sens combien je suis près des mêmes maux et des mêmes fautes.....

L'Étude d'Ernest Naville est pleine d'intérêt, d'un style noble et digne, d'un ton grave et soutenu, mais elle respire presque autant de tristesse qu'elle annonce de maturité. Ce qui m'y déplaît un peu, c'est l'exagération du mérite de Biran. Du reste la petite impatience critique que me donne ce volume sera dissipée demain. Maine de Biran est un anneau important de la tradition française; c'est à lui que se rattachent nos Suisses, Naville père et

fils, Secrétan. C'est de lui que sort la bonne psychologie contemporaine, car Stapfer, Royer-Collard, Cousin, l'ont nommé leur maître, et Ampère, son cadet de neuf ans, a été son ami.

26 juillet 1857 (Vandœuvres). — A dix heures du soir, sous le ciel étoilé, une troupe de campagnards, embossés près des fenêtres du salon, hurlaient des chansonnettes désagréables. Pourquoi ce croassement goguenard de notes volontairement fausses et de paroles dérisoires égaie-t-il ces gens? Pourquoi cette ostentation effrontée du laid, pourquoi cette grimace grinçante de l'antipoésie est-elle leur manière de se dilater et de s'épanouir dans la grande nuit solitaire et tranquille?

Pourquoi? Par un secret et triste instinct. Par le besoin de se sentir dans sa spécialité d'individu, de s'affirmer, de se posséder exclusivement, égoïstement, idolâtriquement, en opposant son moi à tout le reste, en le mettant rudement en contraste avec la nature qui nous enveloppe, avec la poésie qui nous ravit à nous-mêmes, avec l'harmonie qui nous unit aux autres, avec l'adoration qui nous emporte vers Dieu. Non! non! non! moi seul et c'est assez; moi par la négation, par la laideur, par la contorsion et l'ironie; moi dans mon caprice, dans mon

indépendance et dans ma souveraineté irresponsable; moi affranchi par le rire, libre comme un démon, exultant de spontanéité, moi maître de moi, moi pour moi, monade invincible, être suffisant à soi, vivant enfin une fois par soi-même et pour soi-même. Voilà ce qui est au fond de cette joie; un écho de Satan, la tentation de se faire centre, d'être comme un Élohim, la grande révolte. — Mais c'est aussi la vision rapide du côté absolu de l'âme personnelle, l'exaltation grossière du sujet constatant par l'abus le droit de la subjectivité, c'est la caricature de notre plus précieux privilège, c'est la parodie de notre apothéose et l'encanaillement de notre suprême grandeur. Beuglez donc, ivrognes! votre ignoble concert, dans sa repoussante vulgarité, révèle encore sans le savoir la majesté de la vie et la souveraine puissance de l'âme.

15 septembre 1857. — J'achève la *Correspondance* et le *Journal* de Sismondi. — Sismondi, c'est essentiellement l'honnête homme, consciencieux, probe et respectable, l'ami du bien public et le serviteur dévoué d'une grande cause, celle de l'amélioration du sort de la majorité des hommes. Le caractère et le cœur dominent dans son individualité, et c'est la cordialité qui est le trait saillant de sa nature.

Sismondi est un bel exemple. Avec des facultés moyennes, peu d'imagination, peu de goût, peu de talent, sans finesse, sans grande élévation, ni étendue ni profondeur d'esprit, il a pourtant fourni une carrière presque illustre et laissé une soixantaine de volumes avec un beau nom. — Comment cela? Son amour des hommes d'une part et son énergie au travail d'autre part sont les deux facteurs de sa gloire. En économie politique, dans l'histoire littéraire ou politique, dans l'action personnelle, Sismondi n'est ni le génie, ni le talent, mais la solidité, la loyauté, le bon sens, l'intégrité. Le sens poétique, artistique et philosophique lui manque un peu ; mais il intéresse et attache par son sens moral. C'est l'auteur sincère, le cœur excellent, le bon citoyen, l'ami chaud, le brave et digne homme dans toute l'étendue du terme, sans éclat ni brillant, mais inspirant la sécurité par son mérite, ses principes et ses vertus. De plus il est le meilleur type du bon libéralisme genevois, républicain et non démocrate, protestant et non calviniste, humain et non socialiste, progressif sans turbulence, conservateur sans égoïsme ni hypocrisie, patriote sans étroitesse, le théoricien d'expérience et d'observation, le praticien généralisateur, le philanthrope laborieux pour lequel le passé et le présent n'étaient qu'un champ d'études et de leçons utiles, l'homme

positif et raisonnable aspirant à la bonne moyenne pour tout le monde et à la formation de la science sociale capable de l'assurer à chacun.

24 septembre 1857. — En réfléchissant hier à *Atala* et à *René,* Chateaubriand m'est devenu clair. Grand artiste et non pas grand homme, immense talent, mais plus immense orgueil, dévoré d'ambition, mais n'ayant trouvé à aimer et à admirer dans le monde que sa personne, infatigable au travail, capable de tout, sauf de dévouement réel, d'abnégation et de foi. Jaloux de tout succès, il a toujours été de l'opposition, pour renier tout service reçu ou toute gloire autre que la sienne. Légitimiste sous l'Empire, parlementaire sous la légitimité, républicain sous la monarchie constitutionnelle, défendant le christianisme quand la France était philosophe, se dégoûtant de la religion dès qu'elle redevint une force sérieuse, le secret de ces contradictions sans terme, c'est le besoin d'être seul comme le soleil, la soif dévorante de l'apothéose, l'incurable et insatiable vanité qui joint à la férocité de la tyrannie le suprême dégoût de tout partage. Imagination magnifique, mais mauvais caractère, puissance incontestable, mais égoïsme antipathique, cœur sec, ne pouvant souffrir autour de soi que des adorateurs

et des esclaves. Ame tourmentée et triste vie, à tout prendre, sous son auréole de gloire et sa couronne de lauriers.

Essentiellement jaloux et colérique, Chateaubriand dès le début est inspiré par le défi, par le besoin de contredire, d'écraser et de vaincre, et ce mobile restera toujours le sien. Rousseau me paraît son point de départ, l'homme auquel il demandera, par contraste et résistance, toutes ses répliques et ses incursions. Rousseau est révolutionnaire ; Chateaubriand écrira son *Essai sur les révolutions.* Rousseau est républicain et protestant ; Chateaubriand se fera royaliste et catholique. Rousseau est bourgeois ; Chateaubriand ne glorifiera que la noblesse, l'honneur, la chevalerie, les preux. Rousseau a conquis aux lettres françaises, la nature, surtout celle des montagnes, des lacs de la Savoie et de la Suisse, il a plaidé pour elle contre la civilisation ; Chateaubriand s'emparera d'une nature nouvelle et colossale, de l'Océan, de l'Amérique : mais il fera parler à ses sauvages la langue de Louis XIV, il courbera Atala devant un missionnaire catholique et sanctifiera par la messe les passions nées au bord du Mississipi. Rousseau a fait l'apologie de la rêverie ; Chateaubriand en fera le monument, pour le briser dans *René.* Rousseau prêche éloquemment le déisme dans le *Vicaire*

savoyard; Chateaubriand entourera de toutes les guirlandes de sa poésie le symbole romain dans le *Génie du Christianisme.* Rousseau réclame le droit naturel, plaide pour l'avenir des peuples; Chateaubriand ne chantera que les magnificences du passé, les cendres de l'histoire et les nobles ruines des empires. Toujours le rôle, l'habileté, le parti pris, le besoin de renommée, le thème d'imagination, la foi de commande; rarement la sincérité, la loyauté, la candeur. Toujours l'indifférence réelle simulant la passion pour la vérité; toujours l'impérieuse recherche de la gloire au lieu du dévouement au bien; toujours l'artiste ambitieux; jamais le citoyen, le croyant, l'homme. Chateaubriand a *posé* toute sa vie pour le colosse ennuyé, souriant de pitié devant un monde nain et affectant de ne rien vouloir de lui par dédain, tout en pouvant tout lui prendre par génie. Il est le type d'une race funeste et le père d'une lignée désagréable. — Mais j'en reviens aux deux épisodes.

René me paraît très supérieur à *Atala.* Les deux nouvelles sont d'un talent de premier ordre, mais *Atala* est d'un genre de beauté plus transitoire. La donnée de rendre en style de Versailles les amours d'un Natchez et d'une Séminole, et dans le ton catholique les mœurs des adorateurs des Manitous, était une donnée trop violente. Mais l'œuvre est un

tour de force de style, et ce n'est que par les artifices du classicisme accompli dans la forme, que le fond romantique des sentiments et des couleurs pouvait être importé dans la fade littérature de l'Empire. *Atala* est déjà suranné, théâtral, passé, dans toutes les parties non descriptives ou non européennes, c'est-à-dire pour toute la sauvagerie sentimentale.

René est infiniment plus durable. Sa donnée qui est la maladie de toute une génération (le dégoût de la vie par rêverie oisive et les ravages de l'ambition vague et démesurée) est une donnée vraie. Le style est admirable et à peu près parfait. Sans le savoir et le vouloir, Chateaubriand a été sincère, car René c'est lui-même. Ce petit récit est de tout point un chef-d'œuvre ; il n'est pas, comme *Atala,* gâté artistiquement par l'intention accessoire et la tendance préoccupante. Au lieu de s'enthousiasmer pour *René,* d'autres générations le montreront du doigt : au lieu d'un héros, on y verra un cas pathologique ; mais l'œuvre, comme le sphinx, subsistera en elle-même. Une œuvre d'art supporte toutes les interprétations, parce qu'elle leur suffit et leur survit, riche et complexe comme une idée qu'elle est. Un portrait prouve tout ce que l'on veut. Jusque dans la forme du style caractérisée par la généralité dédaigneuse

du récit, par la brièveté des sentences, la série des images et des tableaux tracés avec une pureté classique et une vigueur exemplaire, cet épisode a quelque chose de monumental. Taillé à l'antique dans un sujet de ce siècle, *René* est le camée immortel de Chateaubriand.

*

Nous ne sommes jamais plus mécontents des autres que lorsque nous sommes mécontents de nous. La conscience d'un tort nous rend impatients et notre cœur rusé querelle au dehors pour s'étourdir au dedans.

*

La faculté de métamorphose intellectuelle est la première faculté du critique. Sans elle, il n'est pas apte à comprendre les autres esprits et doit par conséquent se taire, s'il est loyal. Le critique consciencieux a d'abord à se critiquer lui-même : ce qu'on ne comprend pas, on n'a pas le droit de le juger.

*

14 juin 1858. — La tristesse soucieuse augmente. Comme le bétail dans l'étable en flammes je m'attache à ce qui me consume, à la vie solitaire qui me fait tant de mal. Je me laisse dévorer par la souffrance intérieure.....

Hier pourtant, j'ai lutté contre cette fatale tendance, je suis monté à la campagne et les caresses des enfants ont rétabli un peu l'équilibre dans mon âme. Après le dîner sous la feuillée, tous trois ont chanté plusieurs chansonnettes et hymnes d'école. C'était charmant à entendre. La fée du printemps avait versé sur la campagne les fleurs à pleine corbeille. C'était une petite apparition du paradis. Il est vrai que le serpent rôdait aussi par là. On a volé hier à côté de la maison; le deuil avait visité un autre enclos voisin. La mort et le mal rampent autour de chaque Éden et quelquefois dans son enceinte. De là la beauté tragique, la poésie douloureuse de la destinée humaine. Des fleurs, des ombrages, une vue admirable, un soleil couchant, joie, grâce, émotion, abondance et sérénité, tendresse et chansons : voilà la beauté; puis les dangers du présent et les trahisons de l'avenir :

voilà l'élément pathétique. La figure de ce monde passe. Sans la possession de l'éternité, sans la vue religieuse de la vie, ces journées fugitives ne sont qu'un sujet d'effroi. Le bonheur doit être une prière et le malheur aussi. La foi à l'ordre moral, à la paternité protectrice de la Divinité m'apparut dans sa douceur sérieuse.

Pense, aime, agis et souffre en Dieu :
C'est la grande science.

19 juillet 1858. — Aujourd'hui j'ai été remué jusqu'au fond par la nostalgie du bonheur et par les appels du souvenir. Mon ancien moi, mes rêves d'Allemagne, les élans du cœur, les aspirations de l'âme se sont réveillés avec une force inattendue... La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé aussi comme un frisson. La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les voûtes bleues de l'infini et vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans un tourbillon intérieur que je ne puis rendre. Est-ce un avertissement? est-ce une punition? est-ce une tentation? protestation secrète? rébellion véhémente du cœur inassouvi? agonie du

bonheur? affres de l'espérance qui ne se résigne pas à mourir?

Et qu'est-ce qui a soulevé cette tempête? une simple lecture : le premier numéro de la *Revue germanique*. Les articles de Dollfus, Renan, Littré, Montégut, Taillandier, en me ramenant dans quelques vieux sujets favoris, m'ont fait oublier dix années perdues et rappelé ma vie universitaire. J'ai été tenté de jeter là ma défroque genevoise, et de partir, bâton en main, pour un pays quelconque, dépouillé mais vivant, jeune, enthousiaste, plein d'ardeur et de foi.....

Rêvé seul après dix heures du soir, à la fenêtre, tandis que les étoiles se rallumaient entre les nuages et que les lumières des voisins s'éteignaient une à une dans les maisons d'alentour. Rêvé à quoi? au mot de cette tragi-comédie que nous jouons tous. Hélas! hélas! j'étais aussi mélancolique que l'Ecclésiaste. Cent ans me paraissaient un songe, une vie un souffle et toute chose un néant. Que de tourments d'esprit, et tout cela pour mourir dans quelques minutes. A quoi s'intéresser et à quoi bon?

Le temps n'est rien pour l'âme, enfant, ta vie est pleine,
Et ce jour vaut cent ans s'il te fait trouver Dieu.

..... Me faire un but, espérer, lutter, me paraît

toujours plus impossible et prodigieux. A vingt ans j'étais la curiosité, l'élasticité, l'ubiquité spirituelles; à trente-sept, je n'ai plus une volonté, un désir ni un talent; le feu d'artifice de ma jeunesse n'est plus qu'une pincée de cendres.

*

Le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as deviné.

*

Le génie latent n'est qu'une présomption Tout ce qui peut être, doit devenir, et ce qui ne devient pas n'était rien.

14 juillet 1859. — Je viens de relire le *Faust*. Hélas! toutes les années, je suis ressaisi par cette vie inquiète et par ce personnage sombre. C'est le type d'angoisse vers lequel je gravite, et je rencontre toujours plus, dans ce poème, de mots qui me frappent droit au cœur. Type immortel, malfaisant et maudit! Spectre de ma conscience, fantôme de mon tourment, image des combats incessants de l'âme qui n'a pas trouvé son aliment, sa paix, sa foi, n'es-tu pas l'exemple d'une vie qui se dévore elle-même, parce qu'elle n'a pas rencontré son Dieu, et qui, dans sa course errante à travers les mondes, emporte en soi comme une comète l'incendie inextinguible du désir et le supplice de l'incurable désabusement? Moi aussi, je suis réduit au néant, et je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu, altéré par la soif de l'infini, abattu devant l'ineffable. Moi aussi, j'éprouve parfois ces rages sourdes de vie, ces emportements désespérés vers le bonheur, mais bien plus souvent l'affaissement complet et la taciturne désespérance. Et d'où vient tout cela? du doute de la pensée, de soi-

même, des hommes et de la vie, du doute qui énerve le vouloir et qui ôte le pouvoir, qui fait oublier Dieu, qui fait négliger la prière, le devoir, du doute inquiet et corrosif qui rend l'existence impossible et ricane devant tout espoir.

17 juillet 1859. — Toujours et partout le salut est une torture, la délivrance est une mort, l'apaisement est dans l'immolation ; il faut, pour recevoir sa grâce, baiser le crucifix de fer rouge; la vie est une série d'angoisses, un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux. On se distrait, on se disperse, on s'abêtit pour être dispensé de l'épreuve, on détourne les yeux de la *via dolorosa.* Et il faut toujours y revenir. Il faut reconnaître que chacun de nous porte en soi son bourreau, son démon, son enfer, dans son péché, et que son péché c'est son idole, et que cette idole qui séduit les volontés de son cœur est sa malédiction.

Mourir au péché! ce prodigieux mot du christianisme, demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. C'est là seulement qu'est la paix de la conscience, et sans cette paix, il n'y a point de paix..... Je viens de lire sept chapitres de l'Évangile. Cette lecture est un calmant. Faire son devoir par amour et obéissance, faire du bien, telles

sont les idées qui surnagent. Vivre en Dieu et faire ses œuvres, voilà la religion, le salut, la vie éternelle, voilà l'effet et la marque du saint amour et du saint esprit. C'est le nouvel homme, annoncé par Jésus, et la nouvelle vie où l'on entre par la seconde naissance. Renaître, c'est renoncer à l'ancien moi, à l'homme naturel, au péché et s'approprier un autre principe de vie, c'est exister pour Dieu avec un autre moi, une autre volonté, un autre amour.

9 août 1859. — La nature est oublieuse, le monde l'est presque plus encore; pour peu donc que l'individu s'y prête lui-même, l'oubli l'enveloppe bientôt comme un linceul. Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. Naître, s'agiter, disparaître, c'est là tout le drame éphémère de la vie humaine. Sauf dans quelques cœurs, et pas même toujours dans un seul, notre mémoire passe comme une vague sur l'eau, comme une brise dans l'air. Si rien n'est immortel en nous, que cette vie est peu de chose! Comme un rêve qui tremble et s'évapore aux naissantes lueurs de l'aube, tout mon

passé, tout mon présent se dissolvent en moi et se détachent de ma conscience quand elle se replie sur elle-même. Je me sens à cette heure, vide, dépouillé comme un convalescent qui ne se rappelle plus rien. Mes voyages, mes lectures, mes études, mes projets, mes espérances se sont évanouis de ma pensée. C'est un état singulier. Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose, comme la coque d'une larve; je me sens muer, ou plutôt rentrer dans une forme plus élémentaire; j'assiste à mon dévêtement. J'oublie encore plus que je ne suis oublié. J'entre doucement dans le cercueil, de mon vivant. J'éprouve comme la paix indéfinissable de l'anéantissement et la quiétude vague du Nirvâna; je sens devant moi et en moi passer le fleuve rapide du temps, glisser les ombres impalpables de la vie, et je le sens avec la tranquillité cataleptique.

Je comprends la volupté bouddhique des Soufis, le kief des Turcs, l'extase des Orientaux. Et pourtant, je sens aussi que cette volupté est léthifère, qu'elle est, comme l'usage de l'opium et du haschich, un suicide lent; qu'elle est inférieure d'ailleurs à la joie de l'énergie, à la douceur de l'amour, à la beauté de l'enthousiasme, à la saveur sacrée du devoir accompli.

28 novembre 1859. — Ce soir, entendu la première conférence d'Ernest Naville sur la *Vie éternelle*[1]. C'était admirable de sûreté, de loyauté, de clarté et de noblesse. Il a prouvé que la question de l'autre vie devait être posée, malgré tout. Beauté de caractère, puissance de parole, sérieux de la pensée, voilà ce qui éclate dans cette improvisation qui est aussi serrée qu'une lecture et qui ne se détache presque pas des citations de Bossuet et de Jouffroy dont elle est entremêlée. La grande salle du Casino était comble jusque dans l'escalier et l'on ne voyait pas mal de têtes blanches.

13 décembre 1859. — Cinquième leçon sur la *Vie éternelle* (La preuve de l'Évangile par le surnaturel). Même talent, grande éloquence; mais l'orateur ne comprend pas que le surnaturel doit se prouver historiquement, ou sinon, qu'il doit renoncer à sortir du domaine de la foi et à entrer dans celui de l'histoire et de la science. Il cite Strauss, Renan, Scherer, mais il n'en prend que la lettre, non l'esprit. Toujours le dualisme cartésien, le manque de sens génétique, historique, spéculatif et critique.

[1] *La Vie éternelle,* sept discours prononcés à Genève et à Lausanne, en 1859 et 1860 et publiés en 1861.

L'idée de l'évolution vivante n'a pas encore pénétré dans la conscience de l'orateur. Avec la meilleure intention d'être objectif, il demeure, malgré lui, subjectif et oratoire. C'est l'inconvénient de polémiser au lieu de chercher. La moralité chez Naville l'emporte sur le discernement et l'empêche de voir ce qu'il ne veut pas voir; dans sa métaphysique la volonté prime l'intelligence et dans sa personne le caractère est supérieur à l'esprit : tout cela est logique. La conséquence est qu'il peut retenir ce qui s'ébranle, mais non faire des conquêtes, qu'il est conservateur de vérités ou de croyances, mais dépourvu d'initiative et de rajeunissement. Il moralise, mais ne suggère pas. Popularisateur, vulgarisateur, apologète, orateur du plus grand mérite, au fond c'est un scolastique : il argumente exactement comme au XIIme siècle et défend le protestantisme comme on a défendu le catholicisme. La meilleure manière de montrer l'insuffisance de ce point de vue est de faire ressortir par l'histoire combien il est suranné. Cette chimère de la vérité simple et absolue est tout à fait catholique, antihistorique. L'esprit de Naville est mathématique et son objet est la morale; mathématiser la morale, voilà son affaire. Dès qu'il s'agit de ce qui se développe, se métamorphose, s'organise, dès qu'on aborde le monde mobile de la vie

et surtout de la vie spirituelle, il n'est plus dans la question. Le langage est pour lui un système de signes fixes; un homme, un peuple, un livre sont des figures géométriques arrêtées dont il s'agit de découvrir les propriétés. — Encore une application de la loi des contradictions intimes, car Naville aime la vie par le cœur, s'il ne la comprend pas théoriquement.

*

Tout besoin s'apaise et tout vice grandit par la satisfaction.

*

L'obstination, c'est la volonté s'affirmant sans pouvoir se justifier, c'est la persistance sans motif plausible, c'est la ténacité de l'amour-propre substituée à la ténacité de la raison ou de la conscience.

*

Ce n'est pas ce qu'il a, ni même ce qu'il fait qui exprime directement la valeur d'un homme, c'est ce qu'il est.

*

27 janvier 1860. — Oh! l'ordre! l'ordre matériel, l'ordre intellectuel, l'ordre moral! quel soulagement, quelle force, et quelle économie! Savoir où l'on va et ce que l'on veut : c'est de l'ordre. Tenir parole, arriver à temps: encore de l'ordre. Avoir tout sous la main, faire manœuvrer toute son armée, travailler avec toutes ses ressources : toujours de l'ordre. Discipliner ses habitudes, ses efforts, ses volontés, organiser sa vie, distribuer son temps, mesurer ses devoirs, faire valoir ses droits, mettre à profit ses capitaux et ses ressources, ses talents et ses chances : encore et toujours de l'ordre. L'ordre, c'est la lumière, la paix, la liberté intérieure, la disponibilité de soi-même, c'est la puissance. Concevoir l'ordre, rentrer dans l'ordre, réaliser l'ordre en soi, autour de soi, au moyen de soi, c'est la beauté esthétique et morale, c'est le bien-être, c'est ce qu'il faut.

17 avril 1860. — Les oiseaux de nuit se sont envolés; je suis mieux. J'ai pu faire sur la Treille ma promenade ordinaire. Tous les bourgeons étaient

ouverts et les jeunes pousses verdoyaient sur toutes les branches. L'effet que produisent sur un malade le gazouillement des eaux claires, l'allégresse des oiseaux, la fraîcheur naissante des plantes, les jeux bruyants de l'enfance, est singulier; ou plutôt, il m'était singulier de regarder avec les yeux de l'infirme et du mourant et d'entrer dans cette forme d'existence. Ce regard est bien mélancolique. On se sent à l'interdit de la nature, en dehors de sa communion, car elle est la force, la joie, la santé éternelles. « Place aux vivants! nous crie-t-elle. Ne venez pas obscurcir mon azur de vos misères! Chacun son tour; retirez-vous! » — Pour se faire courage il faut se dire . Non, la souffrance et le déclin sont bons à laisser voir au monde, ils donnent de la saveur à la joie des insouciants et un avertissement à ceux qui songent. La vie nous a été prêtée et nous devons à nos compagnons de route le spectacle de l'emploi que nous en faisons jusqu'à la fin. Il nous faut montrer à nos frères comment on doit vivre et comment on doit mourir. Ces premières sommations ont d'ailleurs une valeur divine. Elles nous font entrevoir les coulisses de la vie, ses réalités redoutables et sa clôture obligée. Elles nous apprennent la sympathie. Elles nous conseillent de racheter le temps, pendant qu'il fait encore jour. Elles nous enseignent la gratitude pour les

biens qui nous restent et l'humilité pour les dons qui sont en nous. Ces maux sont donc un bien, ils sont un appel d'en haut, un coup de fouet paternel.

Que la santé est une chose fragile et quelle mince enveloppe défend notre vie contre l'engloutissement du dehors ou la désorganisation du dedans! Un souffle! et la nacelle se fissure ou sombre; un rien! et tout est compromis; un nuage! et tout est ténèbres. La vie est bien la fleur de l'herbe qu'un matin fane et qu'un coup d'aile fauche; c'est bien la lampe de veuve qu'un filet d'air éteint. Pour sentir vivement la poésie des roses d'un matin, il faut sortir des griffes de ce vautour qu'on appelle maladie. Le fond et le rehaut de tout, c'est le cimetière. La seule certitude, en ce monde d'agitations vaines et d'inquiétudes infinies, c'est la mort, et ce qui est l'avant-goût et la petite monnaie de la mort, la douleur.

Tant qu'on détourne les yeux de cette implacable réalité, le tragique de la vie se dissimule; sitôt qu'on la regarde en face, les vraies proportions de toute chose se retrouvent et la solennité rentre dans l'existence. On s'aperçoit clairement qu'on avait joué, boudé, regimbé, oublié et qu'on avait eu tort.

Il faut mourir et rendre compte de sa vie, voilà dans toute sa simplicité le grand enseignement de

la maladie. Fais au plus tôt ce que tu as à faire; rentre dans l'ordre, songe à ton devoir, prépare-toi au départ : voilà ce que crient la conscience et la raison.

3 mai 1860. — Edgar Quinet a touché à tout, il n'a visé qu'aux plus grandes choses, il est riche d'idées, splendide d'images, sérieux, enthousiaste, courageux, noble écrivain. Pourquoi n'a-t-il pas plus de réputation? Parce qu'il est trop pur; parce qu'il est trop uniformément pythonisant, fantastique, inspiré, ce qui ennuie en France; parce qu'il est trop candide, théorique, spéculatif, confiant dans la parole, dans les idées, se livrant trop, dépourvu de malice, d'ironie, de ruse, de finesse, ce qui fait rire les habiles. C'est un idéaliste faisant orgie de couleur, un platonicien brandissant le thyrse des Ménades. Au fond c'est un esprit dépaysé. Il a beau railler l'Allemagne et maudire Albion, il n'en devient pas plus français pour cela. C'est une pensée septentrionale associée à une imagination du midi, mais le mariage n'a pas réussi. Quinet a la maladie de l'exaltation chronique, du sublime invétéré; les abstractions pour lui se personnifient en êtres colossaux qui agissent ou parlent d'une façon démesurée; il est ivre d'infini;

mais on sent très bien que ses créations ne sont que des monologues; il ne peut sortir du lyrisme subjectif. Idées, passions, colères, espérances, plaintes, c'est toujours lui qu'on retrouve partout. On n'a jamais la joie de sortir de son cercle magique, de voir la vérité vraie, d'entrer en rapport avec les phénomènes et les êtres dont il parle, avec la réalité des choses. Cet emprisonnement de l'auteur dans sa personnalité ressemble à de l'infatuation. Mais c'est au contraire parce que le cœur est généreux que l'esprit est *égotiste;* c'est parce que Quinet se croit bien français qu'il l'est si peu. Cette compensation ironique du destin m'est chose très familière; je l'observe sans cesse. L'homme n'est que contradiction, et moins il le sait, plus il est dupe. — Pouvant peu voir les choses telles qu'elles sont, Quinet n'a pas l'esprit très juste, ni proportionné. Il rappelle Victor Hugo, avec beaucoup moins de puissance artistique mais plus de sens historique. Sa faculté maîtresse c'est l'imagination symbolique. Il m'apparaît comme un Gœrres[1] franc-comtois, comme une sorte de prophète surnuméraire, dont sa nation ne sait que faire, vu qu'elle n'aime ni les énigmes, ni l'extase, ni le langage boursouflé, et que l'ivresse du trépied l'ennuie.

[1] Joseph Gœrres (1776-1848), philosophe allemand mystique, disciple de Schelling.

La supériorité réelle de Quinet me paraît être dans ses travaux historiques (*Marnix, l'Italie, les Roumains*), et spécialement dans ses études sur les nationalités. Il est fait pour comprendre ces âmes plus vastes et plus sublimes que les âmes individuelles.

(Plus tard.) — Traduit en vers la page de Gœthe, tirée du *Faust,* qui contient la profession de foi panthéiste. Elle ne va pas trop mal ce me semble. Mais quelle différence entre les deux langues quant à la netteté; c'est l'estompe et le burin. l'une peignant l'effort, l'autre notant le résultat de l'acte; l'une faisant sentir le rêve, le vague, le vide, l'informe, l'autre déterminant, fixant, dessinant même l'indéfini; l'une représentant la cause, la force, les limbes d'où sortent les choses, l'autre les choses elles-mêmes. L'allemand a la profondeur obscure de l'infini, le français la clarté joyeuse du fini.

5 mai 1860. — Vieillir est plus difficile que mourir, par la raison que renoncer une fois et en bloc à un bien coûte moins que d'en renouveler le sacrifice tous les jours et en détail. Supporter son déclin, accepter son amoindrissement est une vertu

plus amère et plus rare que de braver le trépas. Il y a une auréole dans la mort tragique et prématurée; il n'y a qu'une longue tristesse dans la caducité croissante. Mais regardons-y mieux : la vieillesse résignée et religieuse paraît alors plus émouvante que l'ardeur héroïque des jeunes années. La maturation de l'âme vaut mieux que l'éclat des facultés et que l'abondance des forces, et l'éternel en nous doit profiter de tous les ravages que fait le temps. Cette pensée console.

22 mai 1860. — Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie, à dire ce qui peut plaire, à m'abandonner au moment présent, sotte retenue que j'ai toujours observée avec chagrin. Mon cœur n'ose jamais parler sérieusement, par honte de l'adulation et par crainte de ne pas trouver la nuance convenable. Je badine toujours avec le moment qui passe, et j'ai l'émotion rétrospective. Il répugne à ma nature réfractaire de reconnaître la solennité de l'heure où je suis; un instinct ironique, qui provient de ma timidité, me fait toujours glisser légèrement sur ce que je tiens, sous prétexte d'autre chose et d'un autre moment. La peur de l'entraînement et la défiance de moi-même me poursuivent jusque dans l'attendrisse-

ment, et par une sorte de fierté invincible je ne puis me résoudre à dire à un instant quelconque : Demeure ! décide de moi ! sois un instant suprême ! sors du fond monotone de l'éternité et marque un point unique de ma vie !

27 mai 1860 (dimanche). — Entendu ce matin un discours sur le Saint-Esprit, beau, mais insuffisant. Pourquoi ne suis-je pas édifié ? faute d'onction. Et pourquoi pas d'onction ? parce que le christianisme, à ce point de vue rationaliste, est celui de la dignité, non celui de l'humilité : la pénitence, la lutte impuissante, l'austérité y manquent; la Loi s'efface, la sainteté et le mysticisme s'évaporent; l'accent spécifiquement chrétien fait défaut. Mon impression est toujours la même. N'affadissez point la foi, en la dissolvant en pure psychologie morale. J'éprouve un sentiment d'inconvenance et un vrai malaise à voir la philosophie en chaire. « On a ôté mon Sauveur et je ne sais où on l'a mis, » ont le droit de dire les simples, et je le répète avec eux. Ainsi les uns me choquent par leur dogmatisme sacerdotal, les autres par leur laïcisme rationaliste. Il me semble que la bonne prédication devrait unir, comme celle de Schleiermacher, la parfaite humilité morale à l'énergique indépendance de la pensée, le senti-

ment profond du péché au respect de la critique et à la passion du vrai.

*

L'être libre qui s'abandonne lui-même se cède du même coup à Satan ; dans le monde moral il n'y a point de sol sans maître, et les terres vagues appartiennent au Malin.

*

La poésie enfantine consiste à simuler l'avenir en le devançant, comme la poésie de l'âge mûr consiste parfois à revenir en arrière jusqu'à l'âge d'or. La poésie est toujours le lointain. Entrer dans la poésie d'un âge pour la diriger, c'est toujours l'art du gouvernement moral.

17 mars 1861. — Cet après-midi, une langueur homicide m'a ressaisi : dégoût et lassitude de la vie, tristesse mortelle. J'ai été errer au cimetière ; j'espérais m'y recueillir, m'y réconcilier avec le devoir. Chimère ! Le champ du repos lui-même était devenu inhospitalier. Des ouvriers grattaient et enlevaient les gazons ; les arbres étaient secs, le vent froid, le ciel gris ; une aridité prosaïque et profane déshonorait l'asile des morts. J'ai été frappé de cette grande lacune de notre sentiment : le respect des trépassés, la poésie des tombeaux, la piété du souvenir. Nos temples sont trop fermés et nos cimetières trop ouverts. Le résultat est le même. L'âme agitée, tourmentée qui voudrait, hors de la maison et des misères quotidiennes, trouver un lieu où prier en paix, où répandre devant Dieu ses angoisses, où se recueillir en présence des choses éternelles, ne sait chez nous où aller. Notre Église ignore ces souffrances du cœur, elle ne les devine pas, elle a peu de prévenance compatissante, peu d'égards discrets pour les peines délicates, nulle intuition des mystères de la tendresse, aucune suavité religieuse. Sous prétexte de spiritualité,

nous froissons des aspirations légitimes. Nous avons perdu le sens mystique, et qu'est-ce qu'une religion sans mysticité? une rose sans parfum.

Nous disons toujours : repentance, sanctification! mais adoration et consolation sont aussi deux éléments religieux essentiels et peut-être devrions-nous leur faire plus de place.

28 avril 1861. — De même que le rêve métamorphose, selon sa nature, les incidents du sommeil, l'âme convertit en phénomènes psychiques les impressions mal définies de l'organisme. Une mauvaise attitude devient cauchemar; un air chargé d'orage devient tourment moral. Non par un effet mécanique et par une causalité directe, mais l'imagination et la conscience engendrent selon leur propre nature des effets analogues, elles traduisent dans leur langue et moulent dans leur forme ce qui leur arrive du dehors. C'est ainsi que le rêve peut servir à la médecine et à la divination. C'est ainsi que la météorologie fait sortir de l'âme les maux qu'elle recélait confusément dans son intérieur. — La vie n'est que sollicitée du dehors et ne produit jamais qu'elle-même; l'originalité consiste à produire rapidement et nettement la réaction contre l'influence du dehors et à lui donner

notre formule individuelle. Penser, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel. C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir. Tout ce qui vient du dehors est une question à laquelle nous devons réponse, une pression à laquelle nous devons contre-pression, tant que nous sommes vivants et que nous voulons demeurer libres. Le développement de notre nature inconsciente suit les lois astronomiques de Ptolémée. Tout est changement, cycle, épicycle et métamorphose.

Chacun possède donc en soi les analogies et les rudiments de tout, de tous les êtres et de toutes les formes de la vie. Qui sait surprendre les petits commencements, les germes et les symptômes, peut retrouver en soi le mécanisme universel et deviner par intuition les séries qu'il n'achèvera pas lui-même: ainsi les existences végétales, animales, les passions et les crises humaines, les maladies de l'âme et celles du corps. L'esprit subtil et puissant peut traverser toutes les virtualités et de chaque point faire sortir en éclair le monde qu'il renferme. C'est là prendre conscience et possession de la vie générale, c'est entrer dans le sanctuaire divin de la contemplation.

4 septembre 1861. — J'aime un peu toutes les femmes, comme si toutes me tenaient en gage une parcelle de mon idéal ou mon idéal lui-même. Je les enveloppe de ma sympathie comme l'asile, le sanctuaire, le refuge des douleurs, des joies et des affections, comme la provision céleste de mansuétude et de bonté sur la terre, et quand j'obéis tout à fait à ma nature, elles se sentent si bien aimées, protégées et comprises qu'elles me rendent ma bienveillance.

... Je ne me sens pas d'égoïsme sur ce point; je ne retiens rien pour moi. Mettre de la joie dans les âmes, c'est au fond mon plus cher plaisir. Mon inclination est pour l'harmonie des sentiments avec tout ce qui m'entoure et m'approche. Réjouir et déplier, comprendre et consoler, il me semble que c'est tout ce que je demande à la vie...

Ma nature est d'être prévenant, compatissant, sympathique, de m'abandonner à la vie collective, de chercher à rendre heureux bêtes et gens, d'être secourable pour toutes les vies, aimant pour tous les cœurs.

12 septembre 1861. — La grande contradiction de mon être, c'est une pensée qui veut s'oublier

dans les choses et un cœur qui veut vivre dans les gens. L'unité du contraste est dans le besoin de s'abandonner, de ne plus vouloir et de ne plus exister pour soi-même, de *s'impersonnaliser,* de se volatiliser dans l'amour et la contemplation. Ce qui me manque c'est le caractère, le vouloir, l'individualité. Mais comme toujours, l'apparence est juste le contraire de la réalité, et ma vie ostensible le rebours de mon aspiration fondamentale. Moi dont tout l'être, pensée et cœur, a soif de s'absorber dans la réalité, dans le prochain, dans la nature et en Dieu, moi que la solitude dévore et détruit, je m'enferme dans la solitude et j'ai l'air de ne me plaire qu'avec moi-même, de me suffire à moi-même. La fierté et la pudeur de l'âme, la timidité du cœur m'ont fait violenter tous mes instincts, intervertir absolument ma vie. Je ne m'étonne pas d'être impénétrable; en fait j'ai toujours évité ce qui m'attirait et tourné le dos au point où j'aurais secrètement voulu aller.

Deux instincts sont en moi : vertige et déraison;
J'ai l'effroi du bonheur et la soif du poison.

C'est la Némésis qui ne veut pas souffrir la vie, c'est l'instinct de la mort qui travaille continuellement à détruire ce qui veut être, ce qui prend forme, ce qui existe, c'est la rage de destruction

l'attrait pour le suicide qui s'identifie à l'instinct de conservation. — Cette antipathie pour ce qui ferait du bien, pour le remède et l'aliment sauveur, n'est-elle pas une variante de l'antipathie pour la lumière morale, pour la vérité régénératrice? Le péché ne crée-t-il pas aussi une soif de la mort, une ardeur croissante pour ce qui fait du mal? — Le découragement a été mon péché. Le découragement est une incrédulité. La faiblesse croissante en a été la suite et le principe de mort a grandi en même temps que l'influence du Prince des ténèbres. Ma volonté en abdiquant a cédé le sceptre aux instincts, et, la corruption de l'excellent donnant ce qu'il y a de pire, l'amour de l'idéal et le désintéressement tendre sont devenus le dégoût de l'espérance et l'appétit de l'anéantissement. Ma croix c'est l'action.

11 octobre 1861 (Heidelberg). — Après onze jours de voyage, me voici sous le toit de mes amis, dans la maison hospitalière assise au bord du Neckar, et dont le jardin monte sur le flanc du Heiligenberg... Grand soleil; ma chambre est inondée de lumière et de chaleur. Assis en face du Geisberg, j'écris au murmure du Neckar, qui roule ses ondes vertes, pailletées d'argent, droit au bas

du balcon qui tourne autour de l'étage où je suis logé. Une grande barque, venant de Heilbronn, passe silencieusement sous mes yeux, tandis que les roues d'une charrette que je n'aperçois pas se font entendre sur la route qui longe la rivière. Des voix lointaines d'enfants, de coqs, de moineaux qui jouent, la cloche de l'église du Saint-Esprit qui sonne l'heure, suffisent à mesurer, sans la troubler, la tranquillité générale de cette nature. On sent glisser doucement les heures, et le temps semble planer dans son vol plutôt que battre des ailes. Je ne sais quelle paix monte au cœur. Impression de grâce matinale et de fraîche poésie qui ressemble à l'adolescence et qui donne l'intuition du bonheur germanique... Deux barques pontées portant drapeau rouge, chacune avec une suite de bateaux plats remplis de charbon, remontent le courant et manœuvrent pour traverser l'arche du grand pont de pierre. Je me mets à la fenêtre et je vois toute une perspective de bateaux qui voguent dans les deux sens; le Neckar est animé comme un Corso, et déjà sur la pente de la montagne boisée que raient les fumées ondoyantes de la ville, le château étend son ombre comme une vaste draperie et dessine la silhouette de ses tours et de ses pignons. Plus haut, en face, la Molkenkur se profile en sombre. Plus haut encore se détachent sur l'orient

éblouissant les formes vaporeuses des deux tours du Kaiserstuhl et du Trutz-Heinrich..... Mais laissons le paysage. Mon hôte, le Dr Georges Weber, m'apprend que son manuel d'histoire est traduit en polonais, hollandais, espagnol, italien et français, et que sa grande *Histoire universelle* a déjà trois volumes publiés. Quelle capacité de travail vraiment étonnante, quelle ténacité prodigieuse, quelle solidité! *O deutscher Fleiss!*

25 novembre 1861. — Comprendre un drame, c'est la même opération mentale que comprendre une existence, une biographie, un homme : c'est faire rentrer l'oiseau dans l'œuf, la plante dans la graine et reconstituer toute la genèse de l'être en question. L'art n'est que la mise en relief de la pensée obscurcie de la nature; c'est la simplification des lignes et le dégagement des groupes invisibles. Le feu de l'inspiration fait ressortir les dessins tracés à l'encre sympathique. Le mystérieux devient évident, le confus devient clair, le compliqué devient simple, le fortuit devient nécessaire. Bref l'art révèle la nature en traduisant ses intentions et formulant ses volontés. Tout idéal est le mot d'une longue énigme. Le grand artiste est un simplificateur.

*

Chaque homme est un dompteur de bêtes féroces, et ces bêtes féroces ce sont ses passions. Leur arracher leurs crocs et leurs griffes, les museler, les apprivoiser, en faire des animaux domestiques, des serviteurs, écumants peut-être mais soumis, c'est là l'éducation personnelle.

*

L'inachevé n'est rien.

*

La vraie humilité n'est-ce pas d'accepter son infirmité comme une épreuve et sa malignité comme une croix, de faire le sacrifice de ses prétentions et de ses ambitions, même celles de conscience ? La vraie humilité c'est le contentement.

*

3 février 1862. — La critique de soi-même est le corrosif de toute spontanéité oratoire ou littéraire. Le besoin de connaître retourné sur le moi est puni, comme la curiosité de Psyché, par la fuite de la chose aimée. La force doit rester mystérieuse à elle-même ; dès qu'elle pénètre dans son propre mystère elle s'évanouit. La poule aux œufs d'or devient inféconde dès qu'elle veut savoir pourquoi ses œufs sont d'or. La conscience de la conscience est le terme de l'analyse, disais-je, mais l'analyse poussée jusqu'au bout se dévore elle-même comme le serpent égyptien. Il faut lui donner une matière extérieure à moudre et à dissoudre, si l'on veut empêcher sa destruction par son action sur elle-même. Nous sommes et devons être obscurs pour nous-mêmes, disait Gœthe, tournés vers le dehors et travaillant sur le monde qui nous entoure. Le rayonnement extérieur fait la santé ; l'*intériorisation* trop continue nous ramène au néant. Mieux vaut dilater sa vie, l'étendre en cercles grandissants, que de la diminuer et de la restreindre obstinément par la contraction solitaire. La chaleur tend à faire d'un point un globe, le froid à réduire

un globe à la dimension d'un atome. Par l'analyse je me suis annulé.

23 avril 1862 (Mornex sur Salève). — Éveillé par le ramage des oiseaux à quatre heures trois quarts, je vois au ciel, en ouvrant mes volets, le croissant orangé de la lune qui regardait ma fenêtre tandis que l'orient blanchissait à peine. Une heure plus tard promenade délicieuse. Anémones encore fermées, pommiers en fleurs :

Ces beaux pommiers, couverts de leurs fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Vue ravissante. Sentiment de fraîcheur et de joie. Nature en fête. J'ai déjeuné, lu le journal et me voici. Nos dames de la pension sont encore sous l'horizon. Que je les plains de perdre ainsi deux ou trois belles heures !

(Onze heures.) — Préludes, gammes, études de piano sous mes pieds. Voix d'enfants au jardin. J'achève l'apologie de la *Logique* de Hegel par Rosenkranz et je viens de parcourir quelques articles de Revues..... La borne de l'esprit français, c'est l'insuffisance de son alphabet spirituel qui ne lui permet pas de traduire l'âme grecque, ger-

manique, espagnole, sans en dénaturer l'accent. L'hospitalité des mœurs de la France ne se complète pas par l'hospitalité réelle de la pensée. — C'est l'inverse de ma nature. Je suis individuel en face des hommes, objectif en présence des choses. Je me sens différent des foules et semblable à la nature dans son ensemble. Je m'affirme dans mon unité sympathique avec la vie que j'aime à comprendre et dans ma négation de la banalité tyrannique. Les cohues imitatrices m'inspirent autant de répulsion secrète que la moindre existence spontanée et vraie (la plante, l'animal, l'enfant) m'inspire d'attrait. Je me sens en communauté d'esprit avec les Gœthe, les Hegel, les Schleiermacher, les Leibnitz, bien opposés pourtant entre eux, tandis que les philosophes français, rhéteurs ou géomètres, malgré leurs hautes qualités, me laissent froid, parce qu'ils ne portent pas en eux la somme de la vie universelle, qu'ils ne dominent pas la réalité complète, qu'ils m'emprisonnent ou me mettent en défiance. — Ce qui manque aux Français, c'est l'intuition de l'unité vivante, c'est la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'être ; ce qui leur appartient, c'est la construction des sciences spéciales, l'art d'écrire un livre, le style, la politesse, la grâce, les modèles littéraires, l'urbanité exquise, l'esprit d'ordre, l'art didactique, la discipline, l'élégance, la

vérité de détail, la mise en scène, le besoin et le talent du prosélytisme, la vigueur des conclusions pratiques. Mais pour voyager dans l'*Inferno* ou le *Paradiso,* il faut d'autres guides; eux restent sur la terre, dans la région du fini, du changeant, de l'historique et du divers. La catégorie du mécanisme et la métaphysique du dualisme sont les deux sommets de leur pensée. Pour en sortir, ils se font violence.

24 avril 1862. — Midi; paix profonde, silence des montagnes en dépit d'une maison pleine et d'un village proche. On n'entend que le bruit de la mouche qui bourdonne. Ce calme est saisissant. Le milieu du jour ressemble au milieu de la nuit. La vie paraît suspendue alors qu'elle est le plus intense. Ces moments sont ceux où l'on entend l'infini, où l'on perçoit l'ineffable.— Victor Hugo, dans ses *Contemplations,* vient de me faire parcourir des mondes, puis ses contradictions me font songer au chrétien convaincu avec lequel je causais hier dans la maison voisine..... Le même soleil inonde et le livre et la nature, le poète douteur, le prédicateur croyant et le rêveur mobile, qui au milieu de toutes ces existences se laisse bercer à tous les souffles et jouit, étendu dans la nacelle de son ballon, de flot-

ter à la dérive dans tous les mouillages de l'éther et de sentir passer en lui tous les accords et dissonances de l'âme, du sentiment et de la pensée. Paresse et contemplation! sommeil du vouloir, vacances de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais! Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir. C'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs. La joie de reprendre conscience de moi-même, d'entendre bruire le temps et couler le torrent de la vie universelle suffit parfois pour me faire oublier tout désir, pour éteindre en moi le besoin de production et la force d'exécution. L'épicuréisme intellectuel menace continuellement de m'envahir. Je ne puis le combattre que par l'idée du devoir. Le poète l'a dit :

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un destin ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour [1].

[1] Victor Hugo, *Les Châtiments*.

(Cinq heures.) — Après midi causé sur la terrasse avec notre société; un peu de cordialité familière s'introduit dans nos relations à tous. Relu avec attendrissement quelques chants de *Jocelyn.* Que c'est admirable!

Il se fit de la vie une plus mâle idée :
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée;
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui[1].

C'est la vraie poésie, que celle qui vous élève ainsi vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine; que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et qui fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse, qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie. Cette tragédie du cœur n'a d'analogue en français, pour la pureté, que *Paul et Virginie,* et je ne sais pas si je ne préfère point *Jocelyn.* Pour être juste, il faudrait les relire en même temps...

(Six heures.) — Encore un jour qui baisse. Sauf

[1] Épilogue de *Jocelyn.*

le Mont-Blanc, toutes les montagnes sont déjà décolorées. Le frais du soir succède aux ardeurs de l'après-midi. Le sentiment de l'implacable fuite des choses, de l'emportement irrésistible des jours me saisit de nouveau et m'oppresse.

Nature au front serein, comme vous oubliez!

En vain nous crions avec le poète : O temps, suspends ton vol!... Et quelles journées voudrions-nous retenir des deux mains? Non pas seulement les journées de bonheur, mais les journées perdues. Les unes laissent au moins un souvenir, les autres laissent un regret, presque un remords...

(Onze heures.) — Coup de vent. Quelques nuages au firmament. Le rossignol se tait. En revanche la rivière et le grillon chantent encore.

18 mai 1862. — Rentré depuis une heure, je viens de chanter tous les airs du monde dans ma chambre solitaire. D'où me vient cette gaieté? D'une après-midi salubre, en société débonnaire, et d'un ensemble d'impressions douces. J'aimais tout autour de moi et ma sympathie me revenait en affection, J'ai tout mis en train chez nos amis, les parents, les enfants, les hôtes; j'ai ri, joué, folâtré; je suis ren-

tré dans la simplicité enfantine, dans la joie naïve et élémentaire qui fait tant de bien. Je sentais l'influence irrésistible et conquérante de la bonté. Elle multiplie la vie, comme la rosée multiplie les fleurs.....

Je me sens encore des trésors de candeur, de dévouement, pour l'époque où la vie à deux et la paternité viendraient à les réclamer. Je n'ai aucune ambition mondaine; la vie de famille et la vie de l'intelligence sont les seules qui me sourient. Aimer et penser sont mes seuls besoins exigeants et indestructibles. Avec l'esprit subtil, retors, complexe et caméléon, j'ai le cœur enfant; je n'aime que la perfection ou le badinage, les deux extrêmes opposés. Les vrais artistes, les vrais philosophes, les vrais religieux ne s'arrangent guère qu'avec la simplicité des tout petits enfants ou la sublimité des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire avec la nature pure ou le pur idéal. Dans ma pauvreté je sens de même. Tout l'entre-deux me fait sourire. Il faut bien s'en accommoder, mais mon goût est ailleurs. Demi-science, demi-talent, demi-délicatesse, demi-élégance, demi-mérite, voilà le monde, et qu'en faire de ce monde sinon une école de patience et de douceur? Mais pour la bonté, je n'ai plus ni critique, ni résistance, ni réserve; je lui pardonne tout parce qu'elle passe avant tout. J'ai faim et soif de

simple bonté, parce que la moquerie, le soupçon, la malveillance, la jalousie, l'amertume, les jugements téméraires, la malice corrosive usurpent aujourd'hui une place grandissante et font dans la société la guerre de tous contre presque tous, et dans la vie privée l'aridité du désert.

9 août 1862. — La vie qui veut s'affirmer en nous tend à se restaurer sans nous; elle répare elle-même ses brèches, elle raccommode ses toiles d'araignée après leur déchirure, elle rétablit les conditions de notre bien-être; elle retisse le bandeau sur nos yeux, ramène l'espérance dans nos cœurs, réinfuse la santé dans nos organes, redore la chimère dans nos imaginations. Sans cela l'expérience nous aurait éraillés, usés, blasés, flétris sans remède, longtemps avant l'heure, et l'adolescent serait plus vieux qu'un centenaire. Notre partie la plus sage serait donc celle qui s'ignore : ce qui est le plus raisonnable dans l'homme c'est ce qui ne raisonne pas; l'instinct, la nature, l'activité divine et impersonnelle nous guérissent de nos folies personnelles; le *genius* invisible de notre vie ne se lasse pas de fournir l'étoffe aux prodigalités de notre moi. La base essentielle, maternelle de notre vie consciente, c'est notre vie inconsciente que nous

n'apercevons pas plus que l'hémisphère extérieur de la lune n'aperçoit la terre, tout en lui étant invinciblement et éternellement lié. C'est notre ἀντίχθων, pour parler avec Pythagore.

7 novembre 1862. — Combien l'éternel sourire de la critique indifférente, combien cette moquerie sans entrailles qui corrode, persifle et démolit tout, qui se désintéresse de tout devoir personnel, de toute affection vulnérable et qui ne tient qu'à comprendre sans agir, combien cette contemplation ironique est malfaisante, contagieuse et malsaine! Le criticisme devenu habitude, tic et système, c'est l'abolition de l'énergie morale, de la foi et de toute force. Un de mes penchants m'y conduit; mais je recule devant les résultats quand j'en rencontre des types bien plus nets que moi-même. Et au moins, je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais essayé de ruiner la force morale chez les autres. Mon respect de la vie me l'a interdit, et ma défiance de moi-même m'en a même ôté la tentation.

Ce genre d'esprit est bien dangereux chez nous, car il caresse tous les mauvais instincts, l'indiscipline, l'irrévérence, l'individualisme égoïste, et il aboutit à l'atomisme social. Les négatifs ne sont

inoffensifs que dans de grands organismes politiques qui vont sans eux et malgré eux. En se multipliant parmi nous, ils feront crouler toutes nos petites patries, car les petits États ne vivent que de foi et de volonté. Malheur si la négation domine, car la vie est une affirmation ; et une société, une patrie, une nation est un tout vivant qui peut mourir. Point de peuple possible sans préjugés, car l'esprit public, la tradition, sont autant de réseaux de croyances acquises, admises, continuées, sans démonstration évidente, sans discussion. Pour agir il faut croire ; pour croire, il faut se décider, trancher, affirmer, et, au fond, préjuger les questions. Est impropre à la vie pratique, celui qui ne veut agir qu'en pleine certitude scientifique. Or, nous sommes faits pour agir, car nous ne pouvons décliner le devoir ; il ne faut donc pas condamner le préjugé tant qu'on n'a que du doute à mettre à sa place, et il ne faut pas rire de ceux qu'on serait incapable de consoler. Voilà mon point de vue.

*

Ne méprise pas ta situation ; c'est là qu'il faut agir, souffrir et vaincre. De tous les points de la terre on est aussi près du ciel et de l'infini.

*

En dehors de l'élément commun à tous les hommes, il y a un élément qui les sépare. Cet élément peut être la religion, la patrie, la langue, l'éducation. Mais tout ceci étant supposé commun, il reste encore quelque chose qui sert de démarcation, c'est l'idéal. Avoir ou n'avoir pas d'idéal, avoir tel idéal ou tel autre, voilà ce qui creuse des abîmes entre les hommes, même entre ceux qui vivent dans le même cercle, sous le même toit, ou dans la même chambre. Il faut aimer du même amour, penser de la même pensée pour échapper à la solitude.

*

Le respect mutuel implique la discrétion et la réserve dans la tendresse même, le soin de sauvegarder la plus grande part possible de liberté chez ceux dont on partage la vie. Il faut se défier de son instinct d'intervention, car le désir de faire prévaloir sa volonté s'y déguise parfois sous l'aspect de la sollicitude.

*

8 janvier 1863. — Ce soir, j'ai relu *le Cid* et *Rodogune*. Mon impression est encore mixte et confuse. Il y a beaucoup de désenchantement dans mon admiration et de réserve dans mon entraînement. Ce qui me déplaît dans ce théâtre, c'est l'abstraction toute mécanique des caractères, et le ton de matamore et de virago des interlocuteurs. Je pensais vaguement à des marionnettes gigantesques, pérorant par truchement avec l'emphase espagnole. C'est puissant, mais on a devant soi des idoles héroïques plutôt que des êtres humains. Le je ne sais quoi d'artificiel, de pompeux, de tendu, de guindé, qui est la misère de la tragédie classique, y apparaît décidément, crie et grince comme les poulies et les cordes de ces colosses majestueux. Je préfère beaucoup Racine et Shakespeare, l'un pour la sensation esthétique, l'autre pour la sensation psychologique. Le théâtre méridional ne peut se dégager des masques. Or je m'arrange des masques comiques; mais pour les héros sérieux, le type abstrait, le masque est impatientant. On rit avec les personnages de carton ou de fer-blanc; je ne sais pleurer qu'avec les vivants ou ce qui leur res-

semble. L'abstraction tourne aisément à la caricature; elle engendre l'ombre chinoise, le pantin et le fantoche. C'est la psychologie du premier degré, comme les images coloriées d'Allemagne sont de la peinture élémentaire. Et avec cela, un raffinement parfois sophistique ou alambiqué : les sauvages ne sont nullement simples. Le beau côté, c'est la vigueur mâle, la franchise intrépide des idées, des mots et des sentiments. Pourquoi faut-il que pas mal de grandeur factice se mêle à la grandeur vraie, dans ce théâtre de 1640 d'où devait sortir tout le développement théâtral de la France monarchique? Le génie est là, mais une civilisation conventionnelle l'enveloppe, et on a beau faire on ne porte pas la perruque impunément.

13 janvier 1863. — Lu *Polyeucte* et la *Mort de Pompée.* Malgré qu'on en ait, le grandiose de Corneille vous réconcilie avec son emphatique roideur et sa trop ingénieuse rhétorique. Mais c'est ce genre dramatique qui est faux et le goût français, qui est oratoire et théâtral, apparaît dès les premiers chefs-d'œuvre de sa période classique. Ses héros sont des rôles plutôt que des hommes : ils posent pour la magnanimité, la vertu, la gloire, bien plus qu'ils ne les réalisent; ils sont toujours en scène, regar-

dés par les autres ou par eux-mêmes. Chez eux, la gloire, c'est-à-dire la vie solennelle et l'opinion du public, remplace le naturel, devient le naturel. Ils ne parlent que *ore rotundo,* en cothurne et parfois en échasses. Et quels avocats consommés ! Le drame français c'est un tournoi oratoire, un plaidoyer continuel, dans une journée où quelqu'un va mourir et où tous les personnages se dépêchent de profiter de la parole avant que l'heure fatale du silence ne sonne. Ailleurs la parole sert à faire comprendre l'action ; dans la tragédie française l'action n'est qu'un motif honnête à parler, c'est le procédé destiné à extraire les plus beaux discours des gens engagés dans cette action, et qui l'aperçoivent à ses divers moments ou sous ses diverses faces. L'amour et la nature, le devoir et le penchant, et une dizaine d'autres antithèses morales sont les membres que fait gesticuler le fil du dramaturge et qui dessinent toutes les attitudes tragiques. Ce qui est vraiment curieux et amusant, c'est que le peuple le plus vif, le plus gai et le plus spirituel ait toujours entendu le genre noble de la façon la plus gourmée et la plus pompeuse. Mais c'était inévitable.

8 avril 1863. — Refeuilleté les trois mille cinq

cents pages des *Misérables* et cherché l'unité de cette vaste composition.

Les *Misérables* ont pour idée fondamentale ceci. La société engendre de tristes et affreuses misères (la prostitution, le vagabondage, la classe des gens sans aveu, les scélérats, les voleurs, les galériens, la guerre, les clubs révolutionnaires et les barricades). Elle doit se le dire et ne pas traiter comme de simples monstres tous ceux que frappe la loi. Humaniser la loi et l'opinion, relever les tombés comme les vaincus, créer une rédemption sociale, voilà la tâche. Et comment ? diminuer les rébellions et les vices par la lumière, et convertir les coupables par le pardon, voilà le moyen. — Au fond, n'est-ce pas christianiser la société, en étendant la charité du pécheur jusqu'au condamné, en appliquant à cette vie déjà ce que l'Église applique plus volontiers à l'autre. Ramener à l'ordre et au bien par l'amour infatigable, au lieu d'écraser par la vindicte inflexible et par la justice farouche : telle est la tendance du livre. Elle est noble et grande. Mais elle est un peu optimiste et rappelle Rousseau. Il semble que l'individu soit toujours innocent et la société toujours responsable. En somme, l'idéal c'est (pour le XXme siècle) une sorte d'âge d'or démocratique, de république universelle, où la guerre, la peine de mort et le paupérisme auront disparu;

c'est la religion et la cité du progrès; en un mot c'est l'utopie du XVIIIme siècle reprise en grand. Beaucoup de générosité, mais pas mal de chimère. Et la chimère consiste dans une notion trop extérieure du mal. L'auteur ignore ou feint d'oublier l'instinct de perversité, l'amour du mal pour le mal, que contient le cœur humain. La grande et salutaire idée de l'ouvrage, c'est que l'honnêteté légale est une sanguinaire hypocrisie quand elle croit pouvoir séparer la société en élus et en réprouvés, et confond le relatif avec l'absolu. Le passage capital, c'est Javert déraillé qui renverse tout le système moral du rigide Javert, cet espion prêtre, ce policier rectiligne. Ce chapitre fait transparaître et transluire la charité sociale au travers de la stricte et inique justice. La suppression de l'enfer social, c'est-à-dire des flétrissures irréparables, des mépris sans terme et sans remède : cette idée est vraiment religieuse.

Et quant à l'érudition, au talent, au relief de l'exécution, l'ouvrage est étourdissant, stupéfiant presque. Son défaut est l'immensité des digressions et dissertations épisodiques, l'outrance dans toutes les combinaisons et dans toutes les thèses, je ne sais quoi de tendu, de spasmodique et de violent dans le style, qui est bien différent de l'éloquence naturelle et de la vérité vraie. L'effet est le malheur de

Victor Hugo, parce qu'il est le centre de son esthétique ; de là exagération, emphase, tic théâtral, tension de volonté. Puissant artiste, mais qui ne peut faire oublier l'artiste; modèle dangereux, car le maître lui-même rase déjà tous les écueils du grotesque, et va du sublime au repoussant, plutôt qu'il ne peut donner l'impression harmonieuse du beau. Aussi déteste-t-il Racine.

Quelle puissance philologique et littéraire que celle de Victor Hugo! Il possède toutes les langues contenues dans notre idiome, langues du palais, de la bourse, de la marine et de la guerre, de la philosophie et du bagne, langues des métiers et de l'archéologie, du bouquiniste et du puisatier. Tous les bric-à-brac de l'histoire et des mœurs, toutes les curiosités du sol et du sous-sol lui sont connus et familiers. Il semble avoir retourné son Paris et le savoir corps et âme comme on connaît sa poche. Mémoire prodigieuse, imagination fulgurante. C'est un visionnaire maître de ses rêves, qui manie à volonté les hallucinations de l'opium et du haschich sans en être dupe, qui a fait de la folie un de ses animaux domestiques, et chevauche de sang-froid le cauchemar, Pégase, l'Hippogriffe et la Chimère. Ce phénomène psychologique est du plus vif intérêt. — Victor Hugo dessine à l'acide sulfurique, il éclaire à la lumière électrique; il assourdit, aveugle

et entourbillonne son lecteur plutôt qu'il ne le charme ou le persuade. La force, à ce degré, est une fascination; sans captiver elle emprisonne; sans enchanter elle ensorcelle. Son idéal, c'est l'extraordinaire, le gigantesque, le renversant, l'incommensurable; ses mots caractéristiques, c'est *immense, colossal, énorme, géant, monstrueux.* Il trouve moyen d'outrer même l'enfantin et le naïf; la seule chose qui lui paraisse inaccessible, c'est le naturel. Bref, sa passion c'est la grandeur; son tort c'est l'excès; son cachet c'est le titanique, avec la dissonance bizarre de la puérilité dans la magnificence; sa partie faible c'est la mesure, le goût, le sentiment du ridicule, et l'esprit dans le fin sens du mot. — Victor Hugo est un Espagnol francisé; ou plutôt il a tous les extrêmes du sud et du nord, du Scandinave et de l'Africain; ce qu'il est le moins, c'est gaulois. Et par un caprice de la destinée, il est un des génies littéraires de la France du XIXme siècle! Ses ressources sont inépuisables et l'âge ne semble rien pouvoir sur lui. Quel bagage infini de mots, d'idées, de formes ne traîne-t-il pas avec lui; et quelle montagne d'œuvres il laisse derrière lui pour marquer son passage! Ses éruptions tiennent du volcan, et ce fabuleux travailleur continue à soulever, à disloquer, à broyer, à construire un monde de sa création, un monde hindou plutôt qu'hellénique.

Il m'émerveille; pourtant, je préfère les génies qui donnent le sentiment du vrai et qui augmentent la liberté intérieure. Chez Hugo on sent le cyclope et l'effort; je préfère encore l'arc sonore d'Apollon et le sourcil tranquille de Jupiter Olympien. Son type c'est le Satyre de la *Légende des siècles,* qui étouffe l'Olympe, entre la laideur du faune et la sublimité foudroyante du grand Pan.

7 août 1863. — Promenade après souper; ciel étincelant d'étoiles; voie lactée magnifique. Hélas! j'ai néanmoins le cœur pesant.....

Au fond de tout, je retrouve toujours l'incurable défiance de moi-même et de la vie, qui s'est convertie en indulgence pour le prochain, mais en abstention absolue pour mon compte. Tout ou rien! Ceci serait mon naturel, mon fond primitif, mon vieil homme. Et pourtant, pourvu qu'on m'aime un peu, qu'on pénètre un peu dans mon sentiment intime, je me sens heureux et ne demande presque rien d'autre. Les caresses d'un enfant, la causerie d'un ami suffisent à me dilater joyeusement. Ainsi j'aspire à l'infini et peu me contente déjà; tout m'inquiète et la moindre chose me calme. Je me suis surpris souvent à désirer mourir, et pourtant mon ambition de bonheur ne

dépasse guère celle de l'oiseau : des ailes! du soleil! un nid! Je m'obstine dans la solitude, par goût semble-t-il; non, c'est par dégoût, par honte d'avoir besoin d'autrui, par honte de l'avouer et par peur de river mon esclavage en le reconnaissant.

2 septembre 1863. — Comment nommer l'insaisissable sensation qui m'a persécuté ce matin dans le crépuscule du réveil? C'était une réminiscence, charmante, mais vague, sans nom, sans contour, comme une figure de femme entrevue par un malade dans l'obscurité de sa chambre et dans l'incertitude du délire. J'avais le sentiment distinct que c'était une figure sympathique rencontrée quelque part et qui m'avait ému un jour, puis retombée avec le temps dans les catacombes de l'oubli. Mais tout le reste était confus, le lieu, l'occasion, la personne même, car je ne voyais pas son visage ni son expression. Le tout était comme un voile voltigeant sous lequel serait cachée l'énigme du bonheur. Et j'étais assez éveillé pour être sûr que ce n'était point un rêve.

Voilà donc la dernière trace des choses qui s'engloutissent en nous, des souvenirs qui meurent : un feu follet impalpable éclairant une impression

indécise, dont on ne sait si c'est une douleur ou un plaisir ; une lueur sur un sépulcre. Que c'est bizarre ! Je pourrais presque appeler cela les revenants de l'âme, les ressentiments du bonheur, les mânes de nos émotions mortes. Si par supposition (et le Talmud l'affirme peut-être), chaque élan d'amour engendre involontairement un génie invisible qui aspire à l'existence complète, si ces lueurs qui ne sont pas devenues des êtres errent dans les limbes de notre âme, comment s'étonner de ces apparitions étranges qui viennent visiter notre chevet ? Le fait est que je n'ai pu forcer le fantôme à me dire son nom, ni cette réminiscence à reprendre de la netteté.

Sous quel mélancolique aspect peut se présenter la vie quand on suit le courant de ces pensées rêveuses! C'est comme un vaste naufrage nocturne où cinquante voix aimantes appellent au secours, mais où l'implacable vague montante éteint successivement tous les cris, sans qu'on ait pu serrer une main ni donner le baiser d'adieu dans ces ténèbres de mort. De ce point de vue, la destinée paraît âpre, sauvage, cruelle, et le tragique de la vie se dresse comme un roc au milieu des eaux plates de la trivialité quotidienne. Impossible de n'être pas sérieux devant l'indéfinissable inquiétude que produit en nous ce spectacle. La surface des choses est

riante ou banale, mais la profondeur est austère et formidable. Dès qu'on touche aux choses éternelles, aux destinées de l'âme, à la vérité, au devoir, aux secrets de la vie et de la mort, on devient grave en dépit qu'on en ait.

L'amour sublime, unique, invincible, mène tout droit au bord du grand abîme, car il parle immédiatement d'infini et d'éternité. Il est éminemment religieux. Il peut même devenir religion. Quand tout autour de l'homme chancelle, vacille, tremble et s'obscurcit dans les lointaines obscurités de l'inconnu, quand le monde n'est plus que fiction ou féerie et l'univers que chimère, quand tout l'édifice des idées s'évanouit en fumée et que toutes les réalités se convertissent en doute, quel point fixe peut encore rester à l'homme ? C'est le cœur fidèle d'une femme. C'est là qu'on peut appuyer sa tête, pour reprendre du courage à la vie, de la foi en la Providence, et, s'il le faut, pour mourir en paix avec la bénédiction sur les lèvres. Qui sait si l'amour et sa béatitude, cette évidente manifestation d'une harmonie universelle des choses, n'est pas la meilleure démonstration d'un Dieu souverainement intelligent et paternel, comme elle est le plus court chemin pour aller à lui ? L'amour est une foi, et une foi appelle l'autre. Cette foi est une félicité, une lumière et une force. On n'entre

que par là dans la chaîne des vivants, des réveillés, des heureux, des rachetés, des vrais hommes qui savent ce que vaut l'existence et qui travaillent à la gloire de Dieu et de la vérité. Jusque-là on ne fait que babiller, bredouiller, perdre ses jours, ses facultés et ses dons, sans but, sans joie réelle, comme un être infirme, invalide, inutile et qui ne compte pas.

C'est peut-être par l'amour que je reviendrai à la foi, à la religion, à l'énergie, à la concentration. Il me semble du moins que, si je trouvais ma pareille et ma compagne unique, tout le reste me viendrait par surcroît, comme pour confondre mon incrédulité et pour faire rougir ma désespérance. Crois donc à la paternelle Providence et ose aimer !

25 novembre 1863. — La prière est l'arme essentielle des religions. Celui qui ne peut plus prier parce qu'il doute s'il y a un être à qui monte la prière et d'où retombent les bénédictions, celui-là est cruellement solitaire et prodigieusement appauvri. Pour toi, que crois-tu là-dessus ? A ce moment cela serait difficile à dire. Toutes tes croyances positives sont à l'étude, prêtes à toute métamorphose. La vérité avant tout, même quand elle nous dérange et nous bouleverse ! Mais ce que je crois,

c'est que la plus haute idée que nous pourrons nous faire du principe des choses sera la plus vraie, et que la plus vraie vérité sera celle qui rendra l'homme le plus harmonieusement bon, le plus sage, le plus grand et le plus heureux.

Mon credo est à la refonte. Je crois cependant encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Je crois à la sainteté, à la vérité, à la beauté; je crois à la rédemption de l'âme par la foi au pardon. Je crois à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Je crois au devoir et à la conscience morale. Je crois même à la prière. Je crois aux intuitions fondamentales du genre humain, et aux grandes affirmations des inspirés de tous les temps. Je crois que notre nature supérieure est notre vraie nature.

Peut-il sortir de là une théologie et une théodicée? probablement, mais à cette heure même je ne la vois pas distinctement. Il y a si longtemps que je n'ai point regardé du côté de *ma* métaphysique, et que je vis dans la pensée d'autrui. J'en suis même à me demander si la cristallisation de mes dogmes est nécessaire. Oui, pour prêcher et agir; moins pour étudier, contempler et s'instruire.

4 décembre 1863. — Tout le secret pour rester jeune en dépit des années et même des cheveux

blancs, c'est de protéger en soi l'enthousiasme par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire plus brièvement par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'œuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine, tel est peut-être le fond de la sagesse.

La sagesse! quel thème inépuisable! Une sorte d'auréole paisible entoure et illumine cette pensée qui résume tous les trésors de l'expérience morale, et qui est le fruit le plus mûr d'une vie bien employée. La sagesse ne vieillit pas, car elle est l'expression de l'ordre même, c'est-à-dire de l'éternel. Le sage seul tire de la vie et de chaque âge toute leur saveur, parce qu'il en sent la beauté, la dignité et le prix. Les fleurs de la jeunesse se fanent; mais l'été, l'automne et même l'hiver de l'existence humaine ont leur majestueuse grandeur que le sage reconnaît et glorifie. Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage: c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle. Y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immor-

telle des vrais chrétiens. — Mais quel mauvais christianisme que celui qui médit de la sagesse et qui s'en passe! Dans ce cas j'aime mieux la sagesse, qui est une justice rendue à Dieu, même dans cette vie. Le signe d'une fausse conception religieuse, c'est de faire ajourner la vie et de faire distinguer le saint homme de l'homme vertueux. Cette erreur est bien un peu celle de tout le moyen âge et peut-être celle du catholicisme dans son essence. Mais le christianisme vrai doit être purgé de cette erreur funeste. La vie éternelle n'est point la vie future, c'est la vie dans l'ordre, la vie en Dieu, et le temps doit apprendre à se voir comme un mouvement de l'éternité, comme une ondulation de l'océan de l'être. Vivre, en maintenant sa conscience *sub specie æterni,* c'est être sage; vivre, en personnifiant l'eternel, c'est être religieux.

*

Qu'est-ce que la distinction? la conscience calme d'une supériorité de nature ou de culture, la conséquence du respect de soi-même. La distinction est l'aristocratie des dehors et des manières; c'est autre chose encore que le mérite, ou la supériorité, ou la grandeur. C'est une notion esthétique.

*

L'égalitarisme, après avoir retranché les inégalités conventionnelles, les privilèges arbitraires, les injustices historiques, s'insurge à son tour contre les inégalités de mérite, de capacité, de vertu ; de principe juste, il devient principe injuste. L'inégalité est aussi vraie et aussi juste que l'égalité, il ne s'agit que de s'entendre. Mais c'est précisément ce qu'on ne veut pas. Les passions ont horreur de la lumière, et l'égalitarisme est une haine qui veut se faire passer pour un amour.

*

Si nationalité, c'est consentement, État, c'est contrainte.

*

Liberté, égalité, mauvais principes ! Le vrai principe humain c'est la justice. Et la justice envers le faible, c'est la protection ou la bonté.

*

2 avril 1864. — Giboulées et caprices d'avril, ondées de soleil suivies de rayons de pluie, accès de pleurs et de rires du ciel quinteux, coups de vent, bourrasques. Le temps ressemble à une petite fille mutine qui change d'aspect et de volonté vingt fois dans la même heure. C'est un bienfait pour les plantes, c'est l'afflux de la vie dans les veines du printemps. Le cirque des montagnes de notre vallée est tendu de blanc jusqu'au pied, mais deux heures de soleil fondraient cette neige légère. Nouveau caprice, simple décoration prête à se rouler au sifflet du machiniste.

Comme on sent bien l'infixable mobilité de toute chose! Apparaître et s'évanouir, c'est là toute la comédie de l'univers, c'est la biographie de tous les individus, quelle que soit la durée du cycle d'existences qu'ils décrivent. Toute vie est l'ombre d'une fumée, un geste dans le vide, un hiéroglyphe tracé un moment sur le sable et qu'un souffle efface le moment d'ensuite, la bulle d'air qui vient s'ouvrir et crépiter à la surface du grand fleuve de l'être, une apparence, une vanité, un néant. Mais ce néant est pourtant le symbole de l'être univer-

sel, et cette bulle éphémère est le raccourci de l'histoire du monde.

L'homme qui a aidé imperceptiblement à l'œuvre du monde a vécu; l'homme qui en a pris quelque peu conscience a vécu aussi. L'homme simple sert par son action et comme rouage; le penseur sert par sa pensée et comme lumière; le méditatif qui relève et console et soutient ses compagnons de route, mortels et fugitifs comme lui, fait mieux encore : il réunit les deux autres utilités. L'action, la pensée, la parole, ce sont trois modes égaux de la vie humaine. L'artisan, le savant, l'orateur, sont tous les trois ouvriers de Dieu. Faire, trouver, enseigner : les trois choses sont du travail, les trois sont bonnes, les trois sont nécessaires. Feux follets, nous pouvons néanmoins laisser une trace; météores, nous pouvons prolonger notre inanité périssable dans le souvenir des hommes ou du moins dans la contexture des événements ultérieurs. Tout disparaît, mais rien ne se perd, et la civilisation ou cité de l'homme n'est que l'immense pyramide spirituelle construite avec les œuvres de tout ce qui a vécu sous la forme d'être moral, comme nos montagnes calcaires sont formées par des débris de myriades de milliards d'êtres anonymes qui ont vécu sous la forme d'animaux microscopiques.

5 avril 1864. — Lu pour la deuxième fois le *Prince Vitale,* avec admiration et presque éblouissement. Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition, que de malice, d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style! quelle limpidité dans la profondeur! Sauf l'abandon et la cordialité, l'auteur réunit tous les genres de mérite, de culture et d'habileté. On ne saurait être plus pénétrant, plus nuancé et plus libre d'esprit que ce fascinateur ironique et caméléonien. Victor Cherbuliez comme le sphinx peut jouer de toutes les lyres et se joue de tout, avec une sérénité *gœthesque.* Il semble que la passion, la douleur et l'erreur n'aient pas de prise sur cette âme impassible. La clef de cette pensée c'est la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, retravaillée par la Grèce et la France. Sa foi, s'il en a une, c'est celle de Strauss: l'Humanisme. Mais il est parfaitement maître de lui et de sa parole et se gardera bien de jamais rien prêcher prématurément.

Qu'y a-t-il tout au fond de cette source profonde? En tout cas, il y a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir. On dirait qu'il sait tout ce qu'il veut, sans avoir la peine de l'apprendre. C'est un Méphistophélès calme, d'une politesse accomplie, d'une grâce souriante et d'une

exquise urbanité. Et Méphisto est un galant joaillier; et ce joaillier est un subtil musicien; et ce beau diseur, fin comme l'ambre, se moque de nous. Sa malice consiste à tout deviner sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît. Victor Cherbuliez ressemble un peu à Proudhon et jongle avec les antinomies pour ébouriffer le bourgeois. Ainsi il s'amuse à persifler Luther et la Réforme en faveur de la Renaissance. Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison. Il est bien hégélien et intellectualiste par son fond. Mais c'est une magnifique organisation. Seulement, il doit être antipathique aux hommes de devoir qui font du renoncement, du sacrifice et de l'humilité, la mesure de la valeur individuelle.

18 septembre 1864. — Le respect et la justice se tiennent de près. Qui ne respecte rien se met lui-même au-dessus de tout comme le roi absolu au-dessus des lois. Tous les petits égalitaires sont donc une fourmilière de petits tyrans. Et la démocratie ainsi entendue n'est que la curée des égoïsmes vaniteux, qui n'ont plus d'autre mesure que

l'arithmétique et parfois que la poudre à canon. Disons mieux. Chaque régime a sa menace intérieure et son danger propre. La démocratie, à tout prendre, est l'héritière légitime de la monarchie et de l'aristocratie. Mais sa maladie latente, son vice congénial, c'est le délaissement du devoir, son remplacement par l'envie, l'orgueil et l'indépendance, en un mot c'est la disparition de l'obéissance amenée par une fausse notion de l'égalité.

Si la démocratie n'est que le rabaissement systématique des supériorités légitimes et acquises, la décapitation jalouse des mérites véritables, elle s'identifie avec la démagogie. Mais rien ne dure que ce qui est juste, et la démocratie, devenue injuste, périra nécessairement.

Protection de tous les êtres faibles, maintien de tous les droits, honneur à tous les mérites, emploi de toutes les capacités, ces maximes de l'État juste respectent à la fois l'égalité de droit et l'inégalité de fait parce que c'est l'activité individuelle, l'énergie spontanée et libre, l'homme réel qu'elles considèrent et non une formule abstraite.

Les principes abstraits donnent le résultat inverse de celui auquel ils aspirent. Ainsi la fraternité aboutit à la Terreur, et l'égalité à l'irrévérence. — Améliorez l'homme, rendez-le plus juste, plus moral, plus humble, plus pur, c'est la seule

réforme qui n'ait aucun inconvénient corrélatif. Les institutions ne valent que ce que vaut l'homme qui les applique.

19 septembre 1864. — Vécu deux heures avec une belle âme, celle d'Eugénie de Guérin, la pieuse héroïne de l'amour fraternel. Que de pensées, de sentiments et de douleurs dans ce *Journal* de six années! Comme il fait rêver, réfléchir et vivre! Il me produit une impression nostalgique, à peu près comme certaines mélodies oubliées dont l'accent remue le cœur on ne sait pourquoi. J'ai revu comme des sentiers lointains, des échappées de jeunesse, entendu des voix confuses, des échos de mon passé. Pureté, mélancolie, piété, mille ressouvenirs d'une ancienne existence, des formes insaisissables et fantastiques comme les ombres fugitives d'un songe au réveil ont commencé leur ronde devant le lecteur étonné.

20 septembre 1864. — Relu de droite et de gauche le volume d'Eugénie de Guérin avec un attrait grandissant. Tout est cœur, verve, élan dans ces pages intimes, frappantes de sincérité et brillantes de secrète poésie. Ame grande et forte, esprit net,

distinction, élévation, vivacité d'un talent qui s'ignore, vie cachée et profonde, rien ne manque à cette Sévigné des champs qui doit se retenir des deux mains pour ne pas écrire en vers, tant le don de rendre était inné en elle.

16 octobre 1864. — Je viens de relire une partie du journal d'Eugénie de Guérin. Il m'a un peu moins charmé que la première fois. L'âme me paraît aussi belle, mais l'existence d'Eugénie est par trop vide et le cercle d'idées qui l'occupe est par trop restreint.

Il est merveilleux et touchant de voir combien peu d'espace suffit à une pensée pour déployer ses ailes, mais ce tournoiement dans une cellule finit néanmoins par lasser les esprits qui ont l'habitude d'embrasser plus d'objets dans le champ de leur vision. Au lieu d'un jardin, le monde; au lieu d'un bréviaire, tous les livres; au lieu de trois ou quatre têtes, tout un peuple et toute l'histoire, — voilà ce que notre nature virile et philosophique réclame. Nous voulons plus d'air, plus d'espace, plus d'horizon, plus de connaissances positives, et nous finissons par étouffer dans cette petite cage où se meut Eugénie, quoique la brise du ciel y souffle et que le rayon des étoiles y arrive.

27 octobre 1864 (Promenade de la Treille). — Aspect du paysage ce matin : lucidité parfaite; on eût distingué une guérite sur le Vouache[1]. Ce clair soleil rasant avait mis le feu à tout l'écrin des couleurs automnales : l'ambre, le safran, l'or, le soufre, l'ocre, l'orange, le roux, le cuivré, l'aigue-marine, l'amarante, resplendissaient sur les derniers feuillages encore pendus aux rameaux ou déjà tombés au pied des arbres. C'était délicieux. Le pas martial de nos deux bataillons se rendant à la plaine des exercices, le scintillement des fusils, le chant des clairons, la netteté mordante des façades encore humides, la transparente fraîcheur de toutes les ombres, respiraient une gaieté salubre et intellectuelle.

Il y a deux formes de l'automne : le type vaporeux et rêveur, le type coloré et vif; presque la différence des deux sexes. Le mot d'automne n'est-il pas des deux genres? Ou bien chaque saison serait-elle bissexuelle à sa façon ? Chacune aurait-elle sa gamme mineure et sa gamme majeure, ses deux côtés de lumière et d'ombre, de douceur et de force? C'est possible. Tout ce qui est complet est double : chaque visage a deux profils, chaque médaille deux

[1] Colline qui ferme l'horizon de Genève au sud-ouest.

faces. L'automne vermeil, c'est l'activité vigoureuse; l'automne cendrée, c'est le sentiment méditatif; l'un s'épanche au dehors, l'autre rentre en soi-même. Hier on pensait aux morts; aujourd'hui on fera vendange.

16 novembre 1864. — Appris la mort de***. La volonté et l'intelligence ont duré jusqu'à l'épanchement dans les méninges qui a tout suspendu.

Une bulle d'air dans le sang, une goutte d'eau dans le cerveau, et l'homme se détraque, sa machine s'écroule, sa pensée s'évanouit, le monde disparaît comme un rêve au matin. A quel fil d'araignée est suspendue notre existence individuelle! Fragilité, apparence, néant. N'était notre distraction et notre puissance d'oubli, toute la féerie qui nous entraîne et nous entoure ne nous paraîtrait qu'un spectre solaire dans les ténèbres, une vision vaine, une hallucination fugitive. Apparu, disparu, — c'est toute l'histoire d'un homme, comme celle d'un monde et celle d'un infusoire.

Le temps est l'illusion suprême. Il n'est que le prisme intérieur par lequel nous décomposons l'être et la vie, le mode sous lequel nous apercevons successivement ce qui est simultané dans l'idée. L'œil ne voit pas une sphère tout à la fois,

quoique la sphère existe tout à la fois; il faut ou bien que la sphère tourne devant l'œil qui la regarde ou que l'œil fasse le tour de la sphère contemplée. Dans le premier cas, c'est le monde se déroulant ou semblant se dérouler dans le temps, dans le second cas, c'est notre pensée qui analyse et recompose successivement. Pour l'intelligence suprême, il n'y a point de temps; ce qui sera est. Le temps et l'espace sont l'émiettement de l'infini à l'usage des êtres finis. Dieu les permet pour n'être pas seul. C'est le mode sous lequel les créatures sont possibles et concevables. Ajoutons que c'est aussi cette échelle de Jacob, aux échelons innombrables, par lesquels la création remonte au créateur, participe à l'être, goûte à la vie, entrevoit l'absolu, et peut adorer le mystère insondable de l'infinie divinité. C'est là l'autre côté de la question. Notre vie n'est rien, il est vrai, mais notre vie est divine. Un souffle de la nature nous anéantit, mais nous dépassons la nature en pénétrant, au delà de sa fantasmagorie prodigieuse, jusqu'à l'immuable et l'éternel. Échapper par l'extase intérieure au tourbillon du temps, s'apercevoir *sub specie æterni,* c'est le mot d'ordre de toutes les grandes religions des races supérieures; et cette possibilité psychologique est le fondement de toutes les grandes espérances. L'âme peut être immortelle

parce qu'elle est apte à s'élever jusqu'à ce qui ne naît point et ne meurt point, jusqu'à ce qui existe substantiellement, nécessairement, invariablement, c'est-à-dire jusqu'à Dieu.

*

Les germes de tout sont dans chaque cœur, et les plus grands criminels comme les plus grands héros ne sont que des manières d'être de nous-mêmes. Seulement le mal se fait tout seul et le bien demande du courage.

*

Au fond de toute chose est la tristesse, comme au bout de tous les fleuves est l'Océan. — En pourrait-il être autrement dans un monde où rien ne dure, où tout ce que nous avons aimé, aimons ou aimerons doit mourir ? La mort, voilà donc le secret de la vie ? Le deuil enveloppe, de près ou de loin, l'âme qui se recueille, comme la nuit enveloppe l'univers.

*

Sans passion l'homme n'est qu'une force latente, qu'une possibilité, comme un caillou qui attend le choc du fer pour rendre des étincelles.

*

On devient dévot par mille raisons diverses, par imitation et par excentricité, par respect humain et par bravade, par honte du passé et par terreur de l'avenir, par faiblesse et par orgueil, par plaisir et par punition, pour pouvoir juger et pour n'être pas jugé, en un mot on devient dévot par mille causes; on n'est vraiment religieux que par religion.

*

Savoir suggérer, c'est la grande finesse pédagogique. Pour cela, il faut deviner ce qui intéresse, et lire dans l'âme enfantine comme dans un cahier de musique. Alors rien qu'en changeant de clef, on maintient l'attrait et l'on change la chanson.

*

17 janvier 1865. — Il est doux de sentir noblement, c'est-à-dire d'habiter au-dessus des marécages de la vulgarité. L'américanisme manufacturier, la démagogie césarienne conduisent également à la multiplication des foules dominées par l'appétit, applaudissant au charlatanisme, vouées au culte de Mammon et du plaisir et n'adorant que la force. Mesquin échantillon de l'homme que cette majorité croissante! Restons fidèles aux autels de l'idéal. — Il serait possible que les spiritualistes devinssent les stoïciens d'une nouvelle ère de domination des Césars. Le naturalisme matérialiste a le vent dans la voile, et un universel abaissement moral se prépare. N'importe, pourvu que le sel ne perde pas sa saveur, et que les amis de la vie supérieure conservent le feu de Vesta. Le bois lui-même peut étouffer la flamme, mais si la flamme persiste le bûcher n'en sera que plus splendide à son tour. Le prodigieux déluge démocratique ne fera pas le mal que l'invasion des Barbares n'a pu faire, il ne noiera pas immédiatement les résultats de la haute culture, mais il faut se résigner à ce qu'il commence par tout enlaidir et par tout vulgariser.

Il est clair que la délicatesse esthétique, l'élégance, la distinction, la noblesse; il est évident que l'atticisme, l'urbanité, le suave et l'exquis, le fin et le nuancé, tout ce qui fait le charme d'une littérature choisie et d'une culture aristocratique s'évanouit à la fois avec la société qui lui correspond. — Si, comme le dit, je crois, Pascal[1], à mesure qu'on est plus développé on trouve plus de différences entre les hommes, on ne peut dire que l'instinct démocratique développe beaucoup l'esprit, puisqu'il fait croire à l'égalité des mérites en vertu de la similitude des prétentions.

20 mars 1865. — Appris de nouveaux cas d'indiscipline. Notre jeunesse devient de plus en plus indocile et semble prendre pour devise : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Le bambin veut avoir les privilèges du jeune homme et le jeune homme entend conserver ceux du gamin. Au fond, ceci est la conséquence régulière de notre système de démocratie égalitaire. Dès que la différence de qualité est officiellement égale à zéro en politique, il est

[1] Pascal dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

clair que l'autorité de l'âge, de la science et de la fonction disparaît.

Le seul contrepoids de l'égalitarisme, c'est la discipline militaire. Aux galons, à la salle de police, au cachot ou au passer par les armes, il n'y a pas de réplique. Mais n'est-il pas curieux que le régime du droit individuel aboutisse simplement au respect de la force ? Jacobinisme amène césarisme, le régime de la langue conduit au régime du sabre. Démocratie et liberté sont deux. La république suppose des mœurs ; point de mœurs sans l'habitude du respect ; point de respect sans humilité. Or la prétention que tout homme a les qualités du citoyen, par le seul fait qu'il est né il y a vingt et un ans, équivaut à dire que le travail, le mérite, la vertu, le caractère, l'expérience ne sont rien ; et dire que chacun devient l'égal de tous les autres machinalement et végétativement, c'est détruire l'humilité. Cette prétention anéantit jusqu'au respect de l'âge : car, l'électeur de vingt et un ans valant celui de cinquante, l'individu de dix-neuf ans n'a aucune raison sérieuse de se croire en rien l'inférieur de son aîné d'une ou deux années. C'est ainsi que la fiction de l'ordre politique finit par aller à fin contraire de son but. Le but est d'augmenter la somme de la liberté, et le résultat est de la diminuer pour tous.

L'État moderne est calqué sur la philosophie de l'atomisme. L'âme nationale, l'esprit public, la tradition, les mœurs disparaissent comme des entités creuses ; il ne reste plus que les forces moléculaires et l'action des masses pour créer le mouvement. La théorie identifie alors la liberté avec le caprice. La raison collective et la tradition séculaire ne sont plus que des bulles de savon que le moindre grimaud dissipe d'une chiquenaude.

Est-ce que je m'insurge contre la démocratie ? Nullement. Fiction pour fiction, c'est la moins mauvaise. Mais il est bon qu'on ne confonde point ses promesses avec des réalités. La fiction est celle-ci : le gouvernement démocratique postule que la presque totalité des électeurs soient éclairés, libres, honnêtes et patriotes. Or cela est une chimère. La majorité se compose nécessairement des plus ignorants, des plus pauvres et des moins capables; donc l'État est à la merci du hasard et des passions, et il finit toujours par succomber une fois ou l'autre aux conditions téméraires qui sont faites à son existence. Celui qui se condamnerait à vivre debout sur la corde tendue doit inévitablement tomber ; il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire ce résultat.

3 avril 1865. — Quel médecin vaut pour la puissance une étincelle de bonheur et un seul rayon d'espoir ? Le grand ressort de la vie est dans le cœur. La joie est l'air vital de notre âme. La tristesse est un asthme compliqué d'atonie. Notre dépendance des circonstances ambiantes va croissant avec notre affaiblissement, et notre rayonnement fait au contraire notre liberté. La santé est la première des libertés, et le bonheur donne la force qui est la base de la santé. Rendre heureux quelqu'un, c'est donc rigoureusement augmenter son être, doubler l'intensité de sa vie, le révéler à lui-même, le grandir et parfois le transfigurer. Le bonheur efface la laideur et même fait la beauté de la beauté. Il faut, pour en douter, n'avoir jamais vu s'éveiller dans un regard limpide la lueur des premières tendresses. L'aurore même est inférieure à cette merveille.

Pour la philosophie matérialiste le beau n'est qu'une rencontre fortuite, par conséquent rare; pour la philosophie spiritualiste le beau est la règle, la loi, l'universel, à quoi revient toute forme sitôt que l'accident se retire.

Pourquoi sommes-nous laids ? parce que nous ne sommes pas dans l'état angélique, parce que nous sommes mauvais, moroses, malheureux.

L'héroïsme, l'extase, la prière, l'amour, l'enthousiasme tracent l'auréole autour d'un front, parce qu'ils dégagent l'âme qui rend transparente son enveloppe et rayonne ensuite autour d'elle. La beauté est donc un phénomène de spiritualisation de la matière ; elle est un *emparadisement* momentané de l'objet ou de l'être privilégié, et comme une faveur tombée du ciel sur la terre pour rappeler le monde idéal. L'étudier c'est donc platoniser presque inévitablement. Comme un puissant courant électrique peut rendre les métaux lumineux et révèle leur essence par la couleur de leur flamme, de même la vie intense et la joie suprême embellissent jusqu'à l'éblouissement un simple mortel. Ainsi l'homme n'est jamais plus vraiment homme que dans l'état divin.

L'idéal est plus vrai que le réel en somme ; car l'idéal est le moment éternel des choses périssables : il est leur type, leur chiffre, leur raison d'être, leur formule dans le livre du Créateur, par conséquent leur expression la plus juste en même temps que la plus sommaire.

11 avril 1865. — Mesuré, essayé le plaid gris de perle par lequel on désirait remplacer mon châle montagnard. Le vieux serviteur, qui m'a accompa-

gné depuis dix ans dans toutes mes excursions et qui me rappelle tant de souvenirs poétiques et charmants, me plaît mieux que son brillant successeur, bien que celui-ci me soit offert par une main amie. Mais rien peut-il tenir lieu du passé? et les témoins de notre vie, quoique inanimés, n'ont-ils pas un langage pour nous? Glion, Villars, Albisbrunnen, le Righi, le Chamossaire et tant d'autres endroits ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans les mailles de ce tissu qui fait partie de ma biographie intime.

Le plaid est d'ailleurs le seul vêtement chevaleresque du voyageur actuel, le seul qui puisse être utile à d'autres qu'à lui, et rendre aux dames les services les plus variés. Que de fois le mien leur a servi de coussin, de manteau, d'abri sur les humides gazons de l'alpage, ou sur les sièges de roc dur, ou contre la fraîcheur de l'ombre des sapins, lors des haltes, des marches, des lectures ou des causeries de la vie de montagne! Que d'aimables sourires il m'a valus! Jusqu'à ses accrocs, tout m'en est cher, car ses blessures sont des anecdotes, ses cicatrices sont des chevrons.

C'est un noisetier sous Jaman, c'est une courroie à la Frohnalp, c'est une ronce à Charnex qui ont fait les meurtrissures; ce sont chaque fois des aiguilles de fée qui ont réparé ces mêmes avaries.

Mon vieux manteau, que je vous remercie,
Car c'est à vous que je dois ces plaisirs !

Et n'a-t-il pas été pour moi un ami dans la souffrance, un compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune ? Il me fait penser à cette tunique du centaure que l'on n'arrachait pas sans enlever la chair et le sang de son maître. Je n'en ferai pas volontiers le sacrifice, par piété envers ma jeunesse évanouie et par gratitude envers la destinée. Cette loque a pour chaîne des impressions alpestres et pour trame des affections. Elle chante aussi à sa manière :

Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées !

Et cette chanson mélancolique est de celles qui remuent le cœur, tandis que les oreilles profanes ne la comprennent ni ne l'entendent.

Quel coup de stylet que ce mot-là : Tu as été ! quand le sens nous en devient absolument clair. On se sent dès lors enfoncer graduellement dans sa fosse. Ce parfait défini sonne le glas de nos illusions sur nous-mêmes. Ce qui est passé est passé. Les cheveux gris ne redeviendront plus des boucles noires ; les forces, les facultés, les attraits de la jeunesse sont partis avec les beaux jours :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Qu'il est dur de vieillir, quand on a manqué la vie, qu'on n'a ni la couronne virile ni la couronne paternelle. Qu'il est triste de sentir son intelligence baisser avant d'avoir fait son œuvre, et le corps décliner avant de s'être vu renaître dans ceux qui doivent nous fermer les yeux et honorer notre nom. Comme la tragique solennité de l'existence nous frappe quand nous entendons un matin à notre réveil ce mot lugubre : Trop tard! Le sablier est tourné, le terme est échu ! Tu n'as pas moissonné, tant pis! Tu as rêvé, dormi, oublié, tant pis ! Chacun se récompense ou se punit lui-même. A qui et de qui te plaindrais-tu ? — Hélas!

21 avril 1865 (Mornex). — Matinée enivrante de beauté, fraîche comme un cœur de seize ans et couronnée de fleurs comme une fiancée. La poésie de la jeunesse, de l'innocence et de l'amour m'a inondé l'âme. Jusqu'à ces vapeurs légères qui erraient dans le fond des plaines, image de la pudeur qui voile les attraits et enveloppe de mystère les plus douces pensées de la vierge, tout caressait mes yeux et parlait à mon imagination. Journée nuptiale et religieuse. Aussi les matines qui sonnaient à quelque village éloigné s'harmonisaient merveilleusement avec l'hymne de la nature.

Priez, disaient-elles, adorez, aimez le Dieu paternel et bienfaisant! C'était l'accent de Haydn, l'allégresse enfantine, la gratitude naïve, la joie rayonnante et paradisiaque où n'apparaissent pas encore le mal et la douleur; le ravissement ingénu et sacré d'Ève au premier jour de son réveil dans le monde naissant. Que l'émotion et l'admiration sont une bonne chose! C'est le pain des anges, l'aliment éternel des chérubins et des séraphins.

Je n'ai pas encore senti l'air aussi pur, aussi vivifiant, aussi éthéré, depuis cinq jours bientôt que je suis ici. C'est déjà une béatitude que de respirer. On comprend les délices de l'existence d'oiseau, l'émancipation de la pesanteur, la vie lumineuse et empyréenne qui flotte dans l'espace bleu et joint d'un coup d'aile tous les horizons. Il faut avoir beaucoup d'air au-dessous de soi pour connaître cet affranchissement intérieur et cette légèreté de l'être. Chaque élément a sa poésie, mais la poésie de l'air, c'est la liberté. — Voyons, rêveur, à l'ouvrage!

25 juin 1865. — On peut deviner le pourquoi d'une larme et le trouver trop délicat à rendre. Une larme peut être le résumé poétique de tant d'impressions simultanées, la quintessence com-

binée de tant de pensées contraires! C'est comme une goutte de ces élixirs précieux de l'Orient qui contiennent l'esprit de vingt plantes confondu en un seul arome. Parfois même, c'est le trop plein de l'âme qui déborde de la coupe de la rêverie. — Ce qu'on ne peut, ce qu'on ne sait, ce qu'on ne veut pas dire; ce qu'on refuse de s'avouer à soi-même; les désirs confus, les peines secrètes, les chagrins étouffés, les résistances sourdes, les regrets ineffables, les émotions combattues, les troubles cachés, les craintes superstitieuses, les souffrances vagues, les pressentiments inquiets, les chimères contrariées, les meurtrissures faites à notre idéal, les langueurs inapaisées, les espérances vaines, la multitude des petits maux indiscernables qui s'accumulent lentement dans un recoin du cœur, comme l'eau qui perle sans bruit à la voûte d'une caverne obscure : toutes ces agitations mystérieuses de la vie intérieure aboutissent à un attendrissement, et l'attendrissement se concentre en une larme, diamant liquide sur le bord des paupières.

Les larmes expriment du reste aussi bien la joie que la tristesse. Elles sont le symbole de l'impuissance de l'âme à contenir son émotion et à rester maîtresse d'elle-même. La parole est une analyse; quand nous sommes bouleversés par la sensation ou par le sentiment, l'analyse cesse, et avec elle la

parole et la liberté. Notre unique ressource, après le silence et la stupeur, c'est le langage d'action, la mimique. L'oppression de la pensée nous ramène au degré antérieur à l'humanité, au geste, au cri, au sanglot, et enfin à la défaillance, à l'évanouissement. C'est-à-dire qu'incapables de supporter l'excès de nos sensations comme hommes, nous retombons successivement à l'étage de l'être animé, puis de l'être végétal. Dante s'évanouit à tout instant dans son voyage infernal. Et rien ne peint mieux la violence de ses émotions et l'ardeur de sa pitié.

..... Et la joie intense? Elle se recueille aussi et se tait. Parler c'est disperser. Le discours isole et localise la vie en un point, il l'éparpille à la circonférence de l'être, il analyse, il ne traite que d'une chose à la fois; il décentralise ainsi l'émotion et la réfrigère par cela même. Le cœur préfère rester concentré sur son sentiment qu'il réchauffe et protège; son bonheur est méditatif, silencieux; il s'écoute palpiter, il se déguste religieusement lui-même.

8 août 1865 (Gryon sur Bex). — Splendide clair de lune sans un nuage. La nuit est grave et majestueuse. Le troupeau des colosses dort sous la

garde des étoiles. Dans les vastes ombres de la vallée scintillent quelques toits épars, tandis que l'orgue du torrent enfle sa note éternelle au fond de cette cathédrale de montagnes dont le firmament fait la voûte...

Dernier coup d'œil sur cette nuit bleue et le paysage immense. Jupiter est près de se coucher sur les contreforts de la Dent du Midi ; du dôme étoilé neigent les flocons invisibles des songes qui invitent au sommeil chaste. Rien dans cette nature de voluptueux et d'énervant, tout est fort, sévère et pur. — Bonne nuit à tous les êtres, aux infortunés et aux heureux. Repos et rajeunissement, renouvellement et espérance ; un jour est mort, vive le lendemain ! Minuit sonne. Encore un pas fait vers le tombeau.

13 août 1865. — Je viens de relire la lettre de J.-J. Rousseau à l'archevêque de Beaumont, avec un peu moins d'admiration qu'il y a dix ou douze ans, je ne sais. Cette précision chevillée qui ne se fatigue jamais, fatigue à la longue. Ce style intense donne l'impression d'un livre de mathématiques. On sent le besoin de se détendre avec quelque chose d'aisé, de naturel et de gai. La langue de Rousseau est un prodigieux travail, qui donne goût à quelque récréation.

Mais que d'écrivains et que d'ouvrages dérivent de notre Rousseau ! Je retrouvais chemin faisant les points d'attache de Chateaubriand, Lamennais, Proudhon. Celui-ci, par exemple, a calqué le plan de son grand ouvrage *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution* sur la lettre de Rousseau à Beaumont ; ses trois volumes sont un chapelet de lettres à un archevêque, et l'éloquence, l'audace, l'érudition se fondent dans une sorte de persiflage fondamental.

(Plus tard.) — Que d'hommes dans un homme, que de styles dans un grand écrivain ! Rousseau, par exemple, a créé bien des genres. L'imagination le transforme et il suffit aux rôles les plus variés, même à celui de logicien pur. Mais comme l'imagination est son axe intellectuel, sa faculté maîtresse, il y a dans chacun de ses ouvrages une demi-sincérité et une demi-gageure. On sent que son talent a fait avec lui-même le pari de Carnéade, celui de ne perdre aucune cause, fût-elle mauvaise, dès que le point d'honneur est engagé. C'est du reste la tentation de tout talent : Subordonner les choses à soi-même et non soi-même aux choses ; vaincre pour vaincre ; l'amour-propre se substituant à la conscience.

Le talent ne demande pas mieux que de triom-

pher pour une belle cause ; mais il est volontiers *condottiere* et se contente fort bien de porter la victoire là où il porte son drapeau. Je ne sais même si un succès, quand la cause est faible et mauvaise, n'est pas infiniment plus flatteur pour le talent, qui ne partage alors son succès avec personne.

Le paradoxe est la friandise des gens d'esprit et la joie des gens de talent. Il est si agréable d'avoir raison contre tout le monde et d'abasourdir le bon sens banal et la platitude vulgaire ! L'amour de la vérité et le talent ne coïncident donc pas ; leur pente est autre et leur route souvent aussi. Pour obliger le talent à servir quand son instinct est de commander, il faut un sens moral très vigilant et un caractère vigoureux. Les Grecs, artistes de la parole, étaient artificieux dès les temps d'Ulysse, sophistes à l'époque de Périclès, rhéteurs, courtisans et rusés jusqu'à la fin du Bas-Empire. Leur talent a fait leur vice.

Faire comme Rousseau sa trouée par la polémique, c'est se condamner à l'exagération et à la guerre perpétuelles. On expie sa célébrité par une double amertume, celle de n'être jamais entièrement vrai et de ne pouvoir reprendre la libre disposition de soi-même. Quereller le monde est attrayant, mais dangereux.

(Plus tard.) — J.-J. Rousseau est un ancêtre en tout : il a créé le voyage à pied avant Töpffer, la rêverie avant René, la botanique littéraire avant George Sand, le culte de la nature avant Bernardin de Saint-Pierre, la théorie démocratique avant la révolution de 1789, la discussion politique et la discussion théologique avant Mirabeau et Renan, la pédagogie avant Pestalozzi, la peinture des Alpes avant de Saussure; il a mis la musique à la mode et éveillé le goût des confessions au public; il a fait un nouveau style français, le style serré, châtié, dense, passionné. En somme, on peut dire que rien de Rousseau ne s'est perdu et que personne n'a influé plus que lui sur la Révolution française, puisqu'il en fut le demi-dieu entre Necker et Bonaparte, et personne plus que lui sur le XIXme siècle, puisque Byron, Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand dérivent de lui.

Et pourtant avec ces talents extraordinaires il a été extrêmement malheureux. Pourquoi ? Parce qu'il s'est toujours laissé aller à son imagination et à ses sensations, qu'il n'a pas eu de jugement dans ses décisions et de tenue dans sa conduite. Du reste, les regrets seraient peu judicieux, car un Rousseau calme, sage, raisonnable, rangé, n'aurait pas fait cette grande carrière. Il s'est achoppé à

son temps : de là son éloquence et ses malheurs. Sa confiance naïve a fini par l'hypocondrie farouche et misanthropique.

Quelle différence avec Gœthe ou avec Voltaire, qui ont entendu tout autrement la sagesse pratique et qui ont gouverné tout différemment leurs talents littéraires. Ceux-ci sont les habiles, Rousseau est un chimérique. Les premiers connaissent les hommes, l'autre se les est toujours faits plus noirs ou plus blancs qu'ils ne sont ; et, les ayant pris à rebours, il a fini par la folie. Dans le talent de Rousseau il y a toujours quelque chose de malsain, de mal sûr, d'orageux, de sophistique, qui ôte la sécurité au lecteur. Et la cause en est sans doute que dans l'écrivain on sent que la passion suscite l'imagination et domine la raison.

*

Nos systèmes ne sont peut-être que l'inconsciente apologie de nos torts, que le gigantesque échafaudage destiné à masquer notre péché favori.

*

7 janvier 1866. — Notre vie n'est qu'une bulle de savon suspendue à un roseau : elle naît, s'étend, se revêt des plus belles couleurs du prisme, elle échappe même par instants à la loi de la pesanteur; mais bientôt le point noir s'y montre, et le globe d'or et d'émeraude s'évanouit dans l'espace et se résout en une simple gouttelette d'un liquide impur. Tous les poètes ont fait cette comparaison; elle est frappante de vérité. Apparaître, luire, disparaître; naître, souffrir, mourir ; n'est-ce pas toujours le résumé de la vie pour l'éphémère, pour une nation, pour un corps céleste ?

Le temps n'est que la mesure de la difficulté d'une conception ; la pensée pure n'a presque plus besoin de temps, parce qu'elle aperçoit les deux bouts d'une idée presque à la fois. La nature n'achève que laborieusement la pensée d'une planète, mais l'intelligence suprême la résume en un point. Le temps est donc la dispersion successive de l'être, comme la parole est l'analyse successive d'une intuition ou d'une volonté. En soi il est relatif et négatif, et s'évanouit dans l'être absolu. Dieu est en dehors du temps, parce qu'il pense à la fois

toute pensée; la nature est dans le temps, parce qu'elle n'est que la parole, le déroulement discursif de chaque pensée contenue dans la pensée infinie. Mais la nature s'épuise à cette tâche impossible, car l'analyse de l'infini est une contradiction. Avec la durée sans limites, l'espace sans bornes et le nombre sans terme, la nature fait du moins ce qu'elle peut pour traduire la richesse de la formule créatrice. Aux abîmes qu'elle ouvre pour contenir la pensée sans y réussir, on peut mesurer la grandeur de l'esprit divin. Dès que celui-ci sort de lui-même et veut s'expliquer, la harangue entasse les univers sur les univers pendant des milliards de siècles et ne peut arriver à bien exprimer son sujet, de sorte que le discours doit continuer sans fin.

L'Orient préfère l'immobilité comme forme de l'infini, l'Occident préfère le mouvement. C'est que celui-ci a la passion du détail et la vanité de la valeur individuelle. Comme un enfant à qui l'on donnerait cent mille francs, il croit multiplier sa fortune en la comptant par pièces de vingt sous ou de cinq centimes. Sa passion du progrès tient en grande partie à une infatuation, qui consiste à oublier le but et à s'absorber dans la gloriole des petits pas faits les uns devant les autres; au besoin même, cet enfant confond changement avec amélioration, recommencement avec perfectionnement.

Au fond, l'homme moderne a un immense besoin de s'étourdir, il a une secrète horreur pour tout ce qui le diminue ; c'est pourquoi l'éternel, l'infini, la perfection lui sont un épouvantail. Il veut s'approuver, s'admirer, se féliciter, et par conséquent il détourne ses yeux de tous les abîmes qui lui rappelleraient son néant. C'est là ce qui fait la petitesse réelle de tant de nos puissants esprits, le manque de dignité personnelle de nos étourneaux civilisés comparés avec l'Arabe du désert, la frivolité croissante de nos multitudes toujours plus instruites, il est vrai, mais toujours plus superficielles dans leur notion du bonheur.

C'est aussi le service que nous rend le christianisme, cet élément oriental de notre culture. Il fait contrepoids à nos tendances vers le fini, vers le passager, vers le changeant, en rassemblant l'esprit par la contemplation des choses éternelles; en platonisant un peu nos affections, constamment détournées du monde idéal; en nous ramenant de la dispersion à la concentration, de la mondanité au recueillement; en remettant du calme, de la gravité, de la noblesse dans nos âmes enfiévrées de mille mesquins désirs. De même que le sommeil est le bain de rajeunissement pour notre vie d'action, ainsi la religion est le bain rafraîchissant de notre être immortel. Le sacré a une vertu purifiante.

L'émotion religieuse entoure le front d'une auréole et fait connaître au cœur un épanouissement de joie ineffable.

Je crois donc que les adversaires de la religion en elle-même se trompent sur les besoins de l'homme occidental, et que le monde moderne perdrait son équilibre dès qu'il appartiendrait purement à la doctrine mal mûrie du progrès. Nous avons toujours besoin d'infini, d'éternel, d'absolu, et puisque la science se contente du relatif, elle laisse un vide qu'il est bon de remplir par la contemplation, par le culte et l'adoration. « La religion est l'aromate, disait Bacon, qui doit empêcher la vie de se corrompre, » et cela est spécialement vrai aujourd'hui de la religion dans le sens platonicien et oriental. Le recueillement profond est en effet la condition de la belle activité.

21 janvier 1866. — Ce soir, après souper, je ne savais où promener ma solitude; j'avais soif de conversation, d'échange, de société. L'idée m'est venue de monter chez nos amis***. On était à souper. Puis on est passé au salon ; la mère et la fille se sont mises au piano et ont chanté un duo de Boïeldieu. Les touches d'ivoire de ce vieux piano à queue, où la mère jouait déjà avant son mariage,

et qui pendant vingt-cinq années a suivi et traduit en musique les destinées de la famille, ces touches clappaient et fauchaient un peu ; mais la poésie du passé chantait dans ce fidèle serviteur, confident des peines, compagnon des veillées, écho de toute une vie de devoir, d'affection, de piété, de vertu. J'étais plus ému que je ne puis dire. Il me semblait lire un roman de Dickens. C'était un attendrissement pur, sans égoïsme et sans mélancolie.

Vingt-cinq ans ! Cela me semble un rêve pour ce qui me concerne, et je n'en crois pas mes yeux à ce témoignage des lustres écoulés. Quelle chose étrange que d'avoir vécu et de se sentir si loin d'un temps qui vous est si présent ! On ne sait si l'on veille ou si l'on dort. Le temps n'est que l'espace entre nos souvenirs. Dès que nous cessons d'apercevoir cet espace, le temps a disparu. Toute la vie d'un vieillard peut lui paraître longue d'une heure, de moins encore. Or, dès que le temps se réduit pour nous à un point, nous sommes entrés en éternité. La vie n'est que le rêve d'une ombre. Je l'ai senti de nouveau ce soir avec intensité.

29 janvier 1866. — Neuf heures du matin. Le rideau grisâtre du brouillard s'est de nouveau étendu sur la ville ; il fait terne est triste. Les clo-

ches sonnent au loin pour je ne sais quelle fête. Du reste calme et silence; sauf le pétillement de mon feu, aucun bruit ne trouble ma solitude dans ce logis modeste, asile de mes rêveries et de mon travail, où l'homme mûr continue sans verve sa vie d'étudiant et le professeur sédentaire ses habitudes de voyageur.

Qu'est-ce qui fait le charme de cette existence en apparence si dénudée et si vide? La liberté. Que m'importe l'absence de confort et tout ce qui manque à mon logis? Ces choses sont pour moi indifférentes. Je trouve sous cette toiture lumière, tranquillité, abri. Je suis à proximité d'une sœur et de ses enfants que j'aime. Ma vie matérielle est assurée. C'est assez pour un célibataire..... Ne suis-je pas d'ailleurs un être d'habitude, plus attaché aux ennuis connus qu'amoureux des douceurs inconnues? — Je suis donc libre sans être mal. — Donc je suis bien ici et je serais un ingrat de me plaindre. — Aussi ne le fais-je pas. C'est plutôt mon cœur qui soupire et qui voudrait plus et mieux. Mais le cœur est un glouton insatiable, on le sait; et d'ailleurs qui ne soupire pas? C'est notre destinée ici-bas. Seulement les uns se tourmentent pour se satisfaire sans y réussir; les autres anticipent sur le résultat et se résignent en faisant l'économie d'efforts stériles et infructueux. Puisqu'on ne peut

être heureux, pourquoi se donner tant de peine? Il faut se borner au strict nécessaire, vivre de régime et d'abstinence, se contenter de peu et ne mettre de prix qu'à la paix de la conscience, au sentiment du devoir accompli.

Il est vrai que ce n'est pas là une mince ambition et qu'on retombe dans une autre impossibilité. Non, le plus simple est de se soumettre purement et simplement à Dieu. Tout le reste, comme le dit l'Ecclésiaste, n'est que vanité et que rongement d'esprit.

Voici bien longtemps que je sais cela, que je sens ainsi, et que ce renoncement religieux m'est doux et familier. Ce sont les agitations extérieures, les exemples du monde et l'entraînement inévitable par le courant des choses qui font oublier la sagesse acquise et les principes adoptés. C'est pourquoi il est si fatigant de vivre. Cet éternel recommencement est fastidieux jusqu'au dégoût. Il serait si bon de s'endormir quand on a cueilli le fruit de l'expérience, quand on ne résiste plus à la volonté suprême, quand on s'est détaché de son moi, qu'on est en paix avec tous les hommes! Tandis qu'il faut recommencer le circuit des tentations, des disputes, des ennuis, des oublis, retomber dans la prose, dans le terre-à-terre, dans la vulgarité. Que c'est triste et que c'est humiliant! Aussi les poètes retirent

plus vite leurs héros de la lutte et ne les traînent pas, après la victoire, dans l'ornière des jours ingrats. Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes, disait la sentence antique.

Oui, mais cette faveur flatte notre instinct secret; c'est là notre désir et non la volonté de Dieu. Nous devons être abaissés, exercés, harcelés, tentés jusqu'à la fin. C'est notre patience qui est la pierre de touche de notre vertu. Supporter la vie même sans illusions et sans espérance, accepter ce train de guerre perpétuel même en n'aimant que la paix, ne pas sortir du monde même quand il nous répugne comme une mauvaise compagnie et comme l'arène des vilaines passions, rester fidèle à son culte sans rompre avec les sectateurs des faux dieux, ne pas s'évader de l'hôpital humain, patienter comme Job sur son fumier, c'est le devoir. Quand la vie cesse d'être une promesse, elle ne cesse pas d'être une tâche; et même son vrai nom est épreuve.

2 avril 1866 (Mornex). — La neige redevient fondante et le brouillard humide revêt toute la contrée. L'horizon se touche à la main, et les trois lieues qui se voyaient hier se sont converties en un épais rideau grisâtre.

Cette captivité me transporte aux Shetland, au Spitzberg, en Norwège, dans les pays ossianiques du brouillard, où l'homme, refoulé sur lui-même, sent davantage battre son cœur et méditer sa pensée, pourvu que le froid ne le congèle pas. Le brouillard a certainement sa poésie, sa grâce intime, son charme rêveur. Il fait pour le jour ce que la lampe fait pour la nuit; il pousse l'esprit au recueillement, il replie l'âme sur elle-même. Le soleil nous répand dans la nature, nous disperse et nous dissipe; la brume nous rassemble et nous concentre, elle est donc cordiale, domestique, attendrissante. La poésie du soleil tient de l'épopée; celle du brouillard tient de l'hymne élégiaque ou du chant religieux. Le panthéisme est fils de la lumière; le brouillard engendre la foi aux protecteurs prochains. Quand le monde universel se ferme, la maison devient le petit univers. Dans l'éternelle vapeur on s'aime mieux, car la seule réalité alors c'est la famille, et dans la famille le cœur. Or les plus grandes pensées viennent du cœur, dit le moraliste.

6 avril 1866. — Le roman de miss Mulock, *John Halifax, gentleman,* est un livre plus hardi qu'il ne semble, car il reprend à la manière anglaise le problème social de l'égalité. Et la solution est

que chacun peut devenir gentleman quoique né dans le ruisseau. A sa façon, ce récit proteste contre les supériorités conventionnelles et montre que la vraie noblesse est dans le caractère, dans le mérite personnel, dans la distinction morale, dans l'élévation des sentiments et du langage, dans la dignité de la vie et le respect de soi-même. Ceci est mieux que du jacobinisme et l'inverse de l'égalitarisme brutal. Au lieu de rabaisser tout le monde, c'est le droit à monter que proclame l'auteur. On naît riche, noble, mais on ne naît pas gentleman. Ce mot-là est le schibboleth de l'Angleterre. Il la divise en deux moitiés, la société civilisée en deux castes. Entre gentlemen, courtoisie, égalité, convenance; au-dessous, mépris, dédain, froideur, indifférence. C'est toujours la séparation antique entre les *ingenui* et les autres, entre les ἐλεύθεροι et les βάναυσοι. C'est la continuation féodale de la gentilhommerie et de la roture.

Qu'est-ce donc qu'un gentleman? Le gentleman, c'est l'homme libre, l'homme plus fort que les choses et sentant que la personnalité prime tous les attributs accessoires de fortune, de rang, de pouvoir, et fait l'essentiel, la valeur intrinsèque et réelle de l'individu. Dis-moi ce que tu es et je te dirai ce que tu vaux. « Dieu et mon droit, » voilà toute sa devise. Cet idéal-là lutte

heureusement contre le grossier idéal, également anglais, du capital, dont la formule est : combien cet homme vaut-il? Dans le pays où la pauvreté est un crime il est bon qu'on puisse dire qu'un nabab n'est pas de soi-même un gentleman. L'idéal mercantile et l'idéal chevaleresque se contre-balancent, et si l'un fait la laideur de la société anglaise et son côté brutal, l'autre lui sert de compensation.

Le gentleman est l'homme maître de lui-même, qui se respecte et se fait respecter. Son essence est la souveraineté intérieure. C'est un caractère qui se possède, une force qui se gouverne, une liberté qui s'affirme et se règle sur le type de la dignité. Cet idéal est donc très voisin du type romain de la *dignitas cum auctoritate.* Il est plus moral qu'intellectuel. Il convient à l'Angleterre qui est surtout une volonté. Mais du respect de soi-même dérivent mille choses, comme le soin de sa personne, de son langage, de ses manières, la vigilance sur son corps et sur son âme, la domination de ses instincts et de ses passions, le besoin de se suffire à soi-même, la fierté qui ne veut aucune faveur, le soin de ne s'exposer à aucune humiliation, à aucune mortification, en ne se mettant sous la dépendance d'aucun caprice humain, la préservation constante de son honneur et de son amour-propre. Cette souveraineté, n'étant facile

qu'à l'homme bien né, bien élevé et riche, a d'abord été identifiée avec la naissance, le rang et surtout la propriété. L'idée du gentleman dérive donc de la féodalité; c'est l'adoucissement de la seigneurie.

Pour ne pas subir de reproche, le gentleman se maintiendra irréprochable; pour être traité avec considération, il sera attentif à conserver les distances, à nuancer les égards, à observer toutes les gradations de la politesse conventionnelle, suivant le rang, l'âge, la situation des personnes. Et par là même, il sera imperturbablement circonspect en présence d'un inconnu, dont il ne sait pas le nom et la valeur, et auquel il serait exposé à témoigner trop ou trop peu de courtoisie. Il l'ignore et l'évite. Sa politesse est, non pas humaine et générale, mais tout individuelle et appropriée aux personnes. C'est pourquoi chaque Anglais en contient deux : celui qui est tourné vers le monde, et l'autre. Le premier, l'homme extérieur, est une citadelle, un mur anguleux et froid; l'autre, l'homme intérieur, est un être sensible, affectueux, cordial, aimant. Ce type s'est formé dans un climat moral plein de glaçons, où, en face du monde ennemi, le foyer seul est hospitalier.

L'analyse du type national de l'homme accompli peut donc nous faire découvrir la nature et l'his-

toire d'une nation, comme le fruit nous révèle l'arbre.

14 avril 1866. — Panique, débâcle, sauve qui peut de la Bourse à Paris. A notre époque d'individualisme et du « chacun pour soi, Dieu pour tous, » les trépidations des fonds publics représentent les palpitations du cœur. Cette solidarité des intérêts contre-balance l'atomisme des affections. C'est la sympathie obligatoire rappelant un peu le patriotisme de l'impôt forcé. On se sent engagé, compromis dans toutes les affaires du monde, et il faut bien s'intéresser malgré soi à la terrible machine dont les rouages peuvent à chaque instant nous broyer. Le crédit enfante une société inquiète, que sa base tremblante, de construction artificielle, menace perpétuellement dans sa sécurité. Elle oublie parfois qu'elle danse sur un volcan. Mais le moindre bruit de guerre le lui rappelle sans pitié. La ruine est facile pour les châteaux de cartes. — Ce souci est insupportable pour les humbles petits rentiers, qui en renonçant à poursuivre la richesse, voudraient au moins pouvoir vaquer en paix à leurs modestes travaux. Mais non; le monde est là, et, en vrai tyran brutal, il nous crie : Paix, paix, il n'y a point de paix, je veux que vous souffriez et sautiez avec

moi! Accepter l'humanité comme la nature, et se résigner devant l'arbitraire individuel comme devant le destin, n'est pas chose facile. On admet la domination de Dieu, mais on exècre le despote. Nul n'aime à partager le naufrage d'un navire où il a été embarqué par violence, et qui a navigué contre son vœu et son opinion. Et pourtant c'est continuellement le cas dans la vie. Nous payons tous pour la faute de quelques-uns.

La solidarité humaine est un fait plus évident et plus certain que la responsabilité personnelle et même que la liberté individuelle. Notre dépendance l'emporte sur notre indépendance, car nous ne sommes indépendants que dans notre désir, tandis que nous dépendons de notre santé, de la nature, de la société, bref de tout en nous et hors de nous. Le cercle de notre liberté n'est qu'un point. Ce point est celui où nous protestons contre toutes ces puissances oppressives et fatales, où nous disons : Écrasez-moi, vous n'obtiendrez pas mon consentement! Nous pouvons, par la volonté, nous mettre en travers de la nécessité et lui refuser l'hommage et l'obéissance. C'est là notre liberté morale. Mais sauf cela nous appartenons corps et biens au monde, nous sommes ses jouets, comme la poussière l'est du vent, comme la feuille morte l'est des flots.

Les théories de la nullité de l'individu, les con-

ceptions panthéistiques et matérialistes, enfoncent maintenant une porte ouverte, elles abattent un homme abattu. Dès qu'on cesse de glorifier ce point imperceptible de la conscience et d'en célébrer la valeur, l'individu redevient naturellement un atome de la masse humaine, laquelle n'est qu'un atome de la masse planétaire, qui n'est rien dans le ciel; l'individu n'est donc qu'un néant à la troisième puissance, avec la capacité de mesurer ce néant! La pensée aboutit à la résignation. Le doute de soi conduit à la passivité et la passivité à la servitude.

Pour sortir de là, il faut la soumission volontaire, la dépendance religieusement consentie, c'est-à-dire la revendication de nous-mêmes comme êtres libres, ne nous inclinant que devant le devoir. Le devoir devient principe d'action, source d'énergie, certitude de notre indépendance partielle du monde, condition de notre dignité, signe de notre noblesse. Le monde ne peut ni me faire vouloir, ni me faire vouloir mon devoir; ici, je suis mon maître et mon seul maître, je traite avec lui de souverain à souverain. Il tient mon corps dans ses griffes, mais mon âme lui échappe et le brave. Ma pensée et mon amour, ma foi et mon espérance sont hors de ses prises. Mon être véritable, l'essence de ma personne, mon moi demeurent inviolés et inaccessibles à ses outrages. En ceci, nous sommes plus

grands que l'univers, qui a la masse et non la volonté; nous redevenons indépendants, même devant la masse humaine qui, elle aussi, ne peut anéantir que notre bonheur, comme la première masse ne peut anéantir que notre corps. — La soumission n'est donc pas de l'abattement; au contraire elle est une force.

28 avril 1866. — Lu le procès-verbal des *Conférences pastorales* du 15 et du 16 avril à Paris. La question du surnaturel a brisé l'Église protestante de France en deux. Les libéraux insistent sur le droit individuel; les orthodoxes sur la notion d'Église. Il est vrai qu'une Église est une affirmation, et qu'elle subsiste par un élément positif, une croyance définie; l'élément critique tout pur la dissout. — Le protestantisme est une combinaison de deux facteurs : l'autorité des Écritures et le libre examen; dès qu'un des facteurs est menacé ou disparaît, le protestantisme disparaît; une nouvelle forme du christianisme lui succède, et par exemple, l'Église des Frères du Saint-Esprit, ou celle du Théisme chrétien. Pour moi, je ne vois à ce résultat nul inconvénient; mais je crois les amis de l'Église protestante logiques dans leur refus d'abandonner le Symbole des apôtres, et les indi-

vidualistes illogiques en croyant conserver le protestantisme sans l'autorité.

La question de méthode sépare les deux camps. Je me sépare de tous deux par le fond. A mon sens, le christianisme est avant tout religieux, et la religion n'est point une méthode; elle est une vie, une vie supérieure et surnaturelle, mystique par sa racine et pratique par ses fruits, une communion avec Dieu, un enthousiasme profond et calme, un amour qui rayonne, une force qui agit, une félicité qui s'épanche; bref la religion est un état de l'âme. Ces querelles de méthode ont leur valeur, mais cette valeur est secondaire; elles ne consoleront pas un cœur et n'édifieront pas une conscience. C'est pourquoi je ne me sens pas intéressé et pris par ces luttes ecclésiastiques. Que les uns ou les autres aient la majorité et la victoire, l'essentiel n'y fait aucun profit, car la dogmatique, la critique, l'Église, ne sont pas la religion, et c'est la religion, le sentiment divin de la vie qui importe. — « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par-dessus. » Le plus chrétien c'est le plus saint, ce criterium est toujours le moins trompeur : « A ceci vous reconnaîtrez mes disciples s'ils ont de l'amour les uns pour les autres. »

Tant vaut l'individu, tant vaut sa religion.

L'instinct populaire et la raison philosophique coïncident sur ce criterium. Soyez pieux et bon, héroïque et patient, fidèle et dévoué, humble et charitable : le catéchisme où vous aurez appris cela est absous. Par la religion on vit en Dieu, et par toutes ces querelles, on ne vit qu'avec les hommes et avec les fracs noirs. Il n'y a donc pas équivalence.

La perfection pour but, un exemple pour soutien, le divin prouvé par sa seule excellence : tout le christianisme n'est-il pas là en résumé? Dieu tout en tous, n'est-il pas sa consommation?

20 septembre 1866. — Mes amis, les vieux de la vieille, sont, je le crains, mécontents de moi. Ils trouvent que je ne fais rien, que je trompe leur attente et leurs espérances..... Moi aussi, je suis mécontent..... Ce qui intérieurement me rendrait fier, me paraît inaccessible, impossible, et je me rabats sur les niaiseries, les badinages et les distractions. J'ai toujours aussi peu d'espérance, d'énergie, de foi, et de détermination. Seulement j'oscille entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire. Et pourtant je lis, je parle, j'enseigne, j'écris. N'importe, c'est en somnambule. Le penchant bouddhique émousse la faculté de libre disposition de soi-même, dissout la puissance d'ac-

tion; la défiance de soi tue le désir, et c'est toujours au scepticisme intérieur que je reviens. Je n'aime que le sérieux et je ne puis prendre au sérieux mes circonstances ni moi-même; je dénigre et raille ma personne, mes aptitudes et mes aspirations. Je me prends perpétuellement en pitié au nom de ce qui est beau et admirable. En un mot, je porte en moi un détracteur perpétuel de moi-même; c'est ce qui m'ôte tout élan. — Passé la soirée avec Charles Heim, qui, dans sa sincérité, ne m'a jamais fait un compliment littéraire. Comme je l'aime et l'estime, il est pardonné. Je n'y mets pas d'amour-propre et pourtant il me serait doux d'être considéré par un ami incorruptible. Il est chagrinant de se sentir silencieusement désapprouvé..... Je veux essayer de le satisfaire et de penser à un livre qui puisse lui faire plaisir, à lui et à Scherer.

6 octobre 1866. — Recueilli dans l'escalier un tout petit chat jaunâtre, fort laid et lamentable. Maintenant roulé en rond sur une chaise à mes côtés, il paraît entièrement heureux et ne demande plus rien. Loin d'être sauvage, il n'a pas consenti à s'amuser hors de ma présence et m'a suivi de pièce en pièce tandis que j'allais et venais. Je n'ai quoi que ce soit de mangeable à la maison, mais ce

que j'ai, je le lui donne, savoir, un regard et des caresses, et cela lui suffit, au moins pour l'heure. Petits animaux, petits enfants, jeunes vies, cela est tout un quant au besoin de protection et de douceur. — On me disait que les êtres faibles se sentent si bien près de moi. Cela tient sans doute à une influence particulière, sorte de force bienfaisante qui émane de moi, quand je suis à l'état sympathique. J'ai la perception directe de cette force, mais je n'en ai nullement l'orgueil, je ne me l'approprie point, je sais que c'est un don. Pour peu, les oiseaux nicheraient dans ma barbe comme dans la toque des saints de cathédrale.

Au fond, c'est là l'état naturel et le rapport vrai de l'homme avec les créatures inférieures. Si l'homme était conforme à son type, il serait de bon cœur adoré par les animaux, dont il n'est que le tyran capricieux et sanguinaire. La légende de saint François d'Assise n'est pas tellement légendaire qu'on le pense, et il n'est pas bien sûr que les animaux féroces aient attaqué l'homme les premiers. Mais n'exagérons rien et laissons de côté les bêtes de proie, les carnassiers et les rapaces. Combien d'autres espèces par milliers et dizaines de milliers qui ne demandent que la paix et avec qui nous ne voulons que la guerre brutale. C'est notre race qui de beaucoup est la plus destructive, la plus

malfaisante, la plus redoutable des espèces de la planète; elle a même inventé à son usage le droit du plus fort, un droit divin qui lui met la conscience en repos avec les vaincus et les écrasés; elle a mis hors du droit tout ce qui a vie, sauf elle-même. Révoltant et manifeste abus, insigne et indigne atteinte à la justice, acte de mauvaise foi et d'hypocrisie que renouvellent en petit tous les usurpateurs heureux! On fait toujours Dieu complice, afin de légaliser par là ses propres iniquités. Les *Te Deum* sont le baptême de tous les carnages réussis, et les clergés ont eu des bénédictions pour tous les scandales victorieux. Cela s'applique de peuple à peuple et d'homme à homme, parce que cela a commencé de l'homme à l'animal.

Il y a là une expiation, non remarquée, mais très juste. Tout crime se paie, et l'esclavage recommence parmi l'humanité les souffrances imposées brutalement par l'homme aux autres êtres vivants. La théorie porte ses fruits. — Le droit de l'homme sur la bête me semble cesser avec le besoin de défense et de subsistance. Ainsi le meurtre et la torture non nécessaires sont des lâchetés et même des crimes. Un service d'utilité imposé à l'animal impose à l'homme une redevance de protection et de bonté. En un mot, l'animal a des droits sur l'homme et l'homme a des devoirs envers

l'animal. Le bouddhisme exagère sans doute cette vérité, mais les Occidentaux la méconnaissent. Et un jour viendra où la vertu d'humanité sera plus exigeante qu'aujourd'hui *Homo homini lupus,* a dit Hobbes. Une fois l'homme sera humain pour le loup, *homo lupo homo.*

13 décembre 1866. — Le scepticisme pur et simple comme sauvegarde de l'indépendance intellectuelle, tel est le point de vue de la majorité de nos jeunes hommes de talent. Le déniaisement absolu paraît la gloire de l'homme. Mon impression est toutefois que ce déniaisement excessif des individus fait l'affaire de la tyrannie. En entendant, ce soir, la conversation de quelques-uns de nos esprits cultivés, je songeais à la Renaissance, aux Ptolémées, au règne de Louis XV, où l'anarchie joyeuse de l'esprit avait pour corrélatif le despotisme du pouvoir, et inversement à l'Angleterre, à la Hollande, aux États-Unis, où la liberté politique s'achète par des partis pris et des préjugés nécessaires.

Pour que la société ne croule pas il faut un principe de cohésion, par conséquent une croyance commune, des principes admis et indiscutés, une série d'axiomes pratiques et d'institutions que ne bouleverse pas chaque caprice de l'opinion du

jour. En mettant tout en question, on compromet tout. Le doute est le complice de la tyrannie. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve, » disait Tocqueville. Toute liberté implique une dépendance et a ses conditions. C'est ce qu'oublient les esprits frondeurs et négatifs. Ils croient souffler sur la religion; ils ne savent pas qu'on ne détruit pas la religion et que la question est seulement de savoir laquelle on aura. Voltaire fait la force de Loyola et réciproquement. Entre eux point de paix, et pour la société entrée dans ce dilemme pas davantage. La solution est dans une religion libre, de libre choix et de libre adhésion.

..... Relu un cahier de ce journal : j'ai été un peu honteux de tant de plaintes et de langueurs. Ces pages ne rendent qu'imparfaitement mon être, et bien des choses sont en moi que je ne retrouve pas en elles. A quoi cela tient-il ? D'abord à ce que la tristesse prend plus volontiers la plume que l'allégresse, puis aux circonstances ambiantes; quand rien ne me met à l'épreuve, je retombe dans la mélancolie : aussi l'homme pratique, l'homme gai et l'homme littéraire n'apparaissent-

ils pas dans ces pages. Il manque à ce portrait la vue d'ensemble, la proportion, le centre ; c'est regardé de trop près.

La vraie raison qui fait qu'on se connaît mal c'est la difficulté de s'envisager à la bonne distance, de se placer au point de vue convenable, où les détails concourent à l'expression générale, loin de la masquer. Il faut se regarder socialement et historiquement pour avoir une idée exacte de sa valeur relative, et regarder sa vie entière ou du moins toute une période de sa vie pour savoir ce qu'on est et ce qu'on n'est pas. La fourmi qui passe et repasse sur un visage, « la mouche perchée sur le front d'une belle » les touchent bien, mais ne les voient pas, car elles ne les enveloppent pas à la fois d'un coup d'œil.

Est-il étonnant que les malentendus jouent un si grand rôle dans le monde, quand on voit l'extrême difficulté de faire un portrait fidèle d'une personne qu'on étudie depuis plus de vingt ans ? Du reste, cet effort n'est pas tout à fait perdu ; sa récompense c'est d'aiguiser le discernement extérieur. Si j'ai la perception quelque peu fine des esprits, sans doute je la dois à cette analyse continuellement déjouée de moi-même. Au fait, je me suis toujours pris comme matière à étude, et ce qui m'a le plus intéressé en moi, c'est l'agrément

d'avoir sous la main un homme, une personne, dont je pouvais, sans importunité et sans indiscrétion, suivre toutes les métamorphoses, les secrètes pensées, les battements de cœur, les tentations, comme échantillon authentique de la nature humaine. C'est impersonnellement, philosophiquement, que mon attention s'est attachée à ma personne. On se sert de ce qu'on a, et il faut bien faire flèche de son bois.

Pour avoir le portrait juste, il faut convertir la succession en simultanéité, quitter la pluralité pour l'unité, remonter des phénomènes changeants à l'essence. Or il y a dix hommes en moi, suivant les temps, les lieux, l'entourage et l'occasion; je m'échappe dans ma diversité mobile. Aussi, montrer quoi que ce soit de mon passé, de mon journal ou de moi-même, ne sert de rien à qui n'a pas l'intuition poétique et ne me recompose pas dans ma totalité avec et malgré les éléments que je lui confie.

Je me sens caméléon, caléidoscope, protée, muable et polarisable de toutes les façons, fluide, virtuel, par conséquent latent, même dans mes manifestations, absent, même dans ma représentation. J'assiste, pour ainsi dire, au tourbillon moléculaire qu'on appelle la vie individuelle; j'ai perception et conscience de cette métamorphose

constante, de cette mue irrésistible de l'existence qui se fait en moi ; je sens fuir, se renouveler, se modifier toutes les parcelles de mon être, toutes les gouttes de mon fleuve, tous les rayonnements de ma force unique.

Cette phénoménologie de moi-même est comme la lanterne magique de ma destinée, et en même temps comme une fenêtre ouverte sur le mystère du monde. Je suis, ou plutôt, ma sensibilité de conscience est concentrée sur cette ligne idéale, sorte de seuil invisible où l'on sent le passage impétueux du temps, qui bouillonne en débouchant dans l'océan immuable de l'éternité. Après m'être distrait, étourdi, noyé dans les bagatelles multiples et diverses, dans les caprices des existences fugitives, sans réussir à m'enivrer ni à m'aveugler, je retrouve l'abîme insondable, le gouffre morne et silencieux où résident les Mères[1], où dort ce qui ne vit ni ne meurt, ce

[1] *Les Mères, die Mütter,* allusion à une conception étrange, énigmatique, mais d'un grand effet, dans le *Faust* de Gœthe (deuxième partie, premier acte, scène cinquième). Les *Mères* sont les prototypes, les formes abstraites, les idées génératrices des choses. *Sie sehn dich nicht, denn Schemen sehn sie nur.* Gœthe avait emprunté le terme à un passage de Plutarque, mais en y rattachant moitié les idées de Platon et moitié les créations de la Fable.

qui n'a ni mouvement, ni changement, ni étendue, ni forme, et ce qui dure quand tout le reste passe.

Dans l'éternel azur de l'insondable espace
S'enveloppe de paix notre globe agité :
Homme, enveloppe ainsi tes jours, rêve qui passe,
Du calme firmament de ton éternité.

(H.-F. Amiel, *Penseroso*).

FIN DU TOME PREMIER